

Vie et enseignement de Tierno Bokar

Au début de ce siècle, au cœur de l'Afrique, au Mali, la lumière de Dieu a brillé sur un homme : Tierno Bokar, que l'on appelait le Sage de Bandiagara. Cheikh de la confrérie soufie Tidjaniya, Tierno Bokar fut une pure et haute figure non seulement de l'islam en Afrique noire, mais de la spiritualité universelle.

Sa vie est retracée dans ses lieux et dans son contexte politique et religieux pour situer la parole et l'enseignement du maître, qui font l'objet des deux autres parties de l'ouvrage.

Amadou Hampaté Bâ (1900-1991)

Disciple de Tierno Bokar, écrivain, historien, ethnologue, il fut l'un des plus grands spécialistes de la culture et des traditions africaines.



9 782020 056571

Le pays dogon dans la falaise de Bandiagara (Mali)
Photo © Michel Renaudeau/Hoa-Qui

Seuil, 27 r. Jacob, Paris 6

ISBN 978.2.02.005657.1 / Imp. en France 10.80-12

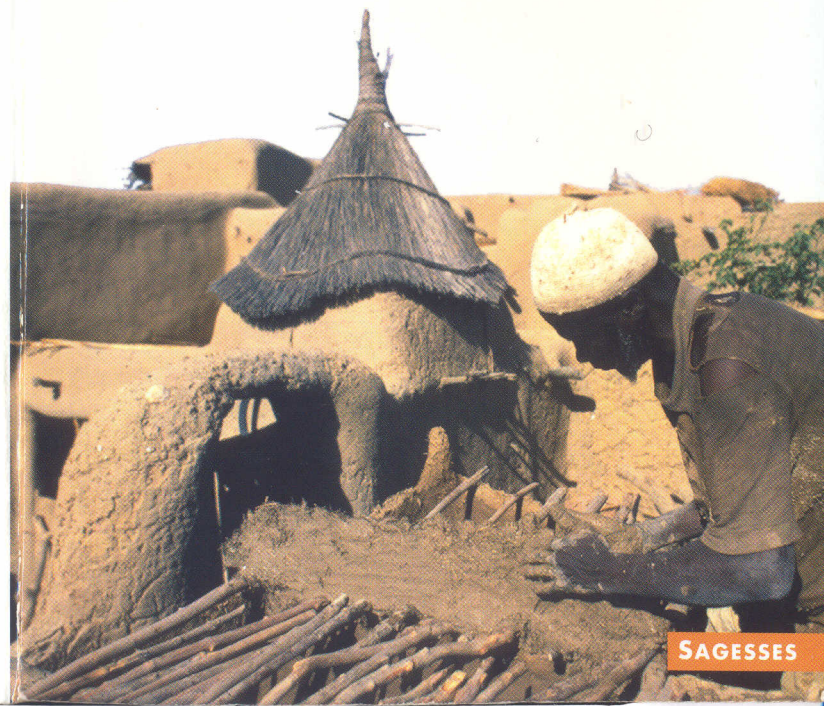
8,50€



Sa23

Amadou Hampaté Bâ Vie et enseignement de Tierno Bokar

Le Sage de Bandiagara



SAGESSES

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Amadou Hampaté Bâ

Vie et enseignement
de Tierno Bokar
le Sage de Bandiagara

Éditions du Seuil

Avant-propos

Ce livre a une histoire. Peut-être n'est-il pas inutile de la rappeler brièvement, ne serait-ce que pour rendre hommage à la mémoire de celui qui me permit de publier une première version de la vie de Tierno Bokar : je veux parler de Marcel Cardaire, cosignataire du livre *Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara*, qui fut publié en 1957 aux Éditions Présence africaine.

Si l'ouvrage put paraître alors, ce fut grâce au courage entêté, à la patience et, surtout, à l'esprit de justice de Marcel Cardaire. Cet officier français des Affaires musulmanes tenait certes avant tout à servir les intérêts et le prestige de son pays, mais il entendait le faire dans le respect de la vérité et de l'équité.

Élève du grand ethnologue Marcel Griaule, il avait appris de son maître comment approcher l'Africain, en particulier le Sou-danais (Malien aujourd'hui) et obtenir de lui, par la confiance, ce que ni force ni fortune n'auraient pu lui arracher.

Mais voici les faits.

Aux environs de 1905-1906, un différend d'ordre religieux avait éclaté à Nioro du Sahel (Mali) entre différentes branches de la confrérie Tidjani à propos des modalités de récitation d'une certaine prière¹. A partir de 1917, le conflit prit une proportion telle que l'Administration coloniale fut amenée à s'occuper de la question. Elle ouvrit un dossier qu'elle intitula « Hamallisme », étiquette tirée du nom de Cheikh Chérif Hamallâh, chef de l'une des deux branches tidjaniennes en cause et dont il sera abondamment parlé dans ce livre. Ses partisans regurent le nom de « Hamallistes » et leurs adversaires le nom de

1. Cette affaire, qui a joué un rôle décisif dans le destin de Tierno Bokar, est développée dans le cours de l'ouvrage. On trouvera en annexe un chapitre consacré aux confréries soufi en Islam.

ISBN 978-2-02-005657-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1980.

«Omariens» parce qu'ils relevaient de la branche tidjanienne issue du grand chef religieux El Hadj Omar.

Mon maître et père spirituel Tierno Bokar, lui-même Cheikh (maître) de la confrérie Tidjani dans la branche omarienne, appartenait à la famille d'El Hadj Omar. Pourtant, en 1937, dédaignant les ennuis qui ne manqueraient pas de s'abattre sur lui, il reconnut la validité spirituelle de Chérif Hamallâh et se plaça sous son obédience. Je le suivis dans cette voie.

Dès lors, Tierno Bokar fut violemment combattu par ses cousins omariens. Ces derniers, qui comptaient des membres très influents auprès du gouvernement général de l'AOF, réussirent à déclencher l'intervention de l'Administration coloniale en faisant passer pour une affaire politique de tendance «anti-française» ce qui n'était qu'un conflit d'ordre religieux et local.

A cette époque, mes fonctions administratives au Cercle de Bamako me permirent à plusieurs reprises de défendre Chérif Hamallâh et Tierno Bokar auprès de l'Administration, de ramener les faits à leurs justes proportions et de désamorcer un certain nombre de cabales lancées pour les perdre. Par là même, je devenais, pour les ennemis de Tierno Bokar, un obstacle majeur qu'il fallait faire disparaître. Une telle campagne fut lancée contre moi que l'Administration coloniale d'alors — c'était la période vichyssoise — décida de faire procéder à une enquête. Deux lieutenants du bureau des Affaires musulmanes furent tour à tour affectés au Soudan avec pour instruction de chercher à me prendre en faute dans le cadre de mes fonctions. Mais ils ne purent, et pour cause, relever aucun élément contre moi.

C'est alors que le capitaine Marcel Cardaire, en raison de sa finesse et de son expérience des milieux africains, fut envoyé au Soudan français à la fois pour s'occuper des questions musulmanes et pour enquêter sur mon compte.

N'écoutant que sa conscience et le devoir moral qui était le sien de renseigner son gouvernement en toute objectivité, le capitaine Cardaire, fort des conseils qu'il avait reçus du Pr Griaule, me fréquenta sans détour. Il venait me rendre visite matin et soir et m'invitait fréquemment chez lui. Durant toute une année, nous eûmes des relations très étroites. Par mon

entremise, il put pénétrer sans difficulté dans toutes les *zaouïas*¹ hamallistes du Soudan, du Sénégal, de la Haute-Volta, de la Côte-d'Ivoire, du Niger et du Nigeria où il se rendit par la suite.

Durant l'année où nous eûmes des entretiens quotidiens, je répondis à toutes ses questions sur les traditions africaines, les religions locales, l'Islam, la voie Tidjani et, en particulier, la pratique tidjanienne dite des «onze grains»² qui faisait l'objet du conflit. Je remis également au capitaine Cardaire une volumineuse documentation écrite dont une partie était constituée par l'enseignement et les paroles de Tierno Bokar que j'avais recueillis.

Après avoir minutieusement étudié l'ensemble de ces notes, Marcel Cardaire vint me trouver et me dit : «Ce serait commettre un crime contre la science et contre l'esprit que de ne pas publier l'enseignement de Tierno Bokar. Cet enseignement est un véritable message. — Mais vous savez bien, lui répondis-je, qu'un «Hamalliste» ne parviendra jamais à se faire éditer! — Eh bien, répliqua Cardaire, mettez par écrit la vie de Tierno Bokar et son enseignement, j'y ajouterai mes appréciations personnelles et nous serons coauteurs. Je me charge personnellement de faire éditer le livre.»

C'est ainsi que je rédigeai l'ébauche de la vie de Tierno Bokar et de son enseignement, manuscrit que je remis à Marcel Cardaire en lui faisant totale confiance pour son utilisation.

L'ouvrage parut aux Éditions Présence africaine en 1957 sans que j'en aie revu le texte définitif. Quelques petites erreurs (bien compréhensibles si l'on pense à la complexité des événements rapportés) s'y étaient glissées. Mais elles ne diminuent en rien les mérites de Marcel Cardaire et l'utilité de son travail. Comme dit le proverbe peul : «L'erreur n'annule pas la valeur de l'effort accompli.»

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de procéder à une refonte totale du premier ouvrage et d'en profiter pour le compléter, tout en conservant son plan d'origine.

Le lecteur trouvera donc, dans une première partie, le récit de

1. Zaouïa : lieu de réunion et de prière des adeptes d'une confrérie soufi.

2. Il s'agit des grains de chapelet servant à la récitation de certaines prières.

1

La vie

Racines

Sur le vieux substratum des religions du terroir, l'Empire pouлло-musulman¹ du Macina s'était édifié au début du XIX^e siècle. Un homme de génie, Chékou Amadou, avait mis sur pied une construction politique, sociale et économique qui encadrait des populations habituées à voisiner en conservant jalousement leur originalité. Paysans, pasteurs, artisans et pêcheurs étaient unis par des liens religieux dont l'origine mythique se perdait dans la nuit des temps. Ce fut le mérite génial d'un Chékou Amadou, fondateur de l'Empire peul du Macina en 1818, que de codifier toutes les manifestations de ces liens sociaux et de mettre sur pied un État.

Comme rien ne peut s'édifier en Afrique noire sans que souffle l'Esprit, l'Esprit religieux, le royaume théocratique du Macina était d'obédience kounti. Les Kounta² avaient donné leur chaîne confraternelle, le roi son génie organisateur, les survivances des religions du terroir leurs constructions traditionnelles, et de l'ensemble de ces apports un État était né.

Lorsque, en 1862, apparut El Hadj Omar, Grand Maître de l'Ordre Tidjani³, et qu'il conquiert l'Empire du Macina, cet empire avait déjà commencé à se désagréger spirituellement sous le règne de Amadou Amadou (ou « Amadou III »), petit-fils du fondateur Chékou Amadou.

L'apparition de la marée omarienne faisait entrer le Soudan dans une nouvelle période de convulsion, l'une des plus violentes, peut-être, de son histoire. Cette conquête, comme beaucoup

1. Pouлло : peul.

2. Kounta : nom d'une très ancienne famille, d'origine arabe, qui donna naissance en Afrique à la confrérie religieuse des « Kounti ».

3. Sur les confréries, voir annexe, p. 241 et 244.

d'autres, n'aboutit pas au simple asservissement des peuples par leur vainqueur. Avec ses développements souvent inattendus, l'Histoire semble vouloir nous apprendre qu'à une conquête guerrière succède généralement une autre, toute pacifique, au cours de laquelle l'occupant est à son tour absorbé par sa conquête. Et c'est sans doute bien ainsi. Dans les cas où ce phénomène ne se produit pas, le conquérant se trouve rapidement isolé, écarté du système, enkysté, réduit en sa tour d'ivoire d'où il ne voit plus rien et ne conduit plus rien.

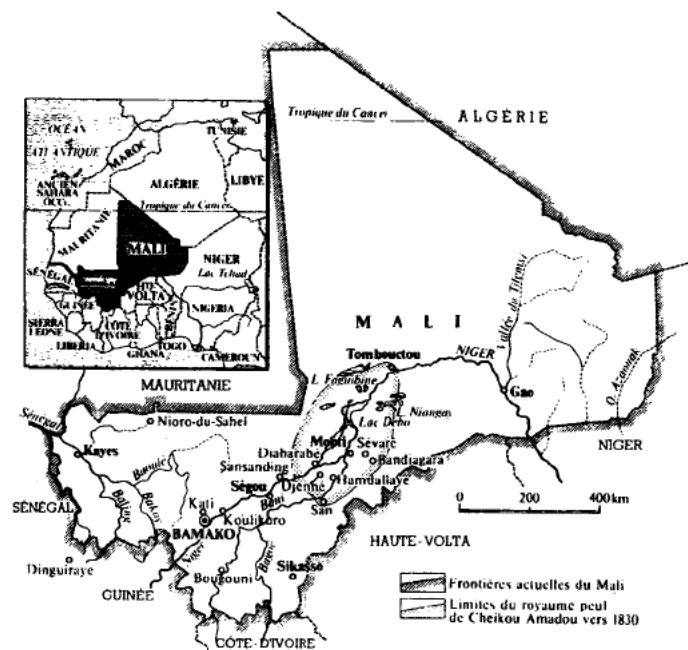
Dans l'invasion du Macina par les Toucouleurs¹, les deux phénomènes ont sans doute joué simultanément.

La Tidjaniya, confrérie religieuse des Toucouleurs, s'imposa sur la rive droite du Niger tandis que la confrérie kounti gardait son influence intacte dans tout le Macina.

L'Esprit jaillit souvent comme une étincelle du choc de deux épées. Il est impossible de se pencher sur la vie spirituelle du Macina dans la première partie de ce siècle si l'on oublie les guerres qui l'ont ravagé pendant le siècle précédent, pas plus qu'il n'est possible à l'historien de négliger les luttes européennes, les conquêtes méditerranéennes et, enfin, les guerres à l'intérieur même de l'Italie, à l'époque où celle-ci portait encore en son sein la Renaissance. Peut-on comprendre François d'Assise si l'on veut ignorer les combats contre Pérouse qu'il vécut dans sa jeunesse et toutes les autres luttes sanglantes de l'époque? De même, on ne saurait saisir le personnage de Tierno Bokar Salif Tall si l'on oublie que, pendant les dix-huit premières années de sa vie, conquêtes et soulèvements, victoires et défaites furent les seuls et brûlants sujets de conversation qu'il entendit autour de lui, hors de sa cellule familiale; si l'on oublie aussi que la moitié de son sang faisait de cet enfant un prince, un prince toucouleur, donc un prince conquérant.

Le 10 mars 1861, El Hadj Omar entra à Ségou, capitale du royaume bambara. Un an plus tard, il repartait vers le nord afin

1. Toucouleurs: peuple d'Afrique occidentale, vivant surtout au Sénégal et en Guinée (ancien royaume du Fouta Toro). Il ne s'agit pas d'une ethnie, mais d'un ensemble culturel assez homogène (islamisés et foulaphones, c'est-à-dire parlant peul). Conduits par El Hadj Omar, ils vinrent jusqu'à dans la « boucle du Niger » où ils conquièrent, en 1862, l'Empire peul du Macina.



d'entreprendre la conquête de l'empire peul du Macina. Avant de quitter Ségou, il confia le commandement administratif et militaire de la ville à son premier fils, Amadou Chékou, alors qu'il en confiait la « garde spirituelle » à un certain El Hadj Tierno Seydou Hann pour lequel il éprouvait une affection sans bornes.

Qui était cet homme, qui devait devenir le grand-père de Tierno Bokar et lui transmettre, avec d'éminentes qualités spirituelles, une solide tradition de paix et de tolérance ?

El Hadj Omar l'avait rencontré à la Cour de Sokoto (nord-ouest de l'actuel Nigeria) lorsqu'il s'y était arrêté au retour de son pèlerinage à La Mekke. Il sut s'attacher cet homme de grande qualité et ce fut certainement là l'une de ses plus belles conquêtes spirituelles.

El Hadj Seydou Hann, dont la famille, d'origine toucouleure, vivait en milieu haoussa¹, était un homme pieux s'il en fut, se tenant à l'écart de la vie politico-guerrière de l'Empire de Sokoto. Ses connaissances ésotériques soufi étaient très approfondies. Homme de prière et de méditation, il possédait des dons de voyant et ses prédictions, souvent confirmées, frappèrent El Hadj Omar à plusieurs reprises.

Sa rencontre avec El Hadj Omar fut l'événement déterminant de sa vie. Bien qu'appartenant à l'Ordre Qadri, il n'hésita pas à se placer sous l'obédience d'El Hadj Omar et à entrer dans la Tidjaniya, auréolé de son immense science des textes religieux et de toute la puissance de sa vie intérieure. Lorsque El Hadj Omar reprit la route, El Hadj Seydou Hann rompit avec toute sa vie passée, abandonna Sokoto et, accompagné des siens, suivit son nouveau maître spirituel. Par la vertu de ses dons et de ses connaissances, El Hadj Seydou Hann fut certainement l'un de ceux qui devaient donner aux guerres d'El Hadj Omar leur lustre religieux.

C'est donc dans l'escorte des Tall (nom de la famille d'El Hadj Omar) qu'El Hadj Seydou Hann pénétra dans Ségou avec sa femme et ses filles.

De tout temps, Ségou avait été la ville paresseuse qui se traîne

1. Ethnie importante du pays de Sokoto.

sur la rive droite du fleuve. Caressée par le vent d'est de janvier, écrasée dans le soleil de mai ou embourbée sous les pluies d'août, c'était toujours Ségou, l'antique capitale, sur le vieux fleuve. Des piroguiers de marbre noir, les mêmes qu'à l'époque de Biton Coulibaly, les mêmes qu'aujourd'hui, glissaient le long des rives sur des esquifs longs et frêles comme des patins. Ville où les populations s'enchevêtraient autour d'un noyau bambara. Ville des vieux cultes nés du fleuve-dieu, cité de la mystique bambara qui avait, elle aussi, édifié et fait vivre un empire. Cité de la tolérance où les personnages mythiques locaux fraternisaient avec ceux des Foulbé (Peuls) islamisés ou non, des Bozo, des Somono ou des Marka. Cité de la joie, de la douceur de vivre, ville toute de finesse et d'astuce souriante dont Fily Dabo Sissoko, le premier député du Soudan, disait un jour : « Si vous demandez un service aux gens de Ségou et qu'ils entendent vous le refuser, ils le feront avec tant d'intelligence et d'adresse que vous vous croirez encore obligé de leur dire merci ».

À l'arrivée d'El Hadj Omar, Ségou devint officiellement ville d'Islam, mais son âme n'avait pas changé pour autant ; elle était demeurée la Ségou d'autrefois.

Arrivé à Ségou, El Hadj Seydou Hann s'y établit avec sa famille. Sans rien changer de sa vie toute simple, il ouvrit une école et distribua un pieux et savant enseignement. C'est à lui qu'El Hadj Omar confia « l'Esprit de la cité », c'est-à-dire la direction morale et spirituelle de la ville.

Seydou Hann accrut le prestige de sa famille en épousant, en secondes noces, une descendante du Prophète : une « chérifat¹ ». L'anecdote délicate que l'on raconte à propos de cette jeune chérifat illustre mieux qu'un long développement le comportement du brave Seydou Hann, que l'on avait surnommé « le pieux Haoussa ».

Sa maison, qui était tenue par ses deux épouses — la première, une fille d'Ousman Dan Fodio² et la seconde, la jeune chérifat —, n'était pas à l'abri des orages de la jalousie fémi-

1. Féminin de « chérif » : descendant du Prophète par sa fille Fatima.

2. Cheikh de l'Ordre Qadri, fondateur de l'Empire musulman peul de Sokoto.

nine, mais la soumission de Seydou Hann et de sa première épouse aux desseins de Dieu atténuait les éclats de ces tourments.

Un certain jour, le maître de maison, ayant acquis deux génisses, les présenta à ses femmes. Il dit à la chérifat :

— Choisis la génisse qui te plaît. Celle qui ne te conviendra pas sera la propriété de Inna, ta sœur. Tu es chérifat, tu mérites donc cette préférence.

La génisse que la chérifat avait élue grandit, mit bas un veau et donna un lait rare et maigre alors que la vache d'Inna mit bas une belle génisse et fut une merveilleuse laitière. La seconde épouse, rongée par la jalousie, insensible aux gentilleses de Inna, récriminait sans cesse et réclamait un nouveau partage. Et pendant trois mois, dit l'histoire, Seydou Hann souffrit dans sa maison les tourments de l'enfer.

Un soir, à appel de la prière, il sortait de son vestibule quand la chérifat se mit en travers de sa porte :

— Tu n'iras pas à la mosquée, lui dit-elle, si tu n'as pas auparavant résolu le problème de nos vaches. Recommence la distribution et si tu ne veux pas me faire justice, renvoie-moi dans ma famille !

Seydou Hann, sans se départir de son calme inaltérable, répondit :

— En vérité, tes deux propositions sont également impossibles à envisager. En procédant à une nouvelle distribution, je violerais le droit. Ce sont tes mains qui ont choisi, elles seules sont responsables. En toute justice, tu aurais dû choisir la dernière. C'est par respect pour le nom du Prophète que tu as eu le pas sur Inna. Je ne peux recommencer aujourd'hui un partage qui ne laisserait aucune place au hasard...

Il s'arrêta un instant avant de passer à l'examen de la deuxième proposition ; et nous imaginons sans peine le sourire malicieux qui dut fleurir sur ses lèvres :

— En te renvoyant chez toi, dit-il, je me priverais d'un motif de chagrin et de souci. Or, pour gagner le ciel, je dois souffrir dans ma maison et je préfère que ce soit de la main d'une descendante du Prophète. Celui-ci ne sera-t-il pas, ainsi, quelque peu tenu d'intercéder pour moi ?

Cela dit, il passa la porte et s'en fut prier. Mais avant de quitter le seuil de la maison, il se retourna :

— Vois-tu, je te conseille de t'entendre avec Inna. Si elle accepte de te vendre sa génisse et sa vache, je les paierai pour toi.

Inna, qui se tenait dans l'ombre de sa case, avait tout entendu. Lorsque son époux revint de la prière, il la trouva qui l'attendait :

— J'ai tout entendu de ta conversation avec la chérifat, dit-elle. En vérité, je te trouve bien audacieux.

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu sais que je ne saurais me rendre complice d'une injustice.

— Et qu'a à faire la justice dans un débat où il s'agit de la semence du Prophète ? s'écria-t-elle. Je ne cherchais qu'une occasion de plaire à Dieu et à son Apôtre. Puisque l'une de ses petites filles veut ma vache, je jette dans l'écuelle du Prophète et la vache, et sa petite génisse, et l'enfant qui les sert. Si je n'étais pas mariée, je m'y jetterais moi-même !...

Entre sa famille et son école, Seydou Hann partageait sa vie. A la maison, parmi tous ses enfants, deux de ses filles, Fatima et Aïssata, étaient plus remarquables encore par leur sagesse que par leur grâce. Fatima, tourmentée par le désir de savoir, suivait avec passion les cours de son père ; elle atteignit un degré de connaissance exceptionnel pour les femmes de l'époque. Quant à Aïssata, future mère de Tierno Bokar, elle était la cheville ouvrière de la maison dont toute la vie matérielle reposait sur elle. En plus de ses qualités pratiques, elle avait hérité de son père un attrait profond pour la vie mystique.

L'enseignement d'El Hadj Seydou Hann connut dans la ville un franc succès qui ne devait que peu de chose à la position privilégiée qu'il occupait dans l'affection des chefs politiques de Ségou. Ses élèves sortaient aussi bien des milieux traditionnels que du groupe des plus récents occupants.

Dans l'entourage d'Amadou Chékou (le fils d'El Hadj Omar que celui-ci avait laissé à la tête de Ségou), au milieu de sa cour, vivait un sien cousin appelé Salif. Il était fils de Bokar Tall, l'un des frères aînés d'El Hadj Omar.

Salif était un homme dévot. Prince toucouleur, il suivait le roi

et son armée dans leurs déplacements mais passait le plus clair de son temps à instruire les rejetons de la famille d'Amadou Chékou. Sa vie, toute empreinte de piété, était donc, qu'il le veuille ou non, intimement liée à l'activité politique des Toucouleurs.

Salif avait suivi l'enseignement de bien des maîtres et s'était, en particulier, formé à l'école de Tierno Seydou Hann. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de la douce Aïssata qu'il épousa en secondes noces. De cette union naquit, en 1875, Tierno Bokar Salif Tall.

Fils d'Aïssata et de Salif, petit-fils d'El Hadj Seydou Hann, Tierno Bokar portait en lui, dès le berceau, des trésors de douceur et une immense aptitude à s'instruire. Ceux qui sont appelés à devenir maîtres d'hommes doivent soumettre leurs jeunes qualités à certaines épreuves de la vie : ils sont, a-t-on dit, le fruit du mariage de leurs dons et des circonstances. Tierno Bokar Salif Tall trouvait ces dons sur la couverture de famille où il fut déposé à sa naissance. La vie politique agitée de sa province natale, pendant toute la période de sa formation, donna à ses dons l'occasion d'éclore.

Pendant les dernières années du royaume toucouleur de Ségou, Tierno Bokar Salif avait grandi sur le dos de sa mère, d'abord, puis dans les jambes des femmes de la famille : Aïssata sa mère, Inna sa grand-mère — celle-là même qui avait regretté de ne pouvoir se jeter dans l'écuelle du Prophète — et sa tante, la savante Fatima.

Il s'éveillait à la vie dans l'atmosphère de menace que faisait planer sur la ville l'hostilité des Bambara et des Foulbé non ralliés. Dans ce climat de peur, les pieuses femmes lui enseignaient la seule crainte de Dieu. A l'extérieur, le châtiment féroce des mal soumis, l'exécution des rebelles entretenaient la haine. Mais, des femmes qui le nourrissaient et l'élevaient, Tierno Bokar n'apprenait que la haine de ses propres défauts et s'exerçait à la « grande Djihad », la « grande guerre sainte », celle dont le Prophète a dit qu'elle devait être menée contre soi-même.

Le bruit des armes et l'appel des guerriers emplissaient la ville. Les trompes de guerre sonnaient l'alerte, le départ de la

cavalerie et le retour du roi. Dans la cour de Salif, Inna vieillissante, Fatima sur ses grimoires et Aïssata au regard toujours perdu dans un rêve ne faisaient résonner que le seul nom de Dieu. La foule ne parlait que de combats, d'inafaillibles plans de bataille, d'ennemis qui expiraient, fuyaient ou avançaient ; autour du jeune Tierno il n'était question que de la Charité et de l'Amour qui conquièrent tous les cœurs et auxquels rien ne résiste.

Puis il grandit et commença son instruction. C'est le vieux Guiré, de l'ethnie somono, *moqaddem*¹ de l'Ordre Tidjani, lui-même élève de Seydou Hann, qui ouvrit l'intelligence et la mémoire du jeune Tierno Bokar. Les leçons de morale transcendante que l'enfant avait toujours entendues chez lui se trouvaient étayées par la Parole divine que lui transmettait son maître à travers la révélation coranique. Par-delà son maître et par-delà le Prophète, il prit l'habitude de ne voir que le Dieu Créateur et, aux pieds de Celui-ci, une humanité déchirée, et souvent déchirée au nom de ce même Dieu. Aux leçons de son maître s'ajoutaient celles qu'il tirait de l'époque.

En 1885, Amadou Chékou se rendit à Nioro pour barrer la route aux armées d'occupation françaises, alors commandées par le colonel Archinard. Il pensait en effet que l'armée d'Archinard, située non loin de là à Kayes, commencerait par attaquer Nioro pour venir ensuite assiéger Ségou. Avant de partir, il confia le commandement de Ségou à son fils Madani, cousin de Tierno Bokar.

Le bruit des batailles toutes proches, la perspective d'une occupation française, la révolte latente des Bambara du lieu contre leur occupant toucouleur entretenaient dans la ville une atmosphère d'inquiétude.

Tierno et les siens souffraient moins des dangers qu'ils cou-raient, eux et leurs familles, que de l'horreur qu'ils ressentaient en écoutant les nouvelles des batailles, en vivant au milieu de ces haines qui se voulaient pieuses.

Au début de 1890, alors que Ségou était à la veille de tomber

1. *Moqaddem* : dans les confréries musulmanes, titre de celui qui est chargé de recevoir les néophytes et de leur conférer l'initiation de base.

entre les mains des Français, Tierno Bokar, alors âgé de quinze ans, connaissait par cœur la quasi-totalité du Coran, l'ensemble du rituel, les lois islamiques et une bonne partie de la vie des saints. Là ne se bornait pas son savoir.

On connaît le rôle que joue, dans la vie de l'enfant noir, sa famille maternelle, en particulier l'oncle et le grand-père. Or, le grand-père maternel de Tierno était le vieux Seydou Hann, grand mystique soufi formé à l'école de la Qadriya avant d'être entré dans l'Ordre Tidjani. Lorsque, au soir de chaque journée d'études, Tierno revenait chez lui, il se plongeait dans l'exaltante atmosphère familiale ; la leçon se poursuivait auprès du grand-père que, selon la coutume, un petit-fils peut aller interroger à toute heure du jour et de la nuit, sans jamais le lasser.

Sa tante Fatima, « mère » si savante et si éclairée, ne pouvait refuser ses conseils à ce jeune neveu en lequel elle retrouvait tant sa propre curiosité de petite fille. Son enseignement, ses conseils ne pouvaient pas ne pas être marqués au coin de la douceur des filles de Seydou. C'est ainsi que l'enfant Tall se familiarisa avec les noms des Soufi prestigieux des belles époques : El Ghazali, Mouhieddine ibn el Arabi, Mohammed ed-Dabbar et combien d'autres encore. Plus tard, il devait approfondir et s'incorporer leur enseignement ; mais, dès l'enfance, il apprenait, dans la cour même de sa maison, au cours de ces interminables soirées d'Afrique, la valeur d'une méditation, la richesse du patrimoine spirituel, l'immensité des connaissances entrevues.

Tout au long de sa vie, l'enseignement qu'il distribuait devait se ressentir des impressions de son adolescence. Il était plongé au sein d'une « cellule d'amour et de charité », sa propre cellule familiale, et celle-ci vivait ballottée au gré des tourmentes de l'époque. Plus tard, sa zaouïa¹ s'appellera « Cellule d'amour et de charité » et les orages ne lui manqueront pas. C'est à quatorze ans, sans doute, qu'il apprit des lèvres de sa mère, ou de sa grand-mère prête à mourir, ou de sa tante, cette définition de la religion : « Un disque de vannerie portant sur l'une de ses faces le mot "Amour" et sur l'autre le mot "Charité" ».

1. Cf. note 1, p. 9.

Un soir de mars 1890, le vieux El Hadj Seydou Hann mourut. Il usa ses dernières forces à écrire un message qu'il fit envoyer à Amadou Chékou, lequel se trouvait alors à Nioro. Il lui disait : « Viens reprendre ce que tu m'as confié (les clefs spirituelles de la ville) car le moment approche où Dieu va me reprendre ce qu'Il m'a confié (mon âme). » Après avoir terminé cette lettre, il fit, à l'intention de son entourage, cette ultime prédiction : « Bientôt, on n'aura plus besoin d'un gardien des clefs spirituelles de la ville, car les Toucouleurs sont à la veille d'en perdre la charge temporelle. »

Trente-trois jours plus tard, Archinard, à la tête de l'armée française, pénétrait dans Ségou sans qu'aucune résistance lui soit opposée. La nuit précédente, les forces de Madani avaient en effet évacué la ville.

Tierno ne devait jamais oublier cette nuit où il avait vu son père pour la dernière fois. Salif Bokar Tall était entraîné dans la retraite par sa fidélité à la famille d'Amadou Chékou. Le mari de la douce Aïssata, maître ès religion, ennemi de toute haine, laissait sa maison, sa zaouïa, ses élèves, pour subir la bousculade des camps et les violences de la guerre.

Dans l'épaisse obscurité que trouait, çà et là, une timide lueur de torche, les femmes et les enfants toucouleurs assistaient, du seuil de leurs portes, l'angoisse au cœur, au départ des restes de la cour.

Salif Bokar Tall, parti parmi les derniers, était à cheval. Tierno marcha à ses côtés jusqu'à la sortie de la ville, accompagné du petit frère de son père, Amadou Tall, alors guère plus âgé que lui-même. Avant de s'éloigner définitivement, Salif arrêta sa monture et prit en croupe le jeune Amadou Tall.

— Et moi, papa, que vais-je devenir ? demanda Tierno.

Prenant la main de Tierno entre les siennes, Salif l'enveloppa d'un chaud regard d'affection et lui dit :

— Toi, mon fils, je te confie à Dieu.

Ce furent les dernières paroles que Tierno recueillit des lèvres de son père.

Revenant vers les femmes de sa famille, Tierno, le cœur lourd, pensait-il déjà à ce qu'il devait nous enseigner plus tard, à savoir que les armes matérielles ne peuvent détruire que la

matière et non le principe du mal lui-même qui renaît toujours plus vigoureux de ses cendres ? Le mal, nous dira-t-il, ne peut être détruit que par les armes du Bien et de l'Amour...

Quand les derniers défenseurs de Ségou eurent été engloutis par la savane, le bon vieux Guiré, le maître de Tierno, tenta de mettre la famille à l'abri de la colère des vainqueurs. Il leur fit quitter Ségou et les abrita à Barawéli, en pays somono.

Dès qu'il fut installé à Ségou, le colonel Archinard remit le commandement de la ville aux Diarra, représentants de la vieille famille royale bambara qui avait été vaincue par El Hadj Omar. Bodian, le nouveau roi bambara, donna ordre de rassembler à Ségou tous les Tall qui demeuraient encore dans le pays. Les réfugiés de Barawéli furent donc obligés de quitter leur retraite et de se rendre à merci. La captivité des Toucouleurs fut en général sévère. Le pays noir semblait avoir oublié qu'il était celui de la tolérance et de la charité traditionnelles.

Le vieux Guiré devait à son appartenance somono et à l'importance de sa famille d'avoir une certaine influence sur Bodian. Il la mit au service des filles de feu son vieux maître. Ainsi Aïssata, Fatima, Tierno Bokar et son petit frère Aliou connurent-ils une surveillance relativement douce. Ils vécurent isolés dans une concession, du seul fruit de leur travail. Tout au long du jour, les enfants tressaient des palissades de jonc qui servent à marquer la limite des maisons familiales. Aïssata ne cessait de répéter à son fils que tout homme doit travailler, même, et surtout, celui qui se met au service de Dieu.

Le jeune Tierno, petit-neveu d'un conquérant, appelé par sa naissance à l'enviable prédestination du commandement, n'avait connu de la guerre que la défaite et la captivité, sans jamais goûter les griseries du combat. A tout autre, placé dans une telle situation et tourmenté par les soucis de ce monde, il serait resté l'espoir : l'espoir d'un renversement de situation, l'espoir d'une revanche, l'attente de jours meilleurs. Mais l'esprit de l'adolescent de Ségou avait été trop tenu à l'écart de l'agitation du siècle pour avoir besoin d'une consolation ou rechercher une raison d'agir. Dès son plus jeune âge, il avait été habitué à ne trouver l'équilibre et la joie qu'au fond de lui-même, au cours d'une perpétuelle conversation avec Dieu.

Il devait répéter plus tard le conseil qu'il avait reçu de sa mère :

« Écris le nom divin *Allâh* sur un mur, en face de ta couche, afin qu'il soit, à ton réveil, la première image qui s'offre à tes yeux. Au lever, prononce-le avec ferveur, du fond de ton âme, afin qu'il soit le premier mot sortant de tes lèvres et frappant ton oreille. Au coucher, fixe tes yeux sur lui afin qu'il soit la dernière image contemplée avant de t'évanouir dans la mort momentanée du sommeil. Si tu persistes, à la longue la lumière contenue dans le secret de ses quatre lettres ¹ se répandra sur toi et une étincelle de l'Essence divine enflammera ton âme et l'irradiera. »

Bodian, le nouveau roi bambara de Ségou, dépassa les limites que la jeune administration militaire française de Ségou entendait imposer au désir de vengeance des autochtones contre leurs anciens maîtres toucouleurs. Bodian donna en effet l'une des propres filles d'El Hadj Omar à l'un de ses serviteurs. Il y avait démesure. L'un des fils d'El Hadj Omar, Aguibou Tall, devenu ami personnel d'Archinard, intervint et obtint la libération de tous ses parents Tall.

Deux ans plus tard, ce même Aguibou Tall, en compagnie des forces françaises, entra dans Bandiagara — où les autorités françaises l'avaient « nommé » roi — et y installait son commandement. Avec lui arrivaient les Tall et tous les réfugiés toucouleurs qui souhaitaient rejoindre Bandiagara afin de se soustraire aux vexations des Bambara.

Qu'était ce Bandiagara qui recueillait le jeune homme de dix-huit ans ? Qu'était, à cette époque, la ville qui allait entendre, pendant quarante-sept ans, l'une des voix les plus pures du pays noir ?

Revenons un peu en arrière.

Lorsque, en 1864, Tidjani Aguibou Tall, neveu d'El Hadj

1. Le nom *Allâh*, en arabe, est composé des quatre lettres *alif*, *lam*, *lam*, *hâ* qui sont le support de tout un développement ésotérique dans les enseignements soufi.

Omar et fondateur du royaume de Bandiagara, avait pris pied sur cette courte plaine, sorte de cuvette située au milieu des falaises dogon, il n'y avait trouvé qu'un minuscule village. Le site lui plut. Il était fait d'une dépression enveloppée de postes de guet naturels, faciles à tenir et situés à bonne distance. Ainsi naquit Bandiagara, surnommée « la grande écuelle ». Tidjani était à n'en pas douter un organisateur et un fin politique. Ayant décidé de créer une ville, il la fit sortir de terre et la peupla. Tous les hommes religieux de la région durent y bâtir une maison et s'y tenir trois ou quatre mois par an.

Tidjani ceintura la ville d'une muraille de boue séchée. Les traces légères qui en subsistent aujourd'hui encore témoignent d'une superficie sans commune mesure avec la Bandiagara de nos jours. Plus tard, son cousin Mounirou n'apporta aucune modification à la physionomie de la ville. Il avait hérité de ses prédécesseurs un commandement facile et efficace qu'il s'efforça encore d'améliorer.

Un beau jour de 1890, Amadou Chékou¹, fils d'El Hadj Omar et ancien souverain de Ségou, arriva à Bandiagara, suivi d'un cortège composé de ses fils, de ses cavaliers et de ses griots. Le lecteur se souvient qu'il avait nuitamment quitté Ségou pour se rendre à Nioro, dans l'espoir d'y barrer la route à l'armée française et de l'empêcher de poursuivre son avance dans le pays. Mais lorsque, en 1890, il vit tomber Nioro, il partit avec les siens pour rejoindre Bandiagara. A son arrivée dans la ville, Mounirou, qui était son frère puîné, abdiqua en sa faveur, selon la loi même établie par El Hadj Omar.

Bandiagara vivait alors une époque de splendeur à laquelle ne manquaient ni preux, ni coups d'épée, ni cours d'amour et joutes poétiques. Mais elle souffrit, sous le règne d'Amadou Chékou, du fait que le souverain vivait dans l'attente d'un combat fatal avec les Français et qu'il était impuissant à mater la haine qui divisait ses gens. La coexistence entre les anciens partisans de Mounirou (décédé peu de temps après son abdication) et les nouveaux venus étaient, en effet, loin d'être facile.

1. Que l'on appelait aussi *Lamido dioulbé*, « Commandeur des croyants », parce qu'à la mort d'El Hadj Omar il avait hérité de sa fonction religieuse.

Cette situation dura environ deux ans. En 1893, alors que Bandiagara se déchirait elle-même, un troisième fils d'El Hadj Omar, Aguibou Tall, approcha de la ville, soutenu par les tirailleurs d'Archinard. La ville fut prise et, comme nous l'avons dit plus haut, Aguibou Tall « nommé » roi de Bandiagara par les autorités françaises.

Encore une fois, Amadou Chékou et les siens devaient prendre le chemin de l'exil. Ils descendirent de la falaise qui domine Bandiagara et partirent vers le sud, à la recherche d'un royaume de rechange qu'ils ne trouvèrent d'ailleurs jamais. Amadou Chékou était accompagné de ses huit fils et de quelques fidèles. Salif Seydou Tall, le père de Tierno, était de ceux-là. Peu de temps après son départ, Aïssata et son fils Tierno arrivaient dans la ville avec le convoi de la famille d'Aguibou Tall, le nouveau souverain. Le père et le fils s'étaient manqués de peu. On n'eut plus jamais de nouvelles de Salif.

L'arrivée d'Aïssata et des siens fit un certain bruit dans la cité. Aïssata et ses deux sœurs étaient précédées d'une réputation de sainteté qu'elles n'avaient en rien recherchée mais qu'elles devaient à leur inaltérable douceur, à la fidélité avec laquelle elles remplissaient leurs devoirs d'épouse et de mère et, en outre, à de sérieuses connaissances religieuses. La tradition rapporte que la pureté de leur vie était telle qu'elles étaient invitées, selon la coutume, à venir sauter par-dessus les chevaux malades, traitement dont on espérait une guérison rapide, la pureté étant porteuse de toutes les vertus.

Toujours est-il qu'elles furent reçues comme des princesses. Tous les clans de la ville se les disputèrent, comme pour accroître le potentiel de grâces divines auquel ils pouvaient prétendre. En Afrique, lorsque les hommes veulent manifester à une femme sans époux leur sollicitude et leur sympathie, ils lui en cherchent un. Mais Aïssata se refusait à prendre parti, à choisir un clan. Elle fit savoir qu'elle demeurerait fidèle à son époux, le malheureux Salif, aucune nouvelle n'étant venue confirmer son décès. Elle négligea les offres les plus flatteuses. « Je ne puis

connaître d'autre époux que Salif, disait-elle. S'il m'a abandonnée, c'est contre son consentement; s'il a fui, ce n'est que par fidélité à Amadou Chékou, le *Lamido Dioulbé*. Et s'il est vivant, rien ne me dit qu'il m'ait répudiée.»

Aucun des partis ne pouvant espérer s'attacher cette famille, peu à peu on s'en éloigna. Délaissée par les parents et les amis de son époux, Aïssata se tourna vers le clan haoussa au sein duquel son père avait jadis vécu. La solidarité qui lie les Haoussa est à juste titre fameuse dans l'ensemble de la zone soudanienne. Elle joua en faveur des filles d'El Hadj Seydou Hann qui s'installèrent dans le quartier commerçant réservé aux Haoussa, au nord-est de la ville.

Au moment où les combats cessèrent et où la paix revint dans les campagnes, Tierno Bokar avait dix-huit ans. Il avait subi, en gardant les yeux grands ouverts, toutes les épreuves de la guerre. Son extrême sensibilité lui avait permis de vibrer plus que quiconque aux pénibles spectacles de la vie mais il avait gardé intacte la fraîcheur de son âme. Ceux qui l'ont connu à cette époque nous ont rapporté combien il savait être joyeux, dans la certitude qu'il avait d'être sur la « voie droite ». Les femmes et les vieillards qui l'avaient élevé avaient su tout lui montrer et, cependant, le tenir à l'écart de l'atmosphère pestilentielle des époques troublées. Monté déjà très haut dans l'échelle de la vie mystique, il avait tout naturellement remis les valeurs à la place que leur assigne un homme qui, par certains côtés, n'est plus tout à fait de ce monde.

A son arrivée à Bandiagara, Tierno Bokar avait fait la connaissance d'un jeune homme de son âge : Bokar Pâté¹. Celui-ci était le chef d'une association de jeunes gens comme il en existait partout dans l'Afrique de jadis. Il y fit entrer Tierno Bokar. Bokar Pâté était également un excellent tailleur-brodeur. En Afrique traditionnelle, c'était là non un « métier », au sens moderne du terme, mais un art qu'il était permis à un noble d'exercer.

1. Bokar Pâté avait pour sœur Kadidja Pâté, qui deviendra ma mère.

Tierno Bokar étant le neveu d'Aguibou Tall, roi de Bandiagara, la carrière des armes lui était tout naturellement ouverte. Mais sa mère, la bonne Aïssata, lui conseilla d'apprendre l'art du brodeur. Sous la direction de Bokar Pâté, Tierno devint un grand expert en cet art. Et souvent, lorsqu'il brodait, faisant jouer ses doigts fins sur les vêtements qu'il décorait, il se remémorait le conseil d'Aïssata :

« Plutôt que d'ôter la vie aux hommes, apprends à couvrir leur nudité corporelle avant d'être appelé à l'honneur de pouvoir couvrir leur nudité morale ou spirituelle en leur prêchant l'Amour. »

L'instruction générale de Tierno était encore imparfaite, il ne l'ignorait pas. La misère lui enlevait l'audace de forcer la porte d'un maître et le moyen de se procurer les livres indispensables. Enfin, il avait dix-huit ans, l'âge des tourments, l'âge de tous les rêves, l'âge de tous les chemins. Ses rêves, il les vivait paisiblement. Ils étaient tout de beauté et d'équilibre. Il ne savait peut-être pas encore combien était difficile, et peu compris du monde, le chemin qu'il avait choisi; mais il savait à quel bonheur serein il menait. A l'âge des tourments, il avait trouvé la paix.

Maître de lui, il fallait encore que lui vienne le goût d'instruire les autres, de leur transmettre son savoir et ses tranquilles certitudes. C'est à Bandiagara, où il vivra les quarante-sept dernières années de sa vie, dans sa petite concession, que ce goût naîtra et deviendra un impérieux besoin. Il mourra sans avoir pu pleinement le satisfaire, à cause de la méchanceté et de l'inconscience des hommes.

Pauvre concession, installation plus que modeste. Au bout d'une ruelle, l'évasement d'une cour qui est à tout le monde. Une porte étroite, très basse, taillée dans un mur de torchis, donne sur une autre cour beaucoup plus petite, sur laquelle s'ouvrent trois ou quatre cases. Une cour comme cent mille autres en Afrique. Deux chèvres allaitent leurs chevreaux. Un de ces chiens soudanais jaunes, râleurs et astucieux guette une mouche qui l'inquiète. Dans un coin, un assemblément de houes. Du linge qui sèche. Une fillette, petite tanagra noire, pile du mil et chasse de temps à autre deux bambins au ventre

proéminent qui viennent prendre appui sur le mortier. Une cour de maison africaine comme on peut en voir tant, sous le soleil, dans le bourdonnement des guêpes et le pépiement des oiseaux qui attendent de loin la chute d'un grain de mil...

Les Haoussa avaient recueilli et abrité Aïssata en tant que fille de Seydou Hann; mais celle-ci, en tant que petite cousine du roi de Bandiagara, ne voulait pas vivre de la charité des autres. Privée de sa fortune, il lui restait à nourrir trois adolescents, ainsi que Fatima, sa sœur, qui vivait avec elle. A l'âge où d'autres, arrivées à l'aisance, prennent enfin quelque repos en mesurant le chemin parcouru, la douce Aïssata sentait peser sur ses épaules une bien lourde responsabilité. Ses enfants étaient son souci; ils étaient aussi la raison d'être de cette femme sans époux, étrange anomalie en pays noir. Elle avait surtout ce grand fils aîné en qui elle voyait la plus belle de ses œuvres. Elle les aimait tous, mais lui, au fond de son cœur, elle l'admirait et sans doute les sacrifices de femme qu'elle consentait lui paraissaient-ils très doux. Elle vécut modestement, préparant du dégué (sorte de bouillie de mil) que des enfants haoussa allaient vendre pour elle au marché.

Plus tard, Tierno, parlant de sa mère, pensant à cette femme seule qui faisait cuire de la crème de mil à toute heure du jour, dira: « Elle m'a nourri de son lait, puis de sa sueur. »

La famille de Salif Tall, le fugitif, faisait figure de « parents pauvres », vivant modestement, sans rien demander à personne, à l'ombre du roi. La dignité d'une telle vie ne pouvait manquer de susciter des amitiés solides. L'une d'elles devait rapidement changer les conditions d'existence de Tierno et lui donner l'occasion de compléter son instruction et de se révéler ainsi à lui-même et aux autres.

Dans l'association de jeunes gens où Bokar Pâté avait fait entrer Tierno Bokar se trouvait un jeune homme qui devint rapidement son ami: c'était Tidjani Amadou Ali Thiam¹, fils du Chef de la grande province de Louta. Les trois jeunes gens formèrent un groupe tellement inséparable que tout Bandiagara les surnomma « Les trois que l'on trouve toujours ensemble. »

1. Tidjani Amadou Ali Thiam épousera plus tard ma mère (voir plus loin).

Le Chef de la province de Louta, Amadou Ali Eliman Thiam — père du jeune Tidjani — ne tarda pas à remarquer le sérieux de Tierno Bokar et à s'intéresser à lui. Désirant l'aider à compléter son instruction, il confia les trois jeunes gens à un excellent maître de Bandiagara, Amadou Tafsirou Bâ, grand mystique de l'Ordre Tidjani.

C'était un vieillard dont les yeux s'étaient fermés depuis de longues années à la lumière du jour, mais il continuait à dispenser son enseignement et à écouter la lecture de ses livres pieux dont, le plus souvent il savait le texte par cœur. Il possédait une bibliothèque où l'on trouvait un beau choix d'ouvrages traitant de la théologie, de la scolastique, de la *Sunna* (ensemble des traditions se rapportant au Prophète Mahomet et à ses compagnons), du droit et de tout ce qui pouvait concerner l'enseignement islamique, aussi bien exotérique qu'ésotérique. Il avait acquis une extraordinaire érudition qu'il savait émailler de traditions peules.

Dès le premier jour, Amadou Tafsirou Bâ fut étonné par la profondeur spirituelle de son nouvel élève et par son goût pour l'introspection. Il fut encore plus surpris de son détachement à l'égard des choses de ce monde qui paraissaient n'exister à ses yeux qu'en fonction de l'amour infini qu'il portait à toutes les créatures.

Amadou Tafsirou Bâ trouva en Tierno son élève de prédilection et en fit son lecteur favori. Il devait d'ailleurs, à sa mort, lui léguer une partie de sa bibliothèque et lui confier la tutelle de ses enfants mineurs.

Après un cycle d'études intensif de huit années auprès de ce maître, aucune des sciences islamiques n'était plus étrangère à Tierno Bokar. Il connaissait l'ensemble et le détail de la Parole révélée de Dieu. Il avait médité le Coran. Le savoir ésotérique d'Amadou Tafsirou, complétant celui de ses premiers maîtres, avait éclairé les zones d'ombre que recélait le texte sacré. Tierno avait repensé et fait siens les commentaires classiques, et plus particulièrement ceux des grands penseurs soufi. El Ghazali n'avait rien de caché pour lui et les *Révélations mecquoises* du grand maître spirituel Mouhieddine ibn el Arabi, l'Andalou, était son livre de chevet.

Mystique tidjani, Amadou Tafsirou Bâ avait initié Tierno aux secrets de la pensée du fondateur de l'ordre : Si Ahmed Tidjani. La *Perle de la perfection* (*Diawharatul-kamal*), oraison particulière révélée au Cheikh Si Ahmed Tidjani, et le *Désir des utilités*, commentaire des écrits du grand Maître, avaient été appris et l'on ne cessait de les commenter dans la case d'Amadou Tafsirou. Enfin, l'œuvre religieuse maîtresse d'El Hadj Omar, *Er-Rima'a* (*les Lances*), était l'un des ouvrages les plus lus dans le royaume de Bandiagara.

La sagesse majeure d'Amadou Tafsirou Bâ fut de mettre son élève en garde contre les servitudes qu'imposent les textes à ceux qui ne les ont pas assimilés avec bonheur. Tierno retiendra cette leçon. Il en fera l'un des piliers de son enseignement. Ce principe n'avait-il pas reçu, huit siècles auparavant, l'approbation et l'encouragement d'El Ghazali :

« Sache que la clef de la Connaissance de Dieu est la Connaissance de l'âme (*nafs*) ainsi que Dieu l'a dit lui-même dans sa sourate XLI, aux versets 53 et 54. Il nous est rapporté que le Prophète a dit : "Celui qui connaît son âme¹ connaît son Seigneur." Si tu me dis que tu te connais, je te répondrai que tu connais la matière de ton corps qui est fait de tes mains, de ta tête et du reste; mais tu ne connais rien de ton âme. Si tu es furieux, tu te cherches un adversaire; si le désir sexuel te poursuit, tu cherches à épouser; si tu as faim, tu cherches à manger et si tu as soif, tu cherches à boire. Ces satisfactions ne te sont pas propres; elles sont les tiennes mais aussi celles des animaux. Ton devoir est de chercher quelle est ton existence réelle. Qui es-tu? D'où viens-tu? Pourquoi as-tu été créé? En quoi consiste ton bonheur? En quoi consiste ton malheur?

« Tu présentes divers caractères qui sont aussi ceux des anges. C'est ton âme qui constitue l'essentiel de ton être; tout le reste t'est étranger. Tu dois savoir cela et savoir aussi que chacune des créatures a sa nourriture propre et sa satisfaction propre. Les animaux de trait ne désirent que manger, boire, dormir et copuler; si tu es de leur groupe, efforce-toi de satisfaire ton

1. Ou « qui se connaît soi-même ». *Nafs* signifie à la fois l'âme et le soi; ce mot est utilisé pour construire la forme verbale réfléchie.

ventre. Les animaux féroces recherchent leur bonheur dans le massacre. Les démons se complaisent en méchancetés. Si tu es de leur clan, épouse leurs soucis. Les anges trouvent leur bonheur dans la contemplation de la Beauté divine. Les passions et les colères ne sont pas sur la route de leur cœur. Si tu es de la même essence que les anges, efforce-toi de te connaître toi-même et tu sauras la voie qui t'amènera à la contemplation. Tu te libéreras des entraves de la colère et de la passion. Dieu ne t'a pas donné ces attributs pour que tu sois leur esclave, mais pour que tu les domines et que tu t'en serves au cours de ton voyage. L'une te servira de monture et l'autre d'arme. Tu conquerras ainsi ton bonheur... »

Tierno retiendra si bien cette leçon qu'il en fera la première partie de son cours religieux dont nous donnerons plus loin de larges extraits : « Néophyte, le Maître te créa... Dieu préleva le plus précieux diamant, te le donna et dit : Voici, prends-en soin, mais souviens-toi que je te le reprendrai... »

Comme à Ségou auprès de Guiré, Tierno retrouvait ici, à chaque page des textes soufi, la fine fleur du premier enseignement maternel. El Ghazali n'avait-il pas dit : « Il faut quelquefois interdire à l'âme les choses permises afin qu'elle ne prétende pas aux choses défendues. » Inna, la bonne grand-mère, avait souvent tenu ce propos devant l'enfant Tierno. Elle lui avait donné, par avance, le goût du sacrifice compris comme une discipline.

Tout en poursuivant le perfectionnement de son instruction, le jeune étudiant devenait un brodeur accompli auprès de Bokar Pâté, son grand ami. Son travail lui plaisait et, surtout, il lui permettait d'apporter un complément aux ressources familiales.

Lorsqu'il eut épuisé les connaissances de son maître et que celui-ci lui eut dit : « Je n'ai plus rien à t'apprendre », Tierno avait vingt-six ans, l'âge où, pour vivre selon la bienséance musulmane, l'homme doit prendre femme. Amadou Ali Eliman Thiam, qui s'était de plus en plus attaché à lui, lui donna en mariage sa fille unique, Néné Amadou Thiam, que nous trouverons à ses côtés tout au long de sa vie.

Deux ans plus tard, Amadou Ali Eliman Thiam étant décédé, son fils Tidjani Amadou Ali lui succéda à la tête de la province

de Louta où Tierno vint s'installer pour ne point se séparer de lui. C'est alors que ma mère Kadidja Pâté, sœur de Bokar Pâté, épousa en secondes noces Tidjani Amadou Ali, alors que j'étais âgé de quelques années. Tidjani Amadou Ali m'adopta officiellement et me désigna comme son successeur.

Tierno se trouvait à Louta à l'époque où un mouvement insurrectionnel des Samo mit en péril la chefferie de son ami. L'Administration française ayant jugé trop dure la répression des Thiam à l'égard des autochtones samo, Tidjani fut considéré comme responsable, condamné et déporté à Bougouni où ma mère et moi le suivîmes. Nous y demeurâmes sept ans.

Séparé de son ami, Tierno repartit pour Bandiagara avec sa jeune épouse. Il reprit ses occupations auprès de Aïssata, ses occupations et ses soucis. La ville lui fit un excellent accueil. Pendant quelques jours, sa maison ne désemplit pas.

Son vieux maître Amadou Tafsirou Bâ l'invita à devenir maître à son tour et à enseigner à sa place à ses condisciples. Tous les parents de Tierno joignirent leurs prières à la sienne. Mais Tierno refusa. Pendant quatre ans, il hésita, ne voulant pas être autre chose que le coadjuteur de son maître. Il fallut le décès de ce dernier pour l'amener à accepter la tâche qui l'attendait.

Le maître

La zaouïa de Bandiagara

Répondant au vœu de ses amis, Tierno Bokar, à trente-trois ans, consentit à conduire l'instruction de jeunes enfants à Bandiagara. Désormais, sa vie cessa de lui appartenir, pour autant qu'il l'ait jamais considérée comme sienne. Tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était, il le mit au service de Dieu et de ceux qu'il formait.

La petite concession du quartier haoussa avait souffert, jusqu'alors, de la tristesse inavouée des maisons sans enfants. Soudain tout changea. Les cours s'animèrent. Un souffle de rires et de jeux balaya ce que la ferveur des lieux avait de mélancolique. Tout d'abord, il fallut travailler. On dut ajouter quelques cases, futurs dortoirs pour les disciples étrangers à la ville. Ils furent quinze, vingt et bientôt cinquante. Aux plus beaux de ses jours, la zaouïa compta près de deux cents élèves. La jument, les poulets, les chèvres et les chiens s'effrayèrent un peu. Les femmes de la famille s'inquiétèrent sans doute, mais avec le flot des enfants, la joie pénétra la maison. Elle n'en sortit qu'avec eux.

Très rapidement, le jeune maître mit sur pied un emploi du temps et accorda le rythme de sa vie à celui qu'il fixait à ses élèves. A partir du moment, vite atteint, où il réalisa cet accord, un parfait équilibre s'établit en lui et autour de lui. Pas une fois en trente-trois ans, Tierno ne modifia la règle qu'il s'était imposée. En aucune circonstance, si ce n'est pour la mort de sa mère, il ne rompit l'emploi du temps de la zaouïa.

Le renouvellement perpétuel des gestes et des prières de Tierno était, en lui-même, générateur de paix. Il s'accordait aux

rythmes ancestraux. La campagne d'Afrique, vieille terre, vit au rythme de ses saisons. L'inclinaison du soleil règle les activités de ses gens, d'heure en heure et de mois en mois. Tout se renouvelle, depuis des siècles, toujours semblable. Et les paysans ont toujours pensé à la cadence de ce rythme qui était aussi celui de leurs cultes traditionnels.

Le Sage de Bandiagara vivait sa vie, passant de sa natte à la mosquée, de la mosquée à ses amis, mais attaché toujours, où qu'il soit, à la réalité de ces enfants qui lui avaient été confiés et, plus tard, à celle des adultes qui devinrent ses disciples. Tel jour de la semaine, en telle saison, à telle heure, nul n'ignorait où se trouvait Tierno Bokar et ce qu'il faisait.

Vie sévère. Désir de mortification? Non, certes. L'ascétisme est étranger à la pensée profonde de l'Afrique dont la loi est « vivre ». Être social, l'Africain demande à ses guides spirituels, aux vieillards et aux maîtres, d'être pour lui des modèles et l'ascétisme ne constitue pas une ligne de conduite à suivre aux yeux de gens bouillants de vie, riches de leur perpétuelle jeunesse et de leurs vieux pensers. Une vie limpide comme un cristal, une vie pure comme une prière, tout simplement.

A trois heures du matin, le maître s'éveillait. Assis sur ses talons, seul dans sa case, il priait, bercé par les mille bruits furtifs de la nuit africaine. Il faisait son *lazim*¹ et s'inclinait trois fois. Puis son esprit s'appliquait aux prières surérogatoires² qu'il aimait entre toutes. Enfin, la tête basse, ses doigts jouant sur son chapelet, Tierno priait et méditait jusqu'au moment où il devinait que le jour était proche. Alors il sortait, allait de case en case et secouait non sans gaieté les nattes des portes en criant : « *Assalat! Assalat!* » (A la prière! A la prière!). L'élève qui couchait dans le vestibule du maître était le premier réveillé. Il sortait et appelait ses condisciples à la prière. Mamadou Ama-

dou Tall, fils d'un frère de Tierno, dirigeait la prière des enfants.

Dans les lueurs de l'aube qui se précisait, Tierno se rendait à la mosquée de la ville. A cette heure, il remplissait les fonctions d'aide-muezzin. La fraîcheur du petit matin portait son appel et sa voix roulait par-dessus les terrasses de Bandiagara. Il est peu de cités, en Islam, qui peuvent se vanter d'avoir eu un appelant plus sincère. Il chantait sa foi brûlante. Il aurait aimé réveiller chacun de ses concitoyens par la main et lui souffler sa conviction au creux de l'oreille. L'appel lancé, il se mêlait, dans la cour de la mosquée, à ceux qui y avaient répondu. Il priait dans la foule des croyants. Nul ne le vit jamais assurer en public la conduite d'une prière. Il se tenait modestement derrière l'Imam¹ ou l'un quelconque de ses remplaçants.

La première prière du jour était suivie de la *wazifat*, autre oraison de la Tidjaniya, exécutée en commun. Puis, demeuré seul dans la mosquée, Tierno se plongeait à nouveau dans ses méditations. Avant de repartir vers ses élèves qui l'attendaient dans sa zaouïa, Tierno effectuait encore dix *rekkat*² surérogatoires. Sa silhouette était à ce point familière au lieu de prière que, dans la ville, on l'avait surnommé « Papa mosquée ».

Dès son retour à la maison, les enfants prenaient le premier repas de la journée. On attendait toujours le maître pour déjeuner. Plus tard, vêtu d'un simple *tantchikin*, boubou court et sans manches, Tierno commençait à enseigner. Quelques grands élèves rassemblaient autour d'eux les plus jeunes, par groupes de cinq ou six. Les enfants se répartissaient selon leur degré d'instruction dans les coins de la cour, sous les auvents des vestibules. Tierno s'occupait des aînés. Après la révision du Coran, pratiquée systématiquement tous les matins, on passait aux commentaires, traités sous l'angle du droit ou sous celui de

1. *Imâm* (et non « *Imân* » comme on le voit souvent imprimé par erreur). Littéralement : « celui qui se tient en avant ». On désigne de ce nom celui qui dirige la prière. En milieu shi'ite, le terme est appliqué aux dirigeants ou guides religieux.

2. Une *rekkat* représente l'unité de base de la prière musulmane : elle est constituée par l'ensemble des mouvements qui vont de la position verticale à la position de prostration. Chaque prière surérogatoire doit comporter deux *rekkat*.

1. *Lazim* : premier ensemble d'oraisons et de récitation propres à la Tidjaniya. Le *lazim* doit être récité deux fois par jour : à l'aube, avant la prière du matin, puis le soir, après la prière de l'*asr*. (Cf. p. 231.)

2. Prières supplémentaires, autres que les cinq prières canoniques obligatoires.

la théologie. Pendant toute la matinée, il n'était question que de Dieu et de ses attributs.

Au moment où le soleil, parvenu au zénith, amorçait sa course descendante, le deuxième repas était servi. C'était l'heure de *zohour*, la deuxième prière de la journée. Mamadou, son neveu, présidait à cette prière. Mamadou n'avait pas été son élève, mais celui de son vieil ami Alpha Ali. C'est pourtant à ce jeune homme, qu'il n'avait pas formé lui-même, que Tierno confiait la prière et la surveillance des enfants pour la récitation du Livre sacré. Nous ne pouvons pas ne pas voir là un signe supplémentaire de la délicatesse du fils d'Aïssata.

Après la prière de *zohour*, l'enseignement reprenait jusqu'à la prière de *asr* (prière de l'après-midi) après laquelle les élèves pouvaient vaquer à leurs occupations pendant que Tierno égrenait son chapelet. A l'approche de l'heure de *maghreb* (prière du couchant) le maître quittait la maison et rejoignait la mosquée. Il y accomplissait la prière de *maghreb* et y demeurait jusqu'après l'*icha*, prière de l'entrée de la nuit, laquelle tombe tôt en Afrique.

Après cette cinquième et dernière prière canonique, le maître sacrifiait aux habitudes sociales. Il le faisait avec joie, car cet homme pieux était, comme la plupart des gens heureux et sains, un être social. Il raccompagnait chez lui son vieil ami Tidjani Amadou Ali Thiam qui était revenu s'installer à Bandiagara après les sept années d'exil passées à Bougouni. Jamais Tierno ne manquait de s'arrêter chez ma mère Kadidja Pâté, qui était la seule à oser lui poser les questions les plus directes, les plus brutales, celles que personne n'osait soulever. Il l'avait pour cela en grande affection. Puis il visitait quelques maisons amies. Il passait chez les Bodiel et quelques autres. Enfin, il rentrait chez lui.

Chaque soir, après un léger repas, Tierno présidait à la veillée. La veillée africaine réserve à ceux qui savent en jouir les joies les plus rares. C'est l'heure où, autour d'un maigre luminon, la cellule familiale se reconstitue. L'étranger de passage, l'isolé en visite y sont conviés et la conversation roule sur les sujets les plus divers. Jusqu'à l'heure où vient la somnolence, de belles histoires sont évoquées, de merveilleuses légendes

s'ébauchent, tirées du néant ou des vieilles croyances. Chez Tierno, on racontait la plus belle histoire du monde, celle de la création et du devenir de l'homme. C'était l'heure où le maître parlait aux siens et faisait leur instruction, en dehors de toute prétention pédagogique. Il parlait de Dieu et rapportait sa Parole en une interminable conversation, fleurie d'images, riche d'exemples tirés de la tradition peule ou d'autres traditions locales qu'il connaissait à fond, inoculant à tous sa tranquille conviction. Tard dans la nuit, chacun rentrait chez soi. Les lumières étaient soufflées. Dans les chambres, le sommeil rendait les hommes au silence, l'obscurité rendait à la nuit les cases, la cour, la zaouïa tout entière. Au matin, vers les trois heures, le maître se levait...

Du mercredi à l'heure du *zohour* jusqu'au vendredi soir, les élèves bénéficiaient d'un congé qui les rendait au monde. Tierno consacrait ce temps à des conversations avec les sages de Bandiagara, à l'entretien d'amicales relations et à des réflexions personnelles. Dès le début de ce temps de repos, il s'isolait au fond de sa case et, pendant vingt-quatre heures, se consacrait à la prière et à la méditation.

Il voyait toujours venir avec joie l'après-midi du jeudi. C'était le moment où son ami Alpha Ali, maître coranique, pliait sa longue silhouette sur le seuil de la porte basse. Il était généralement suivi par les vieux du village. On s'installait et, pendant des heures, on évoquait les principes soufi. Saada Abdoul Ciré, Tidjani Amadou Ali Thiam, Moussa Noumoussa et Koro Thiam étaient les plus assidus à ces réunions. Tous les participants faisaient ensemble la prière de l'*asr* (milieu de l'après-midi) chez Tierno Bokar. Le vendredi matin, la séance reprenait dans les mêmes conditions et, jusqu'aux approches de l'heure de *zohour* (prière du début de l'après-midi), les oulémas de la ville examinaient les commentaires pieux que Tierno, et quelquefois Alpha Ali, soumettaient à leur jugement. Ensuite, tous se rendaient à la mosquée pour y effectuer en commun la prière du vendredi¹.

Dans la chaleur de l'après-midi, le maître faisait un vaste tour

1. Seule prière de la semaine à devoir obligatoirement être effectuée en commun.

de ville et visitait les familles de ses élèves. Tournée longue, fatigante. Pourtant, Tierno ne l'omit à aucune époque de sa vie. Il faisait en chemin la prière de l'*asr*, là où l'heure l'en prenait, seul ou avec des amis. Le *maghreb* et l'*icha* le retrouvaient à la mosquée. Revenu enfin chez lui, il passait la soirée en conversations avec les membres de sa famille, assis sur le sol dans l'attitude qui lui était familière, les jambes étendues devant lui, le pied droit reposant sur le pied gauche.

Presque toujours vêtu de blanc, il ne quittait jamais son chapelet, qu'il tenait à la main ou enroulé autour de son poignet. Il lui arrivait même, lorsqu'il écrivait, de le suspendre à ses oreilles.

Chacun de ses gestes était mesuré, relié à sa volonté. Jamais il ne « lâchait le mors » à ses membres. Il était pleinement conscient et maître de son corps. Toute sa personne rayonnait la paix et la joie intérieure. Nous le sentions pleinement relié à lui-même et à Dieu. Chacun savait qu'il suffisait de s'asseoir auprès de lui, lorsqu'on était tout rempli de soucis, pour repartir ensuite apaisé et revigoré. Comme nous le disions alors, « nous laissons nos soucis dans son vestibule ».

Chose étrange, son aspect extérieur était l'objet de changements qui nous stupéfiaient. Certains jours, on croyait voir un vieillard de quatre-vingt dix ans, tout ridé, le visage couleur de cendre. Ses yeux, qu'il avait très grands, devenaient alors rouges et comme avalés dans leurs orbites.

A d'autres moments, son visage était absolument sans rides, sa peau devenait lisse et lumineuse et son teint d'un noir d'ébène, mais d'un ébène si brillant que l'on pouvait presque voir sa propre image se refléter sur son front, surtout dans les heures qui précédaient le coucher du soleil. A partir de la prière de l'*asr*, son front devenait comme un miroir. Ma'bal, un grand poète mystique peul qui fut appelé « le plus ivre des élèves de Tierno », nous a laissé cette image de lui :

« Un sourire constant qui vous attire,
un front luisant comme un miroir,
mais un miroir marqué du point noir des prosternations¹. »

1. Chez ceux qui font beaucoup de prières avec prosternation, un petit cal finit par se former sur le front.

Aux approches de l'hivernage et jusqu'à la fin du temps des récoltes, l'emploi du temps de la zaouïa subissait quelques modifications afin que les élèves puissent consacrer une partie de leur journée aux travaux de la terre. Les leçons se donnaient alors le matin de très bonne heure. Lorsqu'elles étaient jugées suffisantes, les plus jeunes auditeurs partaient aux champs sur les terres du maître, selon la coutume. Tierno restait avec les *dewtenkobé*, élèves du second degré. Dès que midi s'annonçait, les cours prenaient fin et le maître allait lui-même dans les champs porter leur repas aux élèves.

Bâton en main, suivi de quelques enfants et, le plus souvent, de son chien, coiffé du petit chapeau conique des Peuls, il peina sur la piste, déjeunait avec les jeunes travailleurs, allait de l'un à l'autre et saisissait lui-même la houe. Au moment des récoltes, il prenait une large part aux réjouissances collectives. Cet homme ne connut que très rarement la tristesse et la contemplation de la nature lui a toujours procuré les plus délicates de ses joies.

Les récoltes s'annonçaient belles cette année-là et Tierno admirait avec tous la lourdeur des épis de mil. L'un des élèves lui demanda :

— Tierno, ne trouves-tu pas que les Français, qui plantent et entretiennent des fleurs qui ne portent pas de fruits, agissent comme de grands enfants et perdent leur temps en des jeux inutiles et coûteux ?

— Frère en Dieu, répondit-il, je ne partage pas du tout ton avis. Celui qui cultive des fleurs adore Dieu, car ces délicates parties du végétal, parées de couleurs éclatantes, ne s'ouvrent que pour saluer Dieu dont elles sont des outils pour l'œuvre de reproduction. La symbolique des fleurs n'est pas de notre race, mais ne blasphémons pas à propos d'elle. Si, au moment où les plantes fleurissent, il t'arrive de faire une promenade en brousse, examine les abeilles. Tu sauras que chaque fleur est un sentier mystique. Avant de fabriquer le miel dont Dieu lui-même a dit qu'il était un remède, l'abeille se pose sur chaque fleur qui a sa tête au soleil pour lui demander sa contribution. Et comme Dieu l'a dit à la fin du 76^e verset de la sourate XVI : « Il y a en cela un signe pour ceux qui réfléchissent. »

Il revenait à la ville et, sans prendre un instant de repos, gagnait immédiatement le vestibule de sa maison où l'attendaient ses grands élèves. La leçon reprenait. Le moindre fait, le plus banal accident, l'oiseau qui passe, la tige de mil qui éclate dans le feu, tout était occasion d'enseignement pour cet amoureux de la nature et de son Créateur. A ses élèves, il ne cessait de dire : « Faites votre travail, non pour l'espoir du gain, mais pour faire toujours de votre mieux ce que vous avez à faire. »

Il n'était pas toujours aisé d'assurer la vie matérielle de la zaouïa. Tierno devait prévoir la nourriture, le logement et l'entretien de deux cents personnes. Pourtant, il n'exigea jamais le moindre sou des parents de ses élèves. Il lui aurait paru scandaleux que des parents soient obligés de payer pour faire donner à leurs enfants les indispensables éléments d'une vie religieuse et spirituelle. Il avait une profonde horreur du « marabout-quêteur ». Le fait de dispenser un enseignement régulier ne justifiait pas, à ses yeux, le droit d'exiger un paiement. Les parents apportaient quelques offrandes, toujours plus légères qu'il n'aurait fallu. Cahin-caha, les champs prospéraient, ils donnaient approximativement de quoi vivre à chacun. Samba Hammadi Bâ, le plus vieux des élèves, celui que l'on appelait le second fils d'Aïssata, s'était fait commerçant. Il ne gardait guère de bénéfices pour son usage personnel et entretenait la zaouïa, persuadé qu'il ne faisait là qu'une partie de son devoir.

L'identité administrative de Tierno Bokar était alors ainsi définie : « Situation de fortune : possède une jument et quelques chèvres. Ressources : reçoit quelques aumônes et cultive avec ses *talibé* (élèves). »

Il n'entendait cependant pas vivre de la seule charité, fût-elle de Samba Hammadi. Pendant les temps morts que leur laissait l'emploi du temps, les élèves réunissaient des bandes de coton. Les rouleaux d'étoffe étaient vendus au marché et le bénéfice en était exclusivement destiné à l'amélioration de l'existence de tous. Les soucis matériels étaient totalement étrangers au maître.

Dieu pourvoyant à la croissance des plantes et de toute la création, on pouvait être assuré, disait-il, de ne jamais manquer de rien¹...

Les femmes de la maison participaient intimement à la vie de la zaouïa. Elles assumaient une partie de ses responsabilités matérielles. On imagine sans peine avec quelle joie la vieille Aïssata présidait à la préparation d'une nourriture destinée aux élèves que son fils abreuvait de sa prodigieuse parole. Pendant vingt ans, on put la voir circuler de la cuisine à la resserre, soignant les uns et les autres. Aux heures de loisir elle méditait, le plus souvent seule, parfois en compagnie de son fils.

Tout au long de sa vie, Tierno Bokar manifesta à sa mère l'amour le plus touchant. Deux fois par mois, à l'aurore du vendredi, on le voyait quitter la maison une charge sur l'épaule. Ce jour-là, le maître n'allait pas à la mosquée pour la prière du matin. Quel était donc l'événement grave qui pouvait le distraire de sa pieuse habitude ? Rien autre que son respect filial. Deux fois par mois, en effet, Tierno se dirigeait vers l'est du cimetière, descendait sur les bords du Yamé et y lavait le linge de la bonne Aïssata dont il estimait qu'elle avait assez peiné pour lui.

La sollicitude maternelle d'Aïssata ne s'était atténuée en rien lorsque la barbe était venue au menton de Tierno, et pas davantage lorsque la barbe blanchit. Elle se tenait constamment assise à ses côtés dans toutes les circonstances de sa vie de maître enseignant. Pendant vingt ans, toutes les promotions d'élèves qui se succédèrent dans la petite concession du fils de Salif, tous les sages de la ville qui s'y pressèrent virent la vieille femme recueillir avec le même intérêt la parole du prêcheur. Accroupie, elle écoutait sans mot dire ; mais si un auditeur distraait ou un élève turbulent faisait dévier la conversation sur un sujet profane, Aïssata savait, d'un mot, ramener le groupe à Dieu. Elle aimait se mêler à la vie des enfants et leur rappelait la prière traditionnelle dans laquelle son cœur de femme regroupait les croyants de tous les cieux et de toutes les époques : « Dieu, prends-nous en pitié, nous, nos procréateurs et tous ceux qui

1. Attitude alors très répandue en Afrique traditionnelle comme en Afrique musulmane.

nous ont précédés dans la foi... » Elle assistait aux repas mais elle ne fut jamais servie autrement que par son fils.

Tierno n'était pas uniquement le maître des enfants et des adolescents qu'on lui avait confiés. La ville entière recherchait ses conseils. Il était devenu celui que Bandiagara consultait et suivait en toute occasion. Il visitait les uns et recevait les autres. Tous recueillaient sa parole avec respect, avec reconnaissance.

Du moindre geste, de la moindre remarque, il savait tirer l'enseignement du jour, pour lui-même aussi bien que pour ceux qui avaient la chance d'être là.

Un jour, la brave Soutoura, femme du quartier, s'en vint trouver Tierno. Elle lui dit :

— Tierno, je suis très coléreuse. Le moindre geste m'affecte durement. Je voudrais recevoir une bénédiction de toi, ou une prière qui me rendrait douce, affable, patiente.

Elle n'avait pas fini de parler que son fils, un bambin de trois ans qui l'attendait dans la cour, entra, s'arma d'une planchette et lui en appliqua un coup violent entre les deux épaules. Elle regarda le bébé, sourit et l'attirant contre elle, dit en le tapotant affectueusement :

— Oh ! Le vilain garçon qui maltraite sa mère !...

— Pourquoi ne t'emportes-tu pas contre ton fils, toi qui te dis si coléreuse ? lui demanda Tierno.

— Mais, Tierno, répondit-elle, mon fils n'est qu'un enfant ; il ne sait pas ce qu'il fait ; on ne se fâche pas avec un enfant de cet âge.

— Ma bonne Soutoura, lui dit Tierno, va, retourne chez toi. Et lorsque quelqu'un t'irritera, pense à cette planchette et dis-toi : « Malgré son âge, cette personne agit comme mon enfant de trois ans. » Sois indulgente ; tu le peux, puisque tu viens de l'être avec ton fils qui t'a pourtant frappée durement. Va, et ainsi tu ne seras plus jamais en colère. Tu vivras heureuse, guérie de ton mal. Les bénédictions qui descendront alors sur toi seront bien supérieures à celles que tu pourrais obtenir de moi : ce seront celles de Dieu et du Prophète lui-même.

« Celui qui supporte et pardonne une offense, poursuivit-il, est semblable à un grand fromager que les vautours salissent en se reposant sur ses branches. Mais l'aspect répugnant de l'arbre

ne dure qu'une partie de l'année. A chaque hivernage, Dieu envoie une série d'averses qui le lavent de la cime à la racine et le revêtent d'une frondaison nouvelle. L'amour que tu as pour ton enfant, essaye de le répandre sur les créatures de Dieu. Car Dieu voit ses créatures comme un père considère ses enfants. Alors tu seras placée au degré supérieur de l'échelle, là où, par amour et par charité, l'âme ne voit et n'évalue l'offense que pour mieux pardonner.

La parole de Tierno fut sur elle si puissante que, de ce jour, Soutoura considéra tous ceux qui l'offensaient comme des enfants et ne leur opposa plus que douceur et patience. Elle se corrigea si parfaitement que, dans les derniers temps de sa vie, on disait : « Patient comme Soutoura. » Rien ne pouvait plus la fâcher. Lorsqu'elle mourut, elle n'était pas loin d'être considérée comme une sainte.

Comme un chasseur, Tierno était à l'affût des manifestations naturelles de l'Amour. Aucune ne lui échappait et il faisait sa nourriture habituelle des beaux gestes qu'il observait, comme d'autres se repaissent des médiocrités ou des remugles de la vie. Il raconta à ses élèves sa conversation avec Aya, la nièce de sa femme, une petite fille de cinq ans, six ans peut-être. Écoutez-le plutôt :

— La petite Aya s'amuse avec une étrange collection d'objets : une poupée de cire qu'elle appelle sa fille, un petit morceau de bois emmailloté qu'elle nomme son garçon. Elle traite ces objets avec la plus grande sollicitude. Elle leur prodigue des soins qui n'ont rien à envier à ceux dont une mère entoure sa progéniture. A tout visiteur, elle présente sa "fille" ou son "garçon" et lui demande de les aimer comme elle-même.

« Un jour, la voyant particulièrement absorbée dans un coin de la chambre, je l'appelai. Elle tendit vers moi sa petite main, paume ouverte et doigts écartés, comme pour me fermer la bouche.

— Qu'y a-t-il, lui dis-je ?

— Pas de bruit. Mes enfants dorment.

— Ce ne sont pas tes enfants et ils ne dorment pas.

— Pour toi peut-être, me dit-elle en boudant, mais pour moi, tout bois qu'ils soient, je les aime comme mes enfants. Je

regrette tout juste de n'avoir pas de mamelles, comme maman, pour les leur faire téter.

« Elle réfléchit un instant, puis ajouta :

— Mais à défaut de mamelles, j'ai ma langue et ma salive. Je vais m'en servir en attendant que mes seins poussent.

« Alors elle saisit sa poupée de cire, l'appliqua contre ses lèvres et dit :

— Suce, je suis ta mère. Je t'aime. Suce, tu me feras plaisir. Suce, suce... et ne pleure pas !

« Mon âme fut profondément troublée, continua Tierno, par ce geste de pur amour. Je m'écriai alors : " Amour ! C'est là une de tes manifestations qui s'offre à ma vue pour me convaincre de ta puissance. Qui peut, sinon toi, faire vivre du bois ou de la cire, tout comme une vraie progéniture ? " »

L'Amour. Il n'avait que ce mot sur les lèvres. L'un des êtres les plus hautement spirituels de la Chrétienté se disait l'époux de « Dame Pauvreté ». Tierno, lui, avait épousé « Dame Charité ». Que l'on supprime de son enseignement les mots « Amour » et « Charité » et sa parole s'en trouve décharmée.

Comment pourrait-on s'étonner que l'enseignement de cet homme ait marqué ceux qui l'ont suivi ? Les enfants, les adultes le priaient de les compter parmi les siens ; mais l'humilité de son cœur était telle qu'il ne parut jamais se rendre compte de ce succès.

Un jour, un jeune homme de Bandiagara vint le trouver :

— Tierno, dit-il, j'ai entendu parler de toi et de ton enseignement. On n'en dit que du bien. Je désire te choisir pour maître.

— Frère en Dieu, répondit-il, tout flatté que je sois, il faut que je te dise avant toute chose que je suis un homme sensible aux contingences physiques et morales. Aussi ai-je un conseil à te donner ; il vaudra des mois d'études fructueuses : l'homme ne correspond jamais exactement à sa réputation. Les admirateurs la faussent en exagérant ses mérites et les détracteurs en les sous-estimant. Pour éviter d'agir ainsi, il serait bon pour toi, et pour moi aussi peut-être, que tu m'écoutes pendant des jours et des jours, que tu me contrôles pendant des semaines et des semaines et que tu m'approches pendant des mois et des mois

avant de te décider à me choisir, non comme ton maître, mais comme ton moniteur et ton frère ¹.

Il n'est personne qui ait approché Tierno qui ne l'ait aimé et qui ne l'aime encore. Son verbe demeure toujours vivant au cœur de tous.

Marcel Cardaire ², au cours de son enquête sur les événements se rapportant à la vie de Tierno Bokar, rencontra un jour à Mopti les deux veuves de Tierno, Néné Amadou Ali Thiam, sa première épouse, et Aminata Ibrahim Tall, sa cousine et seconde épouse. Écoutons Marcel Cardaire nous relater cette rencontre :

Les deux femmes avaient été définitivement liées par la mort de leur époux. Elles vivaient accrochées l'une à l'autre, unies par la parole qu'elles avaient recueillie ensemble. Nous avons vu ces femmes sangloter à en perdre le souffle, effondrées sur des nattes, dans la chambre minuscule qu'elles partageaient. Elles évoquèrent pour nous les derniers jours de leur époux. Des sanglots de vieillard, sans larmes, hachaient leur discours ³. Nous ne tardâmes pas, cependant, à constater combien la parole qu'elles avaient reçue et pieusement conservée était une parole d'espoir et une source de paix. Au moment où leur douleur paraissait la plus aiguë, une femme moins âgée entra dans la pièce. Après les salutations d'usage, la nouvelle venue, appelée Kowido, fut informée de ce que nous étions venu chercher en ces lieux. Elle frotta le sable du sol et récita d'une voix ferme le « Pacte primordial ⁴ ». De sa main droite, elle imprimait dans la poussière les schémas que le maître avait enseignés et qui illustraient son discours. Pendant un instant, les deux vieilles dames suivirent la parole de leur époux sur ces lèvres qui la

1. Tierno poussait la délicatesse et l'humilité jusqu'à ne jamais appeler ses élèves que « mon frère » ou « mon ami ».

2. Cf. Avant-propos, p. 8.

3. Le lecteur comprendra sans doute mieux l'excès de ce chagrin quand il connaîtra les conditions qui ont entouré les derniers jours de Tierno Bokar.

4. Que l'on trouvera en troisième partie : « L'enseignement », p. 195.

ressuscitaient. Puis elles fermèrent les yeux. Un sourire flotta sur leurs deux visages. Leur chagrin s'était endormi. Le maître était revenu et, avec lui, la Paix et l'Espoir. Si les prières des anciens disciples de Bandiagara n'avaient suffi à nous décider avant cela, c'est en cette minute que nous serait venue l'audace de nous attacher, nous aussi, à faire revivre cet homme afin que nos compatriotes blancs ou noirs n'en perdent rien¹.

Un certain jour de 1927, Aïssata Seydou Hann s'éteignit, septuagénaire, usée par les chagrins de sa jeunesse sacrifiée et par les soins qu'elle consacrait à la vie quotidienne de la zaouïa. Elle partit cependant en pleine connaissance de l'œuvre de beauté créée par celui qu'elle avait mis au monde. Le ciel lui épargnait d'assister aux souffrances qu'allait endurer son fils. Tierno lui rendit les derniers devoirs, puis s'enferma pendant une semaine, tout à son chagrin. Ses amis étaient désespérés. Kadidja Pâté, ma mère, celle qui toujours sut tout dire à Tierno, força sa porte et s'introduisit jusqu'à lui :

— Tierno, lui dit-elle, permets-moi de te rappeler ce que tu nous as enseigné. Tu as dit un jour : "Quand un homme naît ici-bas, je vois ses parents ivres de joie se congratuler et annoncer à grands cris l'événement. Quand un homme meurt à la vie d'ici-bas, je vois ses parents consternés porter sur leurs visages et leurs vêtements le signe d'une désolation épouvantée. Le meilleur enseignement concernant l'inconséquence humaine est ainsi donné à ceux qui ont un esprit pour réfléchir. Notre race humaine désire la vie et fuit la mort. Or, qu'est-ce que naître ? C'est entrer dans un champ d'où l'on ne peut sortir que par le chemin de la mort, unique issue, commune aux justes et aux injustes, aux croyants et aux incrédules. Qu'est-ce que mourir ? C'est renaître à la vie éternelle. L'homme qui meurt retourne à

1. Cf. *Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara*, Paris, Présence africaine, 1957, p. 40.

l'éternelle source de l'existence permanente. C'est alors que nous devrions nous réjouir."

« Tierno, tu nous as dit cela et, aujourd'hui, tu nous donnes le mauvais exemple. La ville est inquiète. Depuis la mort de ta mère, nous avons l'impression que tu t'isoles. On dit même que tu vas nous quitter pour te rendre en Orient. Vas-tu vraiment nous abandonner ?

Tierno baissa le front. Puis, relevant la tête et jetant sur Kadidja un regard soudain éclairci, il la remercia de son intervention :

— Ton audace, Kadidja, m'a sorti des griffes de Satan. Mais, vois-tu, j'ai tellement médité sur ces questions qu'il me semble avoir éprouvé moi-même l'obscurité de la tombe et la morsure des vers. J'ai appréhendé tout cela pour ma mère et, aussi, l'appréciation divine de nos œuvres. Mais Dieu aura pitié d'elle, comme elle a eu pitié de moi lorsque j'étais tout petit.

« C'est cette profonde réflexion qui m'a fait demeurer en retraite, et non le désir de vous quitter.

Dès le lendemain, la zaouïa reprenait son activité normale. Tierno demanda à tous ses amis — adolescents, adultes, vieillards, hommes et femmes — de venir chez lui. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, il leur dit :

— Mes amis, on me prête l'intention de quitter Bandiagara et d'aller chercher refuge aux Lieux saints. Il n'en est rien. Les lieux-dits saints de l'Arabie ne sont pas les seuls où l'on puisse adorer Dieu. On peut l'adorer ici, dans ma concession, dans mon antichambre, dans le bureau du Commandant de Cercle, au marché de Bandiagara et jusque dans la carie de la dent d'un cochon. La pureté tient à l'homme et non au lieu. La pureté ou l'impureté de l'homme n'ont rien à voir avec la pureté ou l'impureté du lieu. Je resterai à Bandiagara et qui peut dire si je ne me coucherai pas, moi aussi, sous ce même arbrisseau qui abrite la tombe de ma mère, de ma tante et de mes deux petits filleuls ?

Tierno resta et les esprits s'apaisèrent. La voix du Sage de Bandiagara devait se faire entendre pendant treize ans encore. Les dix premières années de cette époque furent calmes. La zaouïa prospérait mais, alentour, l'orage s'accumulait. Tierno

Bokar, au seuil de la vieillesse, allait retrouver l'insécurité. Il allait connaître la haine, la calomnie et la trahison sans jamais rien perdre de sa sérénité. Avant d'aller s'allonger sous l'arbrisseau, sous le cailloutis que le destin lui avait en effet désigné comme lieu de repos, il lui restait à montrer qu'il savait accueillir les épreuves comme il savait accueillir les faveurs du ciel. Avec la même gratitude. En remerciant Dieu comme si ces épreuves étaient autant de bénédictions.

Quelque temps après la mort de sa mère, Tierno reçut une lettre qui devait jouer un rôle capital dans l'orientation ultérieure de sa vie spirituelle. Cette lettre émanait de Alpha Hassim Tall (frère du roi de Bandiagara) qui s'était retiré au Hedjaz, en Arabie. Alpha Hassim Tall lui rapportait par le menu les persécutions que le jeune régime wahhabite faisait subir aux tenants des confréries. Ces « puritains de l'Islam » s'attaquaient violemment à toutes les manifestations ou survivances du soufisme en Arabie.

Alpha Hassim Tall, inquiet peut-être au sujet de l'avenir de la Tidjaniya, entretenait longuement Tierno de ce problème et lui transmettait quelques secrets connus des seuls grands initiés de l'Ordre. Il lui disait, notamment, qu'avait été annoncée la manifestation prochaine, au sein de la Tidjaniya, d'un maître spirituel (*Qûtb*, ou Pôle), dont la mission serait de revivifier la Tidjaniya. Des détails extrêmement précis étaient donnés sur les signes distinctifs qui permettraient de reconnaître cet homme prédestiné. Il était également indiqué que son origine familiale serait indifférente, ce qui impliquait qu'il pouvait surgir dans n'importe quel milieu.

Enfin, Alpha Hassim Tall précisait à son correspondant les prières spéciales à dire, les mortifications à s'imposer qui l'aideraient à reconnaître, sans risque d'erreur, le flambeau lorsqu'il apparaîtrait. Parmi ces mortifications figurait un jeûne de trois ans¹ interrompu seulement à l'occasion des jours où le

1. Il s'agit, bien entendu, du jeûne islamique qui consiste à s'abstenir de toute nourriture et de toute boisson du lever au coucher du soleil.

jeûne est canoniquement interdit. Tierno Bokar, il me le dit plus tard, observa à la lettre toutes ces recommandations.

Cela se passait aux environs des années trente. Or, à cette époque, un mouvement religieux propre à la confrérie Tidjani secourait les communautés musulmanes des zones soudaniennes et sahéliennes. Un adepte Tidjani de la ville de Nioro, Cheik Hamallâh — que l'on appelait « Chérif Hamallâh » parce qu'il était descendant du Prophète par son père — avait été élevé à la dignité de Khalife¹ (Grand Maître) de l'Ordre. Il avait reçu pour mission, disait-on, de faire retourner la Tidjaniya à sa source et de la faire revenir, entre autres, à la pratique originelle de la *wazifat* consistant à réciter l'oraison *Perle de la perfection* (*Djawharatul-kamal*) onze fois et non douze comme l'usage s'en était peu à peu institué².

Le « Hamallisme » (ainsi nommé par l'Administration française de l'époque) allait s'étendre des rives du Sénégal au Gobir et des portes du Sahara au cœur de la forêt. Les hommes religieux échangeaient des lettres, se posaient des questions. Les Tall, descendants ou parents d'El Hadj Omar, avaient appris de ce dernier à réciter la *Perle de la perfection* douze fois. Ils prirent donc une position de farouches opposants envers ceux que l'on appela, en raison du nombre de grains de leur chapelet, les « onze grains ».

Tall par sa naissance et grand par son rayonnement, Tierno Bokar fut invité à mêler sa voix au chœur des malédictions. Mais il était inconcevable, pour un homme comme Tierno, de

1. Khalife : littéralement « représentant ». Nom donné à un dignitaire suprême de l'Ordre, censé « représenter » le Fondateur.

2. L'oraison *Perle de la perfection* (*Djawharatul-kamal*) fut révélée par le Prophète Mahomet, en une vision, à Si Ahmed Tidjani un jour de 1781, à Bar-Semghoum, en Algérie, avec injonction de la réciter onze fois, ainsi que cela se pratique toujours dans la maison mère. La récitation par douze fois fut introduite par les grands élèves du Fondateur (cf. p. 233) et reprise, par la suite, par certaines branches de la Tidjaniya, dont la branche omarienne.

L'importance du nombre onze vient de sa signification dans la symbolique numérologique musulmane. Il est le nombre de la spiritualité pure et de l'ésotérisme, car il symbolise l'unité de la créature liée à l'unité du Créateur. Il est la clef de la communion mystique. Ce nombre joue un grand rôle tant dans le symbolisme musulman que dans les traditions africaines. Le nombre douze, qui en est issu, symbolise, lui, l'action dans le monde et le sacrifice. (Cf. p. 58.)

porter un jugement de valeur sans avoir entendu l'incriminé et sans disposer d'éléments de comparaison. Il ne prit donc pas position et, secrètement, attendit l'occasion de se rendre à Nioro pour juger par lui-même. Cette occasion lui sera donnée en 1937. Nous raconterons plus loin comment Tierno rencontra le Chérif Hamallâh, comment il le reconnut pour celui qui lui avait été annoncé par Alpha Hassim Tall et comment ce choix fut la cause de toutes ses épreuves.

C'est en 1937 que la vie de Tierno Bokar entra dans sa phase finale. Le maître s'engagea alors dans ce que l'on pourrait appeler la voie de la mystique active, qui fut également pour lui la voie de la souffrance.

A soixante-deux ans, Tierno était rompu à tous les exercices de l'esprit. Il avait arpenté les sentiers mystiques qui lui avaient été révélés, ne s'égayant jamais dans leurs dédales. Il avait en lui-même la solide assurance de sa foi orthodoxe, fil d'Ariane infaillible. Les variations les plus audacieuses sur le thème de Dieu et de son unicité lui étaient familières. Il gardait la tête froide là où d'autres auraient rencontré le vertige. Expert dans la science symbolique des nombres, il les maniait avec une maîtrise qui n'avait de comparable que celle de ses doigts lorsqu'ils couraient sur le chapelet. Il était dans la pleine connaissance de lui-même et s'efforçait d'évoluer sur des plans toujours plus élevés.

Il recherchait souvent la difficulté, pour savoir s'il possédait lui-même la patience et l'endurance qu'il enseignait aux autres. Il dit un jour : « Je demande à Dieu qu'au moment de ma mort j'aie plus d'ennemis, à qui je n'aurai rien fait, que d'amis. » Parole terrible lorsque l'on songe à la solitude de ses derniers jours. Il l'avait donc voulu dans son cœur. Il considérait que sa vie, jusqu'alors, ne lui avait pas apporté une épreuve capable de lui révéler le degré de sa propre résistance, de sa capacité suprême d'abandon à la volonté de Dieu (*tawakkul*). Dans cette optique, bien des soufi, il est vrai, ont demandé à Dieu le martyre...

Il connaissait toutefois les limites humaines et, conscient de la responsabilité qu'il avait endossée en devenant maître d'hommes, il n'invitait pas ses disciples à imiter sa propre attitude vis-à-vis de la souffrance, ayant pris la mesure de chacun.

Depuis des années, Tierno Bokar s'attristait de voir s'ameuser constamment la part de l'Esprit dans la pratique des rites confraternels de l'Ordre. Ce dont il se plaignait surtout, c'était de voir que la pratique des commandements spirituels de la Tidjaniya n'était plus respectée¹. Bien des adeptes semblaient s'attacher davantage à l'argent qu'à la connaissance spirituelle ou au perfectionnement moral. Certains s'imaginaient naïvement qu'ils mériteraient de Dieu en donnant de l'argent plutôt qu'en perfectionnant leur conduite. Pour être bon élève ou bon disciple, croyaient-ils, il suffisait de faire des dons à un cheikh et de recevoir sa « bénédiction ». Inutile de dire combien Tierno était opposé à de telles pratiques.

Partout, la ferveur s'était relâchée, comme refroidie. La pratique était tombée dans un certain formalisme. Les adeptes se sentaient davantage liés en tant que Toucouleurs qu'en tant que frères de l'Ordre. L'esprit de clan se confondait avec l'esprit confraternel et l'emportait souvent sur lui. Bref, il manquait à la communauté tidjanienne dans son ensemble un souffle d'authentique vie spirituelle.

On sait que la Tidjaniya, confrérie née en Algérie dans les plus pures traditions du soufisme, avait pénétré le monde noir selon trois voies : l'une qui venait directement du nord, descendant de l'Algérie vers le Soudan et Tombouctou ; l'autre qui venait de l'ouest, par le fleuve Sénégal ; la troisième, enfin, qui venait de l'est par l'entremise d'El Hadj Omar qui l'avait ramenée de La Mekke.

El Hadj Omar était déjà Tidjani avant de partir pour La Mekke mais, au cours de son pèlerinage, il avait été initié et formé par le Cheikh Mohammad el Ghali, lui-même élève direct de Si Ahmed Tidjani. Avant de revenir en Afrique, El Hadj

1. On trouvera ces commandements dans la troisième partie du livre : « L'enseignement », p. 233.

Omar avait été élevé à la dignité de Khalife de l'Ordre, avec mission spéciale de répandre la Tidjaniya.

Or, à l'époque où se situe maintenant notre récit, nous sommes bien obligés d'admettre que la branche omarienne de la Tidjaniya semblait avoir perdu la plupart des caractères spirituels qu'elle avait puisés, directement ou indirectement, dans les zaouïas de Fès, de Témacin ou d'Aïn Mahdi, en Algérie, où se trouve la maison mère. Au temps de la décadence de l'empire toucouleur, la confrérie semblait avoir oublié la tolérance et l'élévation de pensée qui avaient été la marque dominante de l'enseignement de Si Ahmed Tidjani, le fondateur.

Souffrant de cet état de choses, Tierno Bokar était, par ailleurs, tourmenté par l'éclosion du Hamallisme. Depuis des années, de toutes parts, on l'interrogeait. Les Tall le pressaient de prendre parti contre le réformateur de la Tidjaniya qui osait recommander de réciter onze fois la *Perle de la perfection*, contrairement à l'usage transmis par El Hadj Omar. Mais Tierno, nous l'avons vu, se refusait à accuser sans preuve. Au cours des longues conversations qu'il avait avec Dieu, son âme scrupuleuse demandait à être éclairée sur la vérité.

Le sens aigu qu'il avait de la chose religieuse lui permettait de sentir intuitivement l'orthodoxie d'une doctrine. Or, lorsqu'il put enfin se rendre à Nioro et y entendre directement Chérif Hamallâh, il ne trouva rien de répréhensible dans ses propos. Tout au contraire, son enseignement le séduisit par l'accent qui y était mis sur la tolérance et la soumission à Dieu, par sa tendance à se placer sur un plan purement spirituel et non temporel, par la référence qui y était faite à la plus haute Raison de l'homme. Les exercices pieux que recommandait le nouveau « Pôle » de la Tidjaniya n'avaient d'autre but que de faire accéder les initiés aux plus hauts niveaux de leur être et de les aider à s'y maintenir. Bref, dans la doctrine prêchée par le Chérif, Tierno Bokar reconnut l'enseignement originel du Cheikh Ahmed Tidjani, fondateur de l'Ordre, conforme à la fois à l'esprit et à la lettre de l'Islam.

Dès qu'il entendit le Chérif, Tierno en retira un immense soulagement. Il sut avoir trouvé la vérité qui lui avait été annoncée dans la lettre de Alpha Hassim Tall et fut persuadé que

la voix du Chérif allait irriguer et féconder la Tidjaniya qui, désormais, vivrait d'une vie nouvelle, à la fois plus intense et plus pure.

C'est au cours de l'année 1937 que Tierno Bokar rencontra le Chérif Hamallâh à Nioro. Avant de conter en détail cette rencontre, le moment est venu de dire ce qu'était le Hamallisme, comment il était apparu et comment avait pris naissance le faux problème des « onze grains » et des « douze grains », faux problème qui n'en allait pas moins faire lever une tempête de haine et de violence, déclencher les foudres de l'Administration coloniale et, finalement, marquer de son sceau tragique les derniers jours de Tierno.

Origines de la pratique des « onze grains » et des « douze grains »

Pour comprendre les racines du Hamallisme, il nous faut d'abord faire un saut dans le passé, du vivant même du fondateur de l'Ordre, et débrouiller une fois pour toutes cette question des « onze grains » et des « douze grains » puisqu'elle est à l'origine de tous les événements que nous aurons à conter dans cet ouvrage.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, l'oraison *Perle de la perfection* avait été reçue par Si Ahmed Tidjani en une vision qu'il avait eue du Prophète, avec injonction de la réciter onze fois, comme cela se pratique toujours dans la maison mère en Algérie.

A une certaine époque de sa vie, le Cheikh Ahmed Tidjani dut quitter l'Algérie pour se réfugier au Maroc, un différend avec les autorités locales lui ayant rendu la vie impossible sur place. Par-dessus tout, il désirait éviter que des heurts avec ses nombreux disciples ne provoquent des effusions de sang. Protégé par le Sultan du Maroc, il put s'installer à Fès avec toute son école.

Dans la zaouïa de Fès, chaque matin, après la prière de l'aurore, les frères se rassemblaient pour réciter avec le Cheikh

la *wazifa*, ensemble d'oraisons se terminant par la récitation de la *Perle de la perfection* onze fois. Le Cheikh avait coutume, une fois cette onzième récitation achevée, de donner à tous sa bénédiction.

Un jour, il fut retardé et les élèves entreprirent sans lui la *wazifa*. Ils avaient déjà terminé la onzième récitation de la *Perle de la perfection* lorsque, enfin, le Cheikh put les rejoindre. Spontanément, et pour que le Cheikh puisse leur donner sa bénédiction comme à l'accoutumée, ils en reprirent le texte une douzième fois, après quoi le Cheikh les bénit.

Celui-ci n'ayant formulé aucune observation ni en bien ni en mal à l'égard de cette innovation, les élèves de Fès la conservèrent et c'est ainsi que naquit cette coutume, qui ne figure dans aucun enseignement écrit émanant du Cheikh lui-même mais qui se transmet à travers l'Afrique, en particulier dans la branche omarienne.

La zaouïa mère de Témacin, informée de cette nouvelle pratique, ne s'était pas élevée contre elle, bien que restant, pour sa part, fidèle à la récitation par onze. Les vieux initiés numérolgues de la *Tariqa*¹ expliquèrent : Si le Cheikh n'a rien dit, c'est que, d'un point de vue ésotérique, le nombre onze égale le nombre douze². En outre, douze étant le nombre du sacrifice, de l'action temporelle, voire de la guerre, il convient à l'état d'exil où se trouve actuellement le Cheikh. Quant au nombre onze, il est le nombre de la pure spiritualité, le nombre de l'ésotérisme et de la communion mystique avec Dieu. Il symbolise l'unité de la créature rejoignant l'Unité du Créateur. Il est encore, entre bien d'autres choses, la valeur du nom divin *Houa* (Lui), nom de pure transcendance que répètent les soufi à la fin de leurs réunions mystiques³.

Cet état de choses se perpétua pendant près d'un siècle, sans soulever aucun problème.

En 1893, les maisons mères de la Tidjaniya en Algérie reçu-

1. *Tariqa* : littéralement « voie ». C'est ce nom que l'on traduit par Ordre, congrégation ou confrérie.

2. Le douze est censé être une émanation du onze, pour des raisons arithmosophiques qu'il serait trop long de développer ici.

3. Cf. note 2, p. 53.

rent la nouvelle de la prise de Bandiagara par les Français. Il semblait que c'en était bien fini de l'Empire toucouleur du Macina. L'élan de la Tidjaniya en Afrique noire paraissait brisé. On apprit bientôt qu'Amadou Chékou, Commandeur des croyants (*Lamido dioulbé*) qui avait succédé à son père El Hadj Omar dans sa fonction spirituelle, avait quitté le pays, chassé par l'avance française, et que l'on avait perdu sa trace. La Tidjaniya n'avait donc plus de Khalife.

Les Chioukh¹ des maisons mères s'inquiétèrent. Le conseil des zaouïas d'Aïn-Mahdi et de Témacin se réunit. Les Chioukh savaient, par une connaissance ésotérique propre à leur Ordre, qu'un grand maître, un *Qûb* (Pôle) devait se manifester (c'était ce que Alpha Hassim Tall avait annoncé à Tierno Bokar), mais ils ignoraient où.

A l'issue de leur réunion, ils décidèrent d'envoyer le Cheikh Mohammad Lakhdar² dans les différents territoires d'Afrique au sud du Sahara, avec une double mission : d'une part, rechercher celui qui réunirait les signes annoncés du *Qûb* et, d'autre part, ramener toutes les communautés Tidjani qu'il visiterait à la formule des « onze grains ». La Tidjaniya n'ayant plus désormais à prendre part à aucun commandement temporel, à aucune action extérieure, elle se devait de revenir au nombre symbolisant la pure contemplation et les seules valeurs spirituelles. Cette mutation devait, bien entendu, s'accomplir autant dans le fond que dans la forme.

Cheikh Mohammad Lakhdar prit la route pour accomplir sa double mission, sans se douter que son périple durerait des années et qu'il finirait par le conduire à Nioro où, après avoir désespéré de rencontrer celui qu'il cherchait, il le trouverait enfin.

Il commença par se rendre en Égypte. De là, il gagna le Soudan anglo-égyptien, puis l'Afrique noire, visitant toutes les régions où la Tidjaniya comptait des zaouïas. Mais nulle part il ne décelait les signes annoncés.

Il parcourut le Tchad, le Nigeria, le Niger et, enfin, arriva au Soudan français (Mali). Il traversa Bandiagara puis, longeant le

1. Pluriel de « cheikh ».

2. Le cheikh Mohammad Lakhdar était élève de Cheikh Tahar, lui-même élève direct de Si Ahmed Tidjani et initié par lui.

Niger, continua sur Mopti et Ségou avant d'arriver à Bamako. Finalement, il apprit que la ville de Nioro était devenue, après l'abandon de Dinguiraye, le centre des activités d'El Hadj Omar. Autre caractéristique frappante, c'était à partir de Nioro qu'El Hadj Omar avait perdu le contrôle de son armée et que le caractère jusque-là purement religieux de sa conquête lui avait échappé. Le Cheikh apprit encore l'histoire de cette ville dont le nom exact, *nour*, signifie *Lumière* en arabe coranique. Une trajectoire de lumière semblait s'être arrêtée là. Il se pouvait qu'une autre y prît naissance. Mû par un pressentiment, il décida de s'y rendre, espérant y trouver ce qu'il cherchait.

A son arrivée à Nioro, le Cheikh Mohammad Lakhdar trouva une communauté Tidjani importante, comptant de « grands élèves »¹ extrêmement pieux et savants, cultivés en arabe, versés dans les sciences religieuses et mystiques. La Tariqa avait à sa tête le Chérif Mohammad el Moktar qui, ayant été initié par la zaouïa de Fès, récitait la *Perle de la perfection* douze fois. Au moment de l'arrivée du Cheikh Mohammad Lakhdar, le Chérif el Moktar était en voyage.

Les adeptes Tidjani de la ville reçurent le Cheikh Mohammad Lakhdar avec chaleur et se pressèrent à ses causeries. Celui-ci commença à leur expliquer pourquoi il était nécessaire de revenir à la récitation originelle de la *Perle de la perfection* onze fois. La Tidjaniya se trouvant désormais, de par la volonté même de Dieu, déchargée de ses responsabilités temporelles qui passaient entre les mains des Français, il appartenait aux adeptes de revenir à la formule numérale qui correspondait à une vocation de pure spiritualité et qui en véhiculait les vertus. D'ailleurs, cette manière de réciter n'avait-elle pas été révélée à Cheikh Ahmed Tidjani par le Prophète de Dieu lui-même ? Le Cheikh ne l'avait-il pas précisée dans son grand livre *Djawahira-el-Maani* (*Perle des significations*) et le grand El Hadj Omar lui-même n'avait-il pas commenté ce passage dans son propre ouvrage *Er-Rimaa* ?

1. Les membres d'une Tariqa continuent d'être appelés « élèves » même lorsqu'ils atteignent un âge avancé et sont eux-mêmes très savants. On les appelle alors « grands élèves ».

Troublés, les Tidjani de Nioro lui demandèrent des explications supplémentaires. « C'est en lisant le livre du Cheikh, la *Djawahira-el-Maani*, que vous comprendrez », leur répondit-il. Or, l'étude approfondie de ce livre pourtant fondamental pour la confrérie avait été, jusqu'alors, quelque peu négligée. A part quelques grands élèves, on ne le lisait presque pas. Aussi les frères demandèrent-ils au Cheikh Mohammad Lakhdar d'ouvrir un cours où ce livre serait lu et commenté pour eux. Le Cheikh accepta.

Chaque jour, toutes affaires cessantes, les Tidjani de Nioro, grands marabouts ou simples adeptes, venaient l'écouter. Au bout d'un certain temps, ils furent si convaincus qu'ils demandèrent au Cheikh Mohammad Lakhdar de « renouveler leur *wirdou* ». Le *wirdou*, ou *wird*, représente l'ensemble des oraisons (*lazim* et *wazifa*) que l'on « reçoit » au moment de son initiation à l'Ordre, de même que l'initiateur (le *moqaddem*) les a reçues de son propre initiateur, et ainsi de suite jusqu'au Maître fondateur¹. Or c'est une coutume, dans les confréries musulmanes, lorsque l'on rencontre un initié de haut grade ou mieux placé dans la « chaîne » de transmission, que de lui demander le renouvellement de son *wirdou*, comme une sorte de confirmation.

Le Cheikh Mohammad Lakhdar accepta. La plupart des marabouts de Nioro renouvelèrent donc leur *wirdou* entre ses mains

1. Chaque confrérie (ou *tariqa*) possède ainsi son propre *wirdou* qui remonte au saint personnage auquel elle s'origine et, à travers lui, au Prophète. Nous verrons, dans le chapitre consacré aux confréries (p. 241), que ces *wird* présentent, en fait, très peu de différences, étant essentiellement constitués de prières de salutations sur le Prophète et de *dhikr*, ou répétitions de certains noms de Dieu.

La récitation des *dhikr* et des oraisons spécifiques à chaque Tariqa doit, pour porter sa pleine efficacité et être dépourvue de tout risque spirituel, avoir été régulièrement « reçue » au cours de l'initiation à la Tariqa. Chaque « chaîne » émanant des grands maîtres spirituels remontant jusqu'au Prophète lui-même d'une manière ininterrompue, il y a transmission d'une énergie spirituelle particulière, ou *baraka*, laquelle, à travers le Prophète, remonte jusqu'à Dieu Lui-même. Cette énergie spirituelle est une aide sur le chemin de l'évolution ; mais, comme l'a dit un grand maître soufi du Maroc, le Cheikh Tadhî : « L'initiation te donne la clef pour ouvrir la porte du jardin, mais c'est à toi qu'il appartient de faire effort pour cultiver ce jardin. »

mais, cette fois-ci, avec une *wazifa* comprenant onze récitations de la *Perle de la perfection*. Désormais, leur chapelet comportait une marque de séparation non plus après le douzième grain, mais après le onzième.

Lorsque la cérémonie fut terminée, le doyen des élèves, qui était jusqu'alors resté à l'écart, s'approcha. Il s'appelait Tierno Sidi. Par déférence envers son maître le Chérif el Moktar qui était toujours absent, il ne voulait pas recevoir le renouvellement de son *wirdou* avant lui. Aussi demanda-t-il au Cheikh Mohammad Lakhdar de renouveler d'abord le *wirdou* du Chérif el Moktar.

— Ne vaudrait-il pas mieux, suggéra le Cheikh, attendre qu'il revienne ?

— Avant son départ, répondit Tierno Sidi, il m'a habilité à agir pour lui comme pour moi en toutes choses. Ce que tu feras, m'a-t-il dit, je l'approuverai.

Le Cheikh Mohammad Lakhdar réfléchit. Puis il s'adressa à toute l'assemblée des frères :

— Si vous me demandez tous de renouveler le *wirdou* du Chérif, leur dit-il, je le ferai. Raisonnablement, votre maître ne devrait pas s'élever contre une chose qui découle de l'enseignement direct du Cheikh Ahmed Tidjani et de l'ordre même du Prophète de Dieu. Je crains fort, cependant, que le Chérif el Moktar ne commence par accepter, puis n'en vienne à refuser, ce qui risquerait de gâter beaucoup de choses. (Prédiction qui se révélera exacte, comme on le verra.)

Les frères insistèrent tellement que le Cheikh finit par accepter. Il commença à rédiger les *fetwa* (sorte de décret officiel établissant l'affiliation de quelqu'un à la Tariqa) et établit en premier celle qui concernait le Chérif el Moktar.

A partir de ce jour, sa maison ne désemptait plus. Elle était devenue comme une sorte de zaouïa où l'on venait à la fois pour prier et pour étudier.

Sur ces entrefaites, le Chérif el Moktar revint à Nioro. Informé des événements, il accepta le renouvellement de son *wirdou* au bénéfice de la formule « onze ». Des réunions avaient toujours lieu chez le Cheikh Mohammad Lakhdar pour recevoir son enseignement, mais les frères revinrent désormais chez le

Chérif pour y accomplir leur prière et réciter avec lui leur *wirdou*. Le Cheikh Mohammad Lakhdar trouvait cela tout à fait normal, le Chérif el Moktar étant à la fois cheikh de l'Ordre et doyen de la communauté de Nioro. Une mission lui avait été confiée : réinstaurer la formule des onze récitations de la *Perle de la perfection*, et cette mission était accomplie. Il n'ambitionnait rien d'autre.

Mais il était une autre mission qui, elle, restait inaccomplie : la recherche, et la découverte, du « Pôle » prédestiné. Découragé, le Cheikh Mohammad Lakhdar se prépara à quitter Nioro pour continuer son voyage vers Saint-Louis-du-Sénégal. Mais il ne voulait pas quitter Nioro sans laisser un cadeau, et autant que possible un cadeau spirituel, à ceux qui l'avaient si bien accueilli et suivi. Aussi proposa-t-il que chacun des frères choisisse, parmi les oraisons, formules ou *dhikr* propres à la Tidjaniya, une formule particulière qu'il lui transmettrait rituellement au nom de sa chaîne de transmission propre, avec toute la *baraka* qui lui était attachée. Cette transmission fut considérée comme un don d'une grande valeur spirituelle et mystique, la chaîne du Cheikh Mohammad Lakhdar étant particulièrement directe puisqu'il avait été initié par l'un des grands disciples du Cheikh Ahmed Tidjani lui-même.

La cérémonie commença. Chacun choisit la formule de son choix et la reçut du Cheikh avec l'indication des modalités particulières de récitation qui lui étaient attachées.

Puis vint le tour du Chérif el Moktar. Celui-ci, sur la liste, choisit de nombreuses formules. Le Cheikh les lui accorda. Puis il demanda que lui en soit expliqué le secret ésotérique. Le Cheikh accéda à toutes ses demandes. Après cela, le Chérif désigna encore une nouvelle formule. Cette fois-ci, au lieu de la lui accorder, le Cheikh la raya sur la liste.

— Je regrette, lui dit-il ; je ne puis donner cette formule car elle ne m'appartient pas. Elle appartient au prédestiné que je cherche et qui, seul, sera habilité à la réciter. Cependant, pour être éclairé par Dieu, je vais faire l'*Istikhar*¹. Si, en réponse, on

1. L'*Istikhar* est une invocation enseignée par le Prophète et que l'on adresse à Dieu pour lui demander de lever une hésitation, d'éclairer un choix ou un point

me dit de te la donner, alors je te la donnerai. Mais je ne puis, de moi-même, décider de te la transmettre. Si je le faisais sans autorisation spéciale et sans que tu en sois le réel destinataire, cela te ferait plus de mal que de bien.

Cette dernière remarque déplut énormément au Chérif el Moktar. Elle venait s'ajouter au fait que ses élèves, en raison des grandes connaissances du Cheikh Mohammad Lakhdar, avaient gardé l'habitude de se rendre chez ce dernier pour entendre son enseignement avant de venir chez lui pour accomplir la prière.

Bien que blessé, le Chérif se retira sans rien dire. Le soir, à son domicile, au cours du repas qui rassemblait autour de lui ses griots habituels¹ et quelques élèves, il déclara :

— Aujourd'hui, le nouveau marabout m'a dit qu'il possédait un nom de Dieu tel que, si je le prononçais, cela me ferait plus de mal que de bien.

Les griots, qui avaient l'habitude de le flatter, s'exclamèrent :

— Vraiment, Chérif, tu l'as bien mérité, car jamais nous n'aurions pensé que tu allais prêter serment d'allégeance à un autre marabout sur cette terre, encore moins à un homme qui est arrivé un beau jour à l'improviste !

Continuant sur ce thème où, comme tout griot qui se respecte,

obscur. Elle est généralement précédée d'un jeûne. Selon la gravité de ce jeûne, on distingue l'*Istikhar* simple et l'*Istikhar* double. C'est du second qu'il s'agit ici.

La réponse peut venir plus ou moins rapidement, plus ou moins directement, sous la forme d'un rêve, d'une inspiration ou d'un événement significatif. Parfois même, c'est un tiers qui reçoit la réponse en un rêve où il lui est dit de transmettre le message à l'intéressé.

Les grands initiés et maîtres spirituels reçoivent des réponses rapides et extrêmement précises. En général, ils réservent cette invocation pour des cas très graves et s'abstiennent d'y recourir à leur profit personnel, par « politesse » et pudeur à l'égard de Dieu.

1. Les griots constituent une caste particulière, composée de troubadours, de poètes et de musiciens, mais aussi de généalogistes qui savent chanter les hauts faits des ancêtres d'une famille. Ils vivent des dons que les nobles sont traditionnellement tenus de leur faire et sont souvent attachés à une famille. En tant que « mémoire vivante » de la communauté, leur rôle dans la société africaine est extrêmement important. Mais il arrive que, « maîtres de la parole », leur influence sur ceux qui les écoutent ne soit pas toujours positive, dans la mesure où ils excitent leur orgueil.

ils étaient experts, ils influencèrent si bien le Chérif qu'à la fin celui-ci, gagné par leur éloquente indignation, alla quérir tous les papiers qui lui avaient été donnés par le Cheikh Mohammad Lakhdar, y compris la *fetwa* renouvelant son *wirdou*, et les fit renvoyer séance tenante au Cheikh avec le message suivant : « Je te rends les onze grains, je reprends mes douze grains. » La prédiction du Cheikh se réalisait.

Et c'est ainsi, pour une simple blessure d'amour-propre, étrangère, à vrai dire, à tout sentiment réellement religieux, que débute l'opposition ouverte entre « douze grains » et « onze grains ».

Le lendemain, le Chérif el Moktar réunit tous ses élèves et leur fit part de sa décision de revenir aux « douze grains » et de se séparer du Cheikh. Mais aucun des grands élèves, c'est-à-dire les plus anciens et les plus instruits, ne voulut se rallier à son attitude. Finalement, ils rejoignirent le Cheikh Mohammad Lakhdar. Devant cette défection à laquelle il ne s'attendait pas, le Chérif el Moktar fut cruellement blessé. Aigri, il se sentit trahi par tout le monde.

C'est alors que, dans notre histoire, apparaît Chérif Hamallâh.

Le Chérif el Moktar, comme beaucoup de dignitaires de confréries islamiques, dirigeait une école coranique où venaient les jeunes garçons du pays et quelques enfants de familles chérifiennes. L'un de ces derniers était le jeune Cheikh Hamallâh ben Mohammad ben Sidna Omar. Son père avait été commerçant près de Nyamani, sur le Niger. Sa mère était une femme peule du pays wassoulou. Lorsque ses parents étaient venus s'installer à Nioro, ils avaient confié l'éducation et la formation religieuse de l'enfant au Chérif el Moktar.

Celui-ci avait toujours prédit un grand avenir spirituel au jeune garçon. Un jour, le regardant attentivement, il avait dit devant d'autres élèves : « Celui-là, le jour viendra, quand son soleil sera à son zénith, où celui qui ne sera pas sous son ombre sera brûlé par son soleil ! »

A l'époque où se produisit ce premier éclatement entre « onze grains » et « douze grains », le jeune Chérif Hamallâh était âgé de dix-huit ou dix-neuf ans. Un soir, il vint à passer sur une

route qui longeait la concession du Cheikh Mohammad Lakhdar alors que celui-ci se reposait à l'ombre de son mur. C'était la première fois que le Cheikh voyait le jeune homme. Quelque chose, à sa vue, le frappa. Il demanda à Sidi Abdallâh, qui était auprès de lui :

— Qui est le père de ce fils de noir¹ ?

— Ce n'est pas un noir, répondit Sidi Abdallâh ; c'est un Chérif, un descendant du Prophète. C'est le Chérif Hamallâh, fils de Sidna Omar.

Pour les Africains, en effet, ce n'est pas la couleur, mais la naissance qui compte. Dès lors qu'un homme est Chérif, fût-il sombre comme l'ébène, on dira de lui qu'il est Chérif — donc d'ascendance arabe — et non noir.

Cheikh Mohammad Lakhdar garda un moment le silence. Puis il dit :

— Son pied est placé très haut par rapport à la terre.

Tous ceux qui étaient présents renchérirent :

— Ce n'est pas étonnant. De tout temps, il a émerveillé les gens. Il a même fait des miracles, sans l'avoir recherché et sans en tirer vanité.

Les jours passant, le Chérif el Moktar, constatant que ses élèves ne le rejoignaient pas, se demandait ce qui se passait chez le Cheikh. Il ordonna au jeune Chérif Hamallâh d'aller assister à leur séance et de venir lui rapporter ensuite ce qui s'y serait dit.

C'est ainsi que Chérif Hamallâh se rendit pour la première fois chez le Cheikh Mohammad Lakhdar. Il se plaça tout au fond de la salle et suivit attentivement le cours. Quant celui-ci fut terminé, il revint chez le Chérif el Moktar.

— Eh bien ! Qu'a-t-on dit de moi ? lui demanda immédiatement ce dernier, persuadé qu'il était l'objet de critiques et de médisances.

— Rien du tout, répondit le jeune homme ; ils n'ont même pas prononcé ton nom.

— Mais à quoi ont-ils passé leur journée ?

— A lire la *Djawahira-el-Maani* (*Perle des significations*) et à la commenter.

1. L'expression, courante dans le langage africain, n'a rien de péjoratif.

Trois jours de suite, le Chérif el Moktar envoya le jeune homme assister aux réunions. Chaque fois, à son retour, il recevait la même réponse :

— Ils n'ont pas parlé de toi.

Le troisième jour, furieux, le Chérif el Moktar éclata :

— Toi aussi, tu fais partie des traîtres à mon endroit. Ils t'ont gagné à leur cause. Puisqu'il en est ainsi, va les rejoindre et ne reviens plus chez moi !

Le jeune Chérif Hamallâh, pourtant si injustement chassé, ne se rendit pas pour autant chez le Cheikh Mohammad Lakhdar. Vivement contrarié et affligé d'un mal de tête épouvantable, il rentra chez lui. Depuis sa naissance, chaque fois qu'il était profondément contrarié, il était pris de maux de tête si aigus qu'il pouvait s'écrouler sur le sol et rester malade des semaines entières. On avait tenté de le soigner par tous les moyens possibles, mais rien n'y avait fait.

Sa mère Aïssata, le voyant arriver dans cet état, se précipita chez une voisine pour lui emprunter un certain encens dont elle avait coutume de se servir pour faire des fumigations. Sa voisine lui dit :

— Tu ferais mieux d'emmener ton fils chez le nouveau marabout, le Cheikh Mohammad Lakhdar. Beaucoup de gens sont déjà allés le trouver pour lui demander des bénédictions.

Dans l'espoir que son fils trouverait enfin la guérison, Aïssata le fit lever et réussit à l'amener chez le Cheikh. Ce dernier reconnut immédiatement le jeune homme que, durant trois jours, il avait observé sans rien dire. Se tournant vers Aïssata, il lui demanda comment le mal était survenu ; mais elle ne put répondre grand-chose. S'adressant alors au jeune Chérif, il le pria de l'accompagner dans sa case personnelle.

Une fois seuls, il lui posa des questions précises sur la nature de son mal, les circonstances qui le déclenchaient et ce qu'il ressentait. Chérif Hamallâh répondit en détail à ses questions. Quand il eut terminé, le Cheikh resta pensif pendant quelques instants. Puis, se penchant vers le sol qui était de sable fin, il nivela de la main l'espace qui était devant lui et y traça un mot écrit en arabe. C'était un nom secret de Dieu recélant les

mystères de la *Qutbuya*¹ tidjanienne, nom conservé précieusement et secrètement par les grands initiés de l'Ordre. C'était un maître mot, de ceux que l'on prononce seulement de bouche à oreille ou que l'on n'inscrit que sur le sable afin que nulle trace n'en demeure.

A dessein, le Cheikh avait commis une faute en omettant de tracer une certaine lettre du mot.

Puis, relevant la tête, il demanda au jeune homme :

— As-tu l'habitude de voir ce mot écrit ou de l'entendre prononcer, soit à l'état de veille, soit pendant ton sommeil ?

— Oui, j'ai l'habitude de le voir, répondit le Chérif. Mais dans le mot que tu as écrit, il manque une lettre par rapport à ce que je vois.

— Quelle est cette lettre, et où manque-t-elle ? demanda le Cheikh.

Chérif Hamallâh se pencha et traça, sur le sable, la lettre manquante à l'endroit où elle devait figurer.

Immédiatement, le Cheikh rassembla dans ses mains le sable où avait été écrit le nom sacré, l'enferma dans un sachet et donna ce sachet au Chérif.

— Tiens, lui dit-il, ceci t'appartient. C'est toi qui es le *Qutb-ul-Zaman*, le Maître de l'Heure, le Pôle du Temps que j'ai cherché partout. Je te demande de renouveler mon *wirdou*.

Et, remué par une émotion que nous pouvons comprendre, le vieux maître s'inclina devant le jeune homme, tendant les paumes de ses mains ouvertes en forme de coupe comme on le fait, en Islam, pour recevoir une bénédiction.

Chérif Hamallâh lui renouvela son *wirdou*. Puis, prenant le sachet contenant le sable précieux chargé des forces du Nom mystérieux, il le rendit au Cheikh :

— Je te le confie, lui dit-il. Je suis trop jeune encore pour pouvoir assumer extérieurement la fonction dont Dieu m'a honoré. Aussi, je te demande de garder ce sachet jusqu'à ce que le temps soit venu pour moi de m'en charger.

Le Cheikh Mohammad Lakhdar accepta et, bien que son

1. *Qutbuya*, substantif dérivé de *Qutb* : Pôle. Le terme, qui est intraduisible en français, désigne tout ce qui a trait au Pôle.

cœur fût empli de joie, il garda momentanément le silence sur sa grande découverte.

A partir de ce jour, toutefois, les élèves constatèrent de sa part un comportement curieux. Dès que Chérif Hamallâh arrivait, le Cheikh se poussait de côté pour lui faire une place sur le même tapis que lui. Chaque fois que le jeune homme prenait du thé, s'il restait ne fût-ce qu'une goutte dans la tasse, le Cheikh s'en saisissait pour la boire. Or ce sont là, en Afrique comme en tout pays musulman, de très grandes marques d'honneur et de respect.

Observant cette attitude, les élèves se disaient entre eux que le Cheikh éprouvait sans doute une très grande considération pour le Chérif, bien qu'ils n'en connussent pas la raison précise.

Les choses restèrent en l'état pendant un certain temps, le Cheikh ayant renoncé à partir pour le Sénégal.

Un jour, le Cheikh Mohammad Lakhdar se trouvait dans une pièce avec Tierno Sidi (celui-là même qui avait demandé que le *wirdou* du Chérif el Moktar fût renouvelé en son absence), Hamedine Baro et Kisman Doucouré, tous « grands élèves » qu'il avait déjà nommés *moqaddem* de l'Ordre comme il en avait le pouvoir¹. Il se tourna vers Tierno Sidi :

— Si je te disais de prêter serment d'allégeance à Chérif Hamallâh, lui dit-il, accepterais-tu ?

— C'est mon fils ! se contenta de répondre Tierno Sidi, ce qui pouvait s'entendre de plusieurs façons.

Le Cheikh n'ajouta rien. Puis, se tournant vers Hamedine Baro :

— Et toi, si je te demandais de suivre Chérif Hamallâh, de le reconnaître comme ton maître, accepterais-tu ?

— Si tu me demandais de reconnaître un coq comme mon maître, je le reconnaîtrais, répondit ce dernier.

Alors, le Cheikh leur dit :

— Je vous demande de reconnaître le Chérif Hamallâh comme *Qûtb*.

Et il leur raconta sa longue quête, sa découverte, les signes

1. Dans les *tourouq* (pluriel de *tariqa*), un *cheikh* a le pouvoir de nommer des *moqaddem*.

qu'il avait reconnus et, surtout, le signe décisif du Nom secret destiné au *Qûtb*, tracé sur le sable et correctement corrigé.

C'est en cette occasion qu'il prononça le mot *Qûtb* en public pour la première fois¹.

Vint le moment où le Chérif el Moktar, de plus en plus mortifié de n'avoir pu convaincre ses anciens élèves de revenir vers lui, décida de passer à l'attaque. Il avait les moyens de le faire, étant à la fois le beau-fils et le marabout personnel de Bodian, le roi bambara du pays. Ses partisans, le clan Kaba de Nioro, puis les membres de la famille de Bodian qui se trouvaient maintenant alliés aux Tall (la famille d'El Hadj Omar), entamèrent une vive campagne contre le Cheikh Mohammad Lakhdar.

L'un des fils d'El Hadj Omar, qui faisait la navette entre Kayes et Dakar pour vendre des animaux, amena tous les Tall en leur disant qu'à Nioro un homme osait contredire la « doctrine » d'El Hadj Omar et qu'il avait institué une pratique contraire à celle de leur ancêtre.

Ils firent tant et si bien qu'ils réussirent à saisir l'Administration coloniale française de cette affaire, lui faisant ressortir qu'il y aurait des bagarres et du sang versé si Cheikh Mohammad Lakhdar n'était pas expulsé de Nioro. Soucieuse, comme toujours, d'éviter tout incident, l'Administration ne chercha pas plus loin et décida d'expulser le Cheikh. On fit donc savoir à ce dernier que, n'étant pas originaire de la ville, il devait la quitter et rejoindre son pays.

Le Cheikh fit ses préparatifs de voyage et prit la direction du Sénégal. Au moment où il quittait Nioro, des élèves vinrent le saluer une dernière fois. Il leur dit : « Je suis très étonné que l'on

1. Cette scène, comme toutes celles qui se sont déroulées à Nioro à l'époque, me fut rapportée par un témoin oculaire : Kisman Doucouré, marabout marka de Nioro qui avait reçu son *wirdou* des mains de Cheikh Mohammad Lakhdar.

Les détails de ce qui se passa entre le Cheikh et Chérif Hamallâh lors de leur entretien privé me furent confirmés, par ailleurs, par Moulaye Ismaïl (cf. p. 90) qui les entendit plus tard de la bouche même du Chérif.

puisse me chasser de ma tombe. En effet, il m'a été révélé que j'aurais ma tombe à Nioro. Et voilà que l'on me commande de ne plus jamais y revenir. Cela m'étonne beaucoup. Mais Dieu seul est savant ! »

L'affaire fit grand bruit. Les commerçants sénégalais qui se trouvaient à Nioro, à Kayes et à Médina-Kayes et qui avaient apprécié les qualités spirituelles et humaines de Cheikh Mohammad Lakhdar écrivirent à certains grands marabouts de Saint-Louis du Sénégal proches du pouvoir administratif central pour témoigner de l'innocence du Cheikh, celui-ci étant, selon eux, bien plutôt un agent de paix qu'un fauteur de troubles. Ils ajoutaient que l'Administration avait certainement été induite en erreur.

Quand le Cheikh arriva à Saint-Louis, il prit contact avec ces grands marabouts qui, à l'époque, étaient El Hadj Malik Sî, Abdoulaye Nias, la famille Bou Kounta et la famille Cheikh Sidia. Ces derniers l'accueillirent avec hospitalité, mais l'observèrent attentivement pour savoir à qui ils avaient affaire, tant sur le plan religieux que sur le plan humain. Le temps passant, ils trouvèrent en lui les qualités mêmes qui leur avaient été décrites par leurs correspondants sénégalais. Leur opinion étant faite, ils intervinrent auprès du gouverneur du Sénégal pour lui demander de rapporter la décision d'expulsion qui avait été prise à l'encontre du Cheikh et de l'autoriser à retourner à Nioro ainsi qu'il le souhaitait.

Ils obtinrent satisfaction. C'est ainsi que le Cheikh Mohammad Lakhdar, après environ un an d'absence, put revenir à Nioro.

Un peu plus de deux ans après son retour, il rendait son dernier soupir dans la ville où, comme il l'avait annoncé, sa tombe l'attendait. Sa disparition allait marquer le point de départ de la carrière religieuse à la fois fulgurante et tragique du Chérif Hamallâh.

1. Ces renseignements m'ont été transmis par un témoin direct, Gata Bâ, membre de la famille royale de Denianké. Grand commerçant ayant joué un rôle important au Sénégal et au Soudan français, Gata Bâ se retira après l'indépendance à Abidjan.

Destin de Chérif Hamallâh

Le jour des funérailles du Cheikh Mohammad Lakhdar, une grande foule accompagna sa dépouille. Tous ses élèves étaient là, parmi lesquels Chérif Hamallâh. Au retour de l'enterrement, la tradition aurait voulu que le cortège revînt au domicile du défunt. Par un mouvement irraisonné, la foule se dirigea spontanément vers le domicile de Chérif Hamallâh et se regroupa autour de lui. Tel fut, un jour de 1909, le début de sa carrière religieuse extérieure.

A partir de ce jour, Chérif Hamallâh assumait ses fonctions de Khalife de l'Ordre d'une façon publique et active, ayant été reconnu es qualités par le plus grand nombre des frères. Il remplit pleinement ses fonctions de maître, donna les *aourad*¹, prêcha, commenta les livres saints, guida les élèves, répandit sur tous sa bonté et son rayonnement spirituel, bref accomplit ce que l'on attendait de lui. Sa maison devint une véritable zaouïa et ne désemplit plus, jusqu'au jour où il devait être arrêté pour la première fois.

Les croyants venaient à lui en foule non seulement de Nioro mais des villes voisines et même des pays environnants. C'était une véritable marée humaine. Cette affluence contribua à mettre en ébullition non seulement la famille Tall et ses alliés, mais également l'Administration coloniale, toujours inquiète, par nature, devant les grands rassemblements d'hommes.

En 1920, l'écrivain Paul Marty, fonctionnaire de l'Administration coloniale, écrivait :

Chérif Hamallâh n'est encore qu'une source bouillonnante, mais une source qui, on peut le prévoir, par la force naissante de son courant, la vertu qui de toutes parts s'attache à ses eaux et à la convergence des ruisseaux voisins, va devenir un grand fleuve².

1. Pluriel de *wirdou*.

2. Paul Marty, chargé des Affaires musulmanes : *Études sur l'Islam et les tribus du Soudan*, tome IV, p. 218.

Ainsi que Tierno Bokar devait me l'expliquer un jour, Chérif Hamallâh avait pris sa chefferie spirituelle au moment même — en 1909 — où le monde entrait dans un cycle de Mars¹, cycle de troubles, de conflits et de guerres. « Tout saint ou prophète, me dit-il, dont l'avènement coïncide avec le début d'un cycle de mars rencontrera plus de déboires que de jours paisibles, ce qui ne diminue en rien sa valeur spirituelle. Notre grand maître, le Cheikh Ahmed Tidjani, avait recommandé à ses grands élèves : « Si vous êtes calomniés, ne calomniez pas. Si vous recevez des coups, ne les rendez pas. Si quelqu'un vous refuse une faveur, vous, accordez-lui en. » Chérif Hamallâh, ajouta Tierno, a respecté jusqu'au bout ce commandement. »

Le cycle de Mars, qui avait commencé en 1909, devait se terminer en 1945². A cette date, depuis deux ans à peine, Chérif Hamallâh reposera dans le cimetière de Montluçon, mort des suites de sa déportation. Comment la situation avait-elle pu s'aggraver, au fil des années, jusqu'à en arriver à ce point extrême ?

Lorsque Chérif Hamallâh apparut sur le devant de la scène religieuse, le conflit entre « douze grains et « onze grains » — conflit d'origine purement humaine et non religieuse — existait déjà. Il ne fit qu'en hériter. La flambée d'enthousiasme dont il fut l'objet et le succès qu'il rencontra ne pouvaient que contribuer à attiser le feu qui couvait chez tous les tenants des « douze grains ».

Les choses en restèrent cependant là jusqu'à ce qu'une affaire tout à fait banale, dite « affaire de la théière », affaire purement humaine et où le Chérif n'avait aucune part, vienne mettre le feu aux poudres et donner un caractère ouvert et irréversible au conflit.

Un interprète nommé Mamadou Salim avait fait exécuter, par un artisan, une théière en argent dont il avait confié la garde à sa femme, une descendante d'El Hadj Omar. Cet interprète avait

1. Il ne s'agit pas de cycles planétaires astronomiques ou astrologiques, mais de cycles numérolologiques liés au symbolisme des planètes.

2. Ce cycle de Mars, notons-le, a connu les deux guerres les plus meurtrières de notre époque, la dernière ayant pris fin en même temps que lui.

pour maître Tierno Sidi, celui-là même qui, à Nioro, avait été initié aux « onze grains » par Cheikh Mohammad Lakhdar¹. Un jour, désirant honorer son maître par un cadeau, il lui fit don de sa théière. Quelque temps plus tard, le malheur voulut qu'il fût arrêté par les autorités françaises et emprisonné. Il mourut au cours de sa détention, laissant sa famille sans ressources.

Sa femme se souvint alors qu'un jour elle l'avait vu remettre la théière d'argent à un commissionnaire de Tierno Sidi. Elle fit demander à ce dernier de lui rendre la théière afin de pouvoir la vendre. Tierno Sidi lui fit répondre que, malheureusement, la théière ne lui avait pas été prêtée, mais donnée, et qu'à ce titre il l'avait à son tour donnée à un tiers : le chef maure de Tichitt. Toutefois, ajoutait-il, si ce dernier avait encore la théière en sa possession, il ne refuserait certainement pas de la rendre à une descendante d'El Hadj Omar si elle le lui demandait.

La femme ne voulut rien entendre. Elle cria qu'on lui avait volé sa théière et porta l'affaire devant son frère Karamango Tall qui, à l'époque, était le seul descendant d'El Hadj Omar en vue à Bamako. C'était un boutiquier, illettré aussi bien en français qu'en arabe. Fort embarrassé, il convoqua tous les anciens sofas² d'El Hadj Omar ainsi que les captifs et les griots qui se réclamaient de son obédience. Une fois réunis, il leur exposa l'affaire. Ses auditeurs qui, pour la plupart, étaient devenus boys ou cuisiniers chez les Français installés dans la ville décidèrent de convoquer tous les Toucouleurs présents à Bamako.

Or, il se trouvait que parmi tous les Toucouleurs de Bamako, deux seulement appartenaient à une famille noble et lettrée : Bokar Diafara et mon père adoptif Tidjani Amadou Ali Thiam, le fidèle ami de Tierno Bokar.

Quand tout le monde fut réuni et que Karamogo Tall eut exposé les griefs de sa sœur à l'endroit de Tierno Sidi, mon père Tidjani Amadou Ali prit la parole.

1. Tierno Sidi était venu s'installer à Bamako pour ne pas être mêlé au différend qui opposait son ancien maître, le Chérif el Moktar, à Chérif Hamallâh. Il n'avait donc aucune relation avec Chérif Hamallâh.

2. *Sofa* : nom donné aux guerriers qui entourent un chef et qui, le plus souvent, appartiennent à des ethnies étrangères.

— Tierno Sidi est aujourd'hui la personnalité la plus marquante de Fouta, dit-il, aussi bien par ses connaissances que par sa piété. De plus, c'est un grand *moqaddem*. Ses liens avec la famille d'El Hadj Omar sont puissants. Aussi sied-il mal que, pour une théière, nous entrions en conflit avec lui. Je propose que chaque Toucouleur présent à Bamako, noble ou serviteur, verse une cotisation afin de réunir une somme de trois cents francs¹ qui sera remise à la sœur de Karamogo Tall, en dédommagement de sa théière.

Lorsqu'on transmit cette proposition à la sœur de Karamogo Tall, elle s'écria que c'était une injustice, une manœuvre bien digne d'un Thiam², et elle exigea qu'on lui rende sa théière en argent, celle-là même que son mari avait fait fondre et façonner, et pas une autre !

Aussitôt, les Toucouleurs tinrent une nouvelle réunion et envoyèrent deux émissaires chez Tierno Sidi pour le convoquer et lui demander de venir leur fournir des explications. Une telle demande, dans le cadre des traditions africaines fondées sur le respect des hiérarchies, était totalement déplacée. Aussi Tierno Sidi répondit-il aux émissaires³ :

— En raison de mon âge, de ma qualité et de mon grade dans la Tariqa, c'est à moi qu'il appartient d'appeler une assemblée de Toucouleurs, et non à elle de me convoquer. Toutefois, si une convocation m'est adressée personnellement par le petit-fils d'El Hadj Omar Tall (Karamogo Tall), je suis prêt à lui répondre par respect pour son grand-père.

Malheureusement, les émissaires avaient été mal choisis. L'un était connu pour sa réputation de « faiseur d'histoires », l'autre pour son opposition à Tierno Sidi. C'est donc tout à fait d'accord qu'à leur retour ils transmirent à l'assemblée des Toucouleurs une réponse résumée à leur façon :

— Nous avons fait la commission à Tierno Sidi, dirent-ils, mais il nous a fait savoir qu'il n'avait pas à répondre à une

1. Somme extrêmement importante pour l'époque.

2. Les Toucouleurs comptent deux grandes familles, les Tall et les Thiam, traditionnellement rivales l'une de l'autre.

3. Les deux émissaires étaient Bokar Yaya Dem et Karamogo Babali.

assemblée d'incirconcis ! — autant dire, en langage clair : à une assemblée de petits gamins sans importance.

Des cris d'indignation fusèrent de toutes parts. S'estimant insultés, les Toucouleurs se dressèrent contre Tierno Sidi comme un seul homme — sauf mon père Tidjani — et décidèrent d'organiser une campagne à leur manière en vue de le perdre. Travaillant, pour la plupart, chez des membres de l'Administration coloniale, ils étaient bien placés pour agir. Chacun reçut pour mission de « monter » son patron contre Tierno Sidi en traçant de ce dernier le plus noir des portraits. Au bout de quelque temps, ce travail de sape fit son œuvre. De plusieurs sources, le commandant du Cercle de Bamako commença à entendre parler d'un marabout « onze grains », incarnation même de la malhonnêteté et de tous les défauts possibles.

Lorsqu'il estima que les esprits avaient été suffisamment préparés, Karamogo Tall, au nom de la communauté toucouleure de Bamako, porta plainte en justice contre Tierno Sidi pour « détournement d'une théière d'argent ayant appartenu à une veuve ». Le commandant de Cercle, indisposé contre Tierno Sidi par son entourage, le convoqua en ses bureaux. Sans même vouloir entendre ses explications, il envoya l'affaire devant le tribunal indigène. Mais Karamogo Tall et ses amis avaient déjà circonvenu l'assesseur du tribunal, lui promettant de réaliser son rêve (devenir Imam de la mosquée de Bamako) s'il les aidait à gagner leur procès.

Le procès eut lieu. Tierno Sidi le perdit et fut condamné à rendre la théière dans un délai d'un mois, faute de quoi il serait incarcéré. Heureusement pour lui, il put récupérer la théière auprès du chef maure de Tichitt et la remettre au commandant de Cercle dans les délais fixés.

L'affaire paraissait donc close, du moins pour Tierno Sidi. En fait, elle allait marquer le commencement d'une guerre sans merci contre tous les « onze grains », quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

Enivré par leur succès facile contre un homme de l'envergure de Tierno Sidi et découvrant la force que représentait leur union, les Toucouleurs tinrent une nouvelle assemblée où ils

décidèrent de porter le conflit sur un autre plan. Karamogo Tall les harangua :

— Tierno Sidi et sa famille sont traîtres à El Hadj Omar puisqu'ils ont choisi la formule des onze récitations, déclara-t-il. Il nous faut maintenant les amener à reprendre la formule des douze ; sinon, il y aura rupture totale entre notre clan et leurs partisans. Aucun boutiquier ni marchand toucouleur ne leur vendra plus rien. Ils seront tenus par tous en quarantaine !

Mon père Tidjani Amadou Ali Thiam — de qui je tiens tous les détails de cette affaire — était présent à cette réunion. Une nouvelle fois, il s'efforça de faire entendre le langage du bon sens, mais en vain :

— Oserais-tu, toi Karamogo Tall, et tous ceux qui sont présents ici, attaquer Tierno Sidi sur le plan religieux ? Si une contestation d'ordre religieux doit être soutenue avec Tierno Sidi, c'est à d'autres de le faire, et certainement pas à vous qui ne connaissez rien !

En effet, sur les cinq cents personnes présentes, toutes étaient illettrées, sauf Tidjani Amadou Ali lui-même. Furieux de ces paroles, les Toucouleurs écartèrent mon père de leur assemblée.

Après leur réunion, les Toucouleurs firent rédiger et écrire des lettres qu'ils envoyèrent un peu partout, dans tous les pays — Sénégal, Guinée, etc. — où se trouvaient des membres de leur clan, pour leur annoncer qu'ils avaient triomphé d'un ennemi d'El Hadj Omar et leur demander de boycotter les « onze grains » partout où ils les trouveraient.

L'une de ces lettres arriva à Bandiagara. Le chef de canton, qui était un Toucouleur, réunit le comité de Bandiagara, présidé par Tierno Bokar. Alpha Ali, le maître coranique, vieil ami de Tierno Bokar, était également présent. Il avait déjà été initié aux « onze grains » mais n'en avait jamais parlé à personne.

On lut la lettre, après quoi l'on demanda son avis à Tierno Bokar. Celui-ci déclara :

— Personnellement, je ne prendrai position ni pour, ni contre les « onze grains » avant d'avoir rencontré le promoteur de cette pratique et de savoir sur quoi elle repose. En attendant d'en savoir davantage, je conseille que nous en restions tous à la tradition des « douze grains ».

Cela se passait en 1917. Bandiagara conserva donc en majorité la pratique des « douze grains » jusqu'en 1937, date du voyage de Tierno Bokar à Nioro.

Comme on le voit, l'origine de ce conflit n'avait rien ni de politique — comme le croyait l'Administration française — ni de fondamentalement religieux, puisque la pratique incriminée ne touchait ni à l'Islam ni à l'enseignement originel du Cheikh Ahmed Tidjani. Jusqu'à la campagne entreprise par les Toucouleurs après le gain de leur procès contre Tierno Sidi, « douze grains » et « onze grains » coexistaient pacifiquement. Dans les mosquées, après les prières canoniques de l'Islam, chacun récitait tranquillement son *wirdou* tidjani en égrenant les grains de son chapelet, qu'il y en eût onze ou douze. Personne, à vrai dire, n'y prêtait attention.

Mais, désormais, les lions étaient lâchés. La redoutable machine administrative avait commencé à se mettre en marche. Pour les autorités françaises, les « onze grains » étaient devenus la cible à abattre. Aux yeux de beaucoup, le « Hamallisme », qui en était le mouvement le plus représentatif, devint suspect et fauteur de troubles. Harcelée par de grands marabouts toucouleurs influents, l'Administration en vint à épouser une querelle qui, en fait, ne l'intéressait en rien.

De son côté, Chérif Hamallâh ignorait la stratégie de l'intrigue et vivait dans un monde étranger aux règles extérieures de la diplomatie. A l'égard de l'Administration française, jamais il ne se départit d'une attitude de parfaite dignité, mais de totale indépendance qui pouvait faire penser à du dédain, voire à de l'hostilité. Il ne recherchait aucun honneur, ne se souciait pas d'obtenir des médailles, ne rendait pas visite aux autorités de l'époque, ne faisait sa cour à personne, bref, tenait à rester en dehors de toutes les questions temporelles. Attitude dangereuse, en un temps où l'Administration coloniale n'avait que trop tendance à penser que qui n'était pas avec elle était contre elle. Il n'en fallut pas plus pour que les autorités, inquiètes du succès populaire grandissant du Chérif et poussées par les Toucouleurs, le considérassent comme un dangereux rebelle, fomentant dans le secret de sombres complots et attendant l'heure propice pour déclencher la révolte.

En 1920, Paul Marty pouvait encore écrire :

Vis-à-vis de nous (Administration française), son attitude est correcte, mais réservée. Il ne vient au bureau du Cercle que sur un appel formel. Il semble qu'avec un peu d'habileté on l'apprivoiserait très vite ¹.

Malheureusement, l'Administration ne voulut pas écouter les conseils de Paul Marty, pourtant mieux informé qu'elle des réalités locales en raison de sa qualité de chargé des Affaires musulmanes bien introduit auprès des marabouts de toutes obédiences. Elle préféra écouter ceux qui agitaient l'épouvantail du désordre et de la révolte, laissant présager les pires ennuis en provenance des Hamallistes. Ainsi va l'histoire.

Dès lors, la situation ne cessa de s'aggraver. On faisait endosser au Chérif la responsabilité du moindre incident et l'on en prenait prétexte pour persécuter ses élèves. Ce fut le début des arrestations et des déportations en masse.

Une rixe anodine survenue à Nioro en 1923 motiva la convocation de Chérif Hamallâh à Bamako, à six cents kilomètres de son domicile. Le gouverneur, monté contre lui par son entourage, le reçut d'une façon grossière :

— On dit que tu prétends parler directement avec Dieu. Demande-lui donc, si tu le peux, de me casser la tête avec le toit de mon palais..., s'esclaffa-t-il.

Par l'intermédiaire de l'interprète, le Chérif fit la réponse suivante :

— Interprète, dis au gouverneur de mieux ouvrir sa bouche (littéralement, en bambara : « de faire de meilleurs vœux »). Je n'ai pas à m'adresser à Dieu pour demander sa vie ou sa mort. Je sais seulement que lorsque Dieu met un homme à la tête ne serait-ce que de cinq personnes, c'est qu'il a de la considération pour lui ; à plus forte raison quand il le place à la tête d'un pays aussi grand que le Soudan. Or, quand Dieu a de la considération pour un homme, il exauce ses vœux. Il aurait donc mieux valu, pour le gouverneur, demander à Dieu de vivre longtemps afin de

1. *Op. cit.*, p. 218.

bien bénéficier de la fonction qu'il occupe. Vivre est certainement meilleur que mourir car ici, au moins, il est assuré d'avoir une place excellente, tandis qu'il ignore s'il en sera de même dans la vie future.

On comprendra aisément que, pour un gouverneur tout puissant, exclusivement habitué à entendre : « Oui, Monsieur le Gouverneur... », « A vos ordres, Monsieur le Gouverneur... », de telles paroles étaient inadmissibles. Au comble de la colère et de l'indignation, il décréta immédiatement la déportation du Chérif. On ne permit même pas à celui-ci de retourner à Nioro voir sa famille. On lui passa les menottes et, séance tenante, il fut conduit sur Saint-Louis-du-Sénégal où il fut placé en résidence surveillée.

En 1924, des incidents survinrent à Kiffa (actuelle Mauritanie). Bien que le Chérif se trouvât à cette époque en résidence à Saint-Louis, on l'en rendit personnellement responsable. On en prit prétexte pour le retirer de Saint-Louis où son influence commençait à rayonner sur la population et à entraîner de nombreuses conversions et on le transféra à Muderdra, en Mauritanie.

En 1930, alors qu'il se trouvait toujours à Muderdra, des bagarres éclatèrent à Kaedi (Sénégal) entre des membres de l'ethnie marka. Le promoteur de ces incidents était parfaitement connu. Mais c'était un Hamalliste. Aussi en imputa-t-on la faute à Chérif Hamallâh qui, de Muderdra, fut déporté en Côte-d'Ivoire, à Adjopé, dans une zone particulièrement humide. Sans doute n'ignorait-on pas que la meilleure façon de tuer un Maure, habitué à vivre sous une tente, au grand air, était de le faire vivre dans une maison humide...

Dès lors, l'accès de la Côte-d'Ivoire fut interdit à tous les Maures afin que nul ne puisse prendre contact avec le Chérif. C'est pourquoi jusqu'en 1936, date du retour du Chérif au Soudan, les Maures furent constamment expulsés de Côte-d'Ivoire.

Pendant toute cette période, la vie devint intenable pour les Hamallistes. Toute difficulté rencontrée par l'Administration où que ce soit leur était imputée. Si quelqu'un refusait de payer ses impôts, on l'accusait de hamallisme. Pour se venger d'un en-

nemi, il suffisait de le dénoncer comme « dangereux hamalliste » et il était embarqué sans autre explication. Les fidèles de Chérif Hamallâh, notamment tous ses principaux *moqaddem*, furent déportés et dispersés aux quatre coins de l'Afrique occidentale et équatoriale française. Mais par un curieux retournement du sort, ces mesures allaient à l'encontre du résultat recherché. Partout, en effet, où les exilés s'installaient, ils prenaient racine et fondaient des zaouïas qui connurent, par la suite, un grand essor. De chaque anneau que l'on séparait de sa chaîne sortait une chaîne nouvelle. Ainsi l'activité des ennemis de Chérif Hamallâh, qui éperonnaient une Administration mal éclairée sur ces problèmes spirituels, paraissait-elle vouée à un échec perpétuel.

En 1936, grâce à l'avènement du Front populaire, tous les détenus politiques furent libérés par décision du gouvernement français. Chérif Hamallâh put enfin quitter la Côte-d'Ivoire et rentrer à Nioro.

Mais ses ennemis étaient toujours là et ils n'avaient pas désarmé. Les grands marabouts toucouleurs, voyant l'Administration nouvelle se désintéresser du Chérif, craignirent que les prérogatives dont ils jouissaient ne passent à ce dernier dont l'audience populaire ne cessait de croître. Aussi décidèrent-ils une nouvelle fois de lui nuire et cherchèrent-ils un prétexte sur lequel s'appuyer. Ils ne tardèrent pas à le trouver.

Chérif Hamallâh, à son retour, avait déclaré à ses élèves qui lui faisaient fête : « Ce ne sera pas pour très longtemps. Je me considère comme encore en voyage. » En raison de l'insécurité permanente dans laquelle il se trouvait, il avait abrégé la durée de ses prières canoniques, les ramenant de quatre *rekkat* à deux *rekkat*¹ ainsi que le permet la loi islamique pour les cas de voyage, de danger ou de guerre. Il n'avait conseillé à personne de l'imiter, ce qui n'empêcha pas certains de ses élèves — particulièrement ceux qui appartenaient à l'ethnie marka et qui étaient perpétuellement en voyage pour leur commerce — de suivre son exemple.

1. Cf. note 2, p. 39. Sur les cinq prières quotidiennes de l'Islam, trois sont constituées de quatre *rekkat* qui peuvent être ramenées à deux en cas de voyage, de danger ou de guerre.

Dès qu'ils apprirent la chose, les antagonistes de Chérif Hamallâh coururent prévenir les autorités françaises que Chérif Hamallâh préparait la « guerre sainte » puisqu'il priait par deux *rekkat* au lieu de quatre. Ils oubliaient simplement de préciser que cette pratique, effectivement valable en temps de guerre, était également valable pour les simples voyages et l'état d'insécurité.

Le Chérif fut convoqué. Là encore, l'entretien fut mémorable, le Chérif ayant demandé au commandant combien la France avait prescrit de *rekkat*, pour savoir s'il avait enfreint à ses ordres. Heureusement, le Chérif fut renvoyé chez lui sans suites fâcheuses.

L'attention de la nouvelle administration coloniale issue du Front populaire n'en avait pas moins été attirée sur Chérif Hamallâh dont le dossier prit un caractère politique. On ne lâchait pas en vain, à l'époque, les mots fatidiques de « guerre sainte » ! De ce jour, la surveillance redoubla envers les Hamallistes qui, désormais, furent considérés comme « anti-Français ». Les vexations à leur encontre se multiplièrent. Certains d'entre eux commencèrent à s'énervier.

Cet état de persécution latente se poursuivait sans que, pour autant, l'Administration française prit une décision nette à l'encontre du Chérif. Déçus, les ennemis de ce dernier cherchèrent un nouveau moyen de lui créer des difficultés dont, autant que possible, il ne pourrait se sortir. Ils le trouvèrent en organisant une provocation cruelle qui devait aboutir aux incidents fatals d'Assaba. C'était en 1940.

Une famille maraboutique de Nioro (les Kaba Diakité), opposée à Chérif Hamallâh, chercha à provoquer un incident. Il se trouvait que les Kaba Diakité étaient les hôtes (logeurs) traditionnels d'une tribu maure ennemie du clan de Chérif Hamallâh. Cette opposition ancestrale s'était encore accentuée du fait que les tribus apparentées au Chérif avaient, avec lui, embrassé la Tidjaniya alors que les autres tribus relevaient de la Qadriya. Comme toujours, la religion servait de prétexte à un conflit d'origine purement humaine, en l'occurrence une rivalité tribale.

Les Kaba Diakité demandèrent à leurs hôtes de provoquer leurs adversaires ancestraux, ce qui n'était pas pour leur déplaire. Ils n'y allèrent pas de main morte. Un jour où leur tribu s'était déplacée, ils croisèrent une caravane que conduisait le fils aîné de Chérif Hamallâh. Immédiatement, ils se jetèrent sur la caravane, s'emparèrent du jeune homme et se mirent à l'insulter : « Toi et toute ta famille êtes de faux Chérifs. Mais nous allons en avoir le cœur net. Le feu de Dieu ne devrait pas brûler un chérif, n'est-ce pas ? Eh bien ! Nous allons te soumettre à son épreuve. » Et ils maintinrent le jeune homme debout, nu-pieds, sur le sable brûlant qui venait de servir à préparer un méchoui.

Avant d'être saisi par ses ennemis, le fils de Chérif Hamallâh avait interdit à ses compagnons d'intervenir pour le défendre. Ils étaient en effet moins nombreux que leurs assaillants et il craignait que l'affrontement ne se termine par un massacre. Ils ne bougèrent donc pas, rongeant leur frein. Après le supplice, ils recueillirent le jeune homme dont la plante des pieds avait été très gravement brûlée et le transportèrent à Nioro où son état nécessita une hospitalisation. Une enquête fut ouverte.

Craignant peut-être des troubles ou de nouvelles provocations, Chérif Hamallâh interdit à tous ses partisans, même aux membres de sa famille, de rendre visite à son fils à l'hôpital, leur conseillant d'attendre que l'Administration fasse son travail et que justice soit rendue, les coupables étant connus. La zaouïa resta donc totalement en dehors de cette affaire.

Ce mutisme inquiéta l'Administration, qui se demanda si quelque chose ne se préparait pas. Pour tâter le terrain, le commandant convoqua Chérif Hamallâh. Il lui demanda ce qu'il pensait de cette affaire et ce qu'il convenait de faire. A cette question inattendue, le Chérif répondit à sa manière coutumière, toujours aussi directe et dépourvue de toute diplomatie : « De qui, lui demanda-t-il, relève donc la justice ? Certainement pas de moi. Je ne suis d'ailleurs pas personnellement la victime. La victime est majeure, et connue. C'est à elle qu'il convient de poser la question. Puisque c'est à vous de rendre la justice, que vous avez vu la victime et également vu les bourreaux qui sont arrêtés, je ne vois pas pourquoi vous me demandez ce qu'il convient de faire. »

Les responsables de l'incident avaient en effet été arrêtés, puis assignés à résidence à Niore dans un campement où ils vivaient comme à leur ordinaire et où on leur apportait tout ce dont ils avaient besoin. Deux mois plus tard, ils furent purement et simplement relâchés.

Heureux de s'en être tirés aussi facilement, ils composèrent alors un poème au titre évocateur : *Autour de la rôtisserie*, poème qu'ils firent diffuser dans toute la Mauritanie par des chanteurs accompagnés de tambours. Or, la tribu maure à laquelle appartenait l'épouse du Chérif, mère du jeune supplicié, était une tribu guerrière. Il existe en effet, en Mauritanie, trois catégories de tribus : les tribus maraboutiques, les tribus guerrières et les tribus commerçantes. Ces rudes guerriers, fouettés dans leur orgueil, avaient en vain attendu une réaction de la part de Chérif Hamallâh. Excédés, ils étaient venus le trouver pour lui demander ce qu'il fallait faire. « Laissez à Dieu le soin de rendre la justice », s'était-il contenté de leur répondre.

Sur le moment, ils acceptèrent de temporiser et les choses auraient pu en rester là si leurs adversaires, ne voyant rien venir, n'avaient renchéri en composant un nouveau chant encore plus insultant que le précédent, adressé à tous les Maures non Tidjani et intitulé : *Venez à la rescousse, il n'en résultera rien* — c'est-à-dire « vous ne risquez absolument rien ». Ce nouveau chant fut, lui aussi, diffusé à travers tout le pays.

Cette fois, c'en était trop pour les oncles du jeune homme, particulièrement visés à travers le poème. « Si Chérif Hamallâh accepte de se laisser traîner dans la boue, dirent-ils, nous, nous montrerons à nos adversaires que, de tout temps, nous avons été leurs vainqueurs. » Cela dit, ils réunirent une troupe de guerriers et partirent en campagne contre la tribu qui avait attaqué leur neveu. La provocation portait ses fruits.

Ils trouvèrent ceux qu'ils cherchaient au lieu-dit Assaba, un site de dunes mortes. Hélas ! Ivres de fureur, ils massacrèrent tous leurs ennemis sur place. Il n'y eut presque pas de rescapés.

Ayant le sentiment d'avoir vengé leur neveu, ils se calmèrent aussitôt et lorsque sept gardes civils accompagnés d'un médecin vinrent pour les arrêter, ils n'opposèrent aucune résistance alors

qu'ils auraient pu n'en faire qu'une bouchée, ce qui montre bien que leur action était purement privée et n'avait rien à voir avec la « révolte antifranaise » dont on les accusa.

La réaction de l'Administration fut sévère. Nous étions, rappelez-le, en 1940, à un moment où la France était déchirée entre vichystes et gaullistes. Être accusé d'hostilité envers la France revenait à être accusé de complicité envers l'ennemi — en l'occurrence les gaullistes.

L'Administration, sensibilisée par les événements d'Europe, poussée à bout par les ennemis du Chérif qui présentaient celui-ci comme un dangereux rebelle, ne pouvait imaginer que la réserve de cet homme venait avant tout de son détachement à l'égard des événements purement temporels, lui qui n'avait même pas voulu réagir devant le supplice imposé à son fils et qui s'efforçait d'appliquer en tout l'enseignement du Cheikh Ahmed Tidjani : « Si vous recevez des coups, ne les rendez pas. » Faute de comprendre, on supposait le pire.

Une fois encore, on le considéra comme personnellement responsable des événements d'Assaba. Ne trouvant, et pour cause, aucune preuve de sa participation aux événements, il ne fut pas possible de le déférer devant le tribunal, mais on lui appliqua une formule administrative qui donnait au gouverneur le droit de déporter qui il voulait, sur décision personnelle.

Un matin, très tôt, un groupe de gardes vint le chercher. Vêtu d'un léger boubou de coton, il s'avança au-devant d'eux. Là encore, il s'interdit de réagir. Alors qu'un seul mot de lui aurait pu dresser des milliers d'hommes pour le défendre, il ne voulut même pas rentrer dans sa maison pour y chercher des vêtements, de peur de réveiller sa famille et que les cris des femmes ne provoquent une émeute. Il suivit donc les gardes pour ne jamais revenir. Les rares témoins de cette scène rapportèrent que ses seules paroles furent celles que l'on prononce au pèlerinage et devant la mort : *Rabbi labaïka ! Rabbi labaïka !* Seigneur, me voici ! Seigneur, me voici !

Il fut d'abord emmené à Gorée, au Sénégal, puis à Casseigne, en Algérie, ensuite à Vals-les-Bains, en Ardèche, avant d'être transféré à Évaux. Il y contracta une maladie de poitrine et fut transporté à l'hôpital de Montluçon où il mourut en jan-

vier 1943¹. Il repose à Montluçon, au Cimetière de l'Est où sa tombe connaît un afflux de plus en plus grand de pèlerins africains.

Tel fut le destin extérieur de Chérif Hamallâh, l'homme « dont les pieds reposaient très haut au-dessus de cette terre ».

Il nous a paru nécessaire de retracer sa vie afin d'éclairer les événements dont sera victime Tierno Bokar, événements qui se déclenchèrent au lendemain de sa rencontre avec Chérif Hamallâh.

Rencontre de Tierno Bokar avec Chérif Hamallâh

C'est en 1937, soit un an environ après le retour du Chérif de la Côte-d'Ivoire, que Tierno Bokar eut l'occasion de se rendre à Nioro, comme il le souhaitait depuis si longtemps.

Cette année-là, Tierno avait été appelé à Bamako pour présider au partage de la succession de son demi-frère aîné, Amadou Salif Tall. Son ami fidèle Tidjani Amadou Ali Thiam l'accompagnait.

A soixante-deux ans, Tierno Bokar se rendait dans une très grande ville pour la première fois, ses précédents déplacements l'ayant mené au plus loin à Ségou et à Mopti. A Bamako, il découvrit les techniques nouvelles; il connut l'électricité, la voie ferrée; il vit des avions. Il n'en retira que des satisfactions de curiosité et quelques images qu'il sut incorporer avec bonheur dans ses enseignements ultérieurs.

Une fois la succession heureusement réglée, Tierno m'appela auprès de lui. Il me déclara :

— Amadou, il me faut maintenant faire la lumière sur la situation de la Tidjaniya. De Dinguiraye, de Nioro, de Kayes, de Ségou et de Bamako, on me pose sans cesse des questions sur l'orthodoxie des « onze grains » au regard de la Tidjaniya. J'ai

1. Le docteur Charles Pidoux, qui devint plus tard notre ami, était, à cette époque, incarcéré à Evau pour raisons politiques. Il y connut le Chérif Hamallâh et nous fournit un précieux témoignage sur la fin de la vie du Maître. C'est grâce à lui que nous avons pu retrouver la tombe du Chérif à Montluçon.

toujours répondu que je ne pouvais porter un jugement en cette affaire sans avoir vu personnellement le Chérif Hamallâh, qui est devenu l'un des maîtres les plus populaires de la Voie Tidjani. J'ai donc l'intention de profiter de ce voyage pour me rendre à Nioro.

Fort de mon expérience personnelle de fonctionnaire auprès de l'Administration française, j'estimai de mon devoir de mettre Tierno en garde sur les conséquences qui pourraient en résulter pour lui :

— A tort ou à raison, lui dis-je, le Chérif de Nioro a une fâcheuse réputation auprès de l'Administration. Il a été présenté comme un « antifrçais » par d'éminentes personnalités religieuses dont la parole ne saurait être mise en doute par l'Administration qui les considère comme ses alliées. Aujourd'hui, le divorce est consommé. L'intransigeance des Toucouleurs d'un côté, l'enthousiasme des Marka et des Maures de l'autre ont compliqué le problème. Des querelles totalement étrangères aux questions religieuses se sont surimposées à l'affaire. Les « onze grains » sont maintenant aux prises non seulement avec les « douze grains » de même obéissance Tidjani, mais encore avec des membres de la confrérie Qadri. Il vaudrait mieux que tu t'abstiennes, ou que tu demandes à voir le Chérif officiellement, avec l'accord des autorités.

— Je ne répugne pas à demander quoi que ce soit, tu le sais, me répondit-il. Mais si l'on savait que je vais à Nioro, toutes les parties de ce procès prendraient je ne sais quelles dispositions. Je préfère surprendre tout le monde.

— Tu risques de récolter bien des ennuis, Tierno, et des ennuis venant de toutes parts.

— Connais-tu un homme de Dieu qui ait vécu et qui soit mort sans ennui ? Trouve-moi plutôt une occasion de partir incognito à Nioro.

J'accédai à sa demande et réussis à organiser son voyage comme il me le demandait.

Laissant à Bamako son ami Tidjani Amadou Ali Thiam, Tierno embarqua dans un méchant camion. Pendant vingt-quatre heures, il cahota sur une piste qui étire sur quatre cent cinquante kilomètres son sillon de sable et de cailloux à travers

les épineux. Le camion arriva à Nioro vers onze heures du matin, une heure avant la prière de *zohour* (prière du milieu du jour).

Le jour même, peu après la prière de l'aurore, Chérif Hamallâh avait appelé son homme de confiance, Amadou Ould Brahim, le plus instruit de ses élèves, et lui avait dit :

— Amadou, je recevrai aujourd'hui un étranger. Ce sera ma part dans la succession d'El Hadj Omar. Veillez tous à ce qu'il ne connaisse pas la nostalgie (c'est-à-dire qu'il n'ait pas à regretter sa propre maison).

Aussi, lorsque Tierno se présenta à la zaouïa vers onze heures, Amadou Ould Brahim et d'autres élèves se précipitèrent pour le recevoir. Lorsqu'il eut décliné son nom (Tierno Bokar Salif Tall), Amadou Ould Brahim, reconnaissant un membre de la famille d'El Hadj Omar, fut au comble de l'étonnement :

— Cheiknâ (Notre Maître) nous a annoncé ton arrivée aujourd'hui, s'exclama-t-il.

Immédiatement, Amadou Ould Brahim envoya prévenir Chérif Hamallâh que l'étranger annoncé par lui était arrivé. Chérif Hamallâh n'ayant pas coutume de sortir de sa demeure avant la prière de *zohour*, on installa Tierno dans une case de la concession. Il fit sa toilette, changea de vêtements puis, ses bagages rangés, vint attendre dans la zaouïa au milieu des élèves.

Peu avant l'heure de la prière de *Zohour*, le Chérif apparut. Chacun put voir qu'il portait exactement le même vêtement que Tierno : même boubou, même tourtil (léger boubou de dessous), même bonnet. On eût dit qu'ils étaient le reflet l'un de l'autre, Tierno, comme il me le raconta, en resta sans paroles. Chérif Hamallâh se précipita vers lui, lui donna la main et sourit :

— Eh bien, dit-il, nous sommes habillés de la même façon.

A ce moment, l'appel à la prière retentit. Chacun se disposa en rangs derrière le tapis de prière du Chérif, qui avait coutume de diriger la prière¹. Un adepte d'origine chérifienne, Moulaye

1. Quand la prière musulmane est collective, un homme doit toujours se placer à l'avant pour « diriger » la prière. C'est l'Imam. Les fidèles se disposent

Ismaïl, était placé au premier rang, juste derrière le Chérif. Il céda sa place à Tierno et passa lui-même au second rang, chacun de ceux qui étaient derrière lui se décalant également d'un rang.

Le Chérif vint prendre place. Avant de commencer la prière, il se retourna, vit Tierno derrière lui et, le tirant par un pan de son boubou, le fit venir à sa droite, sur son propre tapis. Moulaye Ismaïl et tous ceux qui s'étaient décalés avancèrent d'un rang et reprirent leur place habituelle.

Il ne s'agissait pas là, de la part du Chérif, d'un simple geste de courtoisie. Il entendait, par ce geste de grande considération spirituelle, imposer Tierno Bokar à ses élèves. Certains d'entre eux, instruits par une dure expérience, voyaient en effet en tout étranger, et particulièrement en un Tall, un agent à la solde des Toucouleurs envoyé pour espionner leur Cheikh. Le patronyme de Tierno le rendait tout spécialement suspect à leurs yeux. En faisant prier l'étranger à sa hauteur, le Chérif le couvrait, en quelque sorte, de son manteau.

Après la prière rituelle, Chérif Hamallâh, comme à son accoutumée, resta trente minutes à prier à voix basse. Puis il donna sa bénédiction à tous et, se tournant vers Tierno Bokar, il lui dit :

— J'aurais voulu te loger chez moi, mais tes parents toucouleurs de la ville pourraient s'en froisser et se sentir gênés s'ils voulaient te rendre visite. Tu logeras donc au sein de la concession, mais dans la demeure de Bouyed Ould Cheikh Siby.

Il se tourna vers Moulaye Ismaïl, celui qui avait cédé sa place à Tierno :

— Moulaye Ismaïl, tu vas te mettre au service de Tierno Bokar pendant tout son séjour chez nous. Ne considère pas ta qualité de Chérif et sers-le.

Puis, comme il en avait l'habitude, il rentra dans ses appar-

derrière lui en rangées horizontales bien régulières, au coude à coude, et le suivent dans ses mouvements.

N'importe qui peut être Imam. Dans les mosquées, un Imam nommé par la communauté exerce en permanence. En général le choix se porte sur un homme réputé pour sa piété.

tements pour n'en sortir qu'à la prière de *asr* (milieu de l'après-midi).

Une fois Tierno installé chez Bouyed Ould Cheikh Siby, Moulaye Ismaïl vint se mettre à son service. Il veillait à la satisfaction de tous ses besoins domestiques, lui faisait son thé et lui tenait compagnie. Apparemment, Tierno et le Chérif ne se voyaient qu'aux heures de prière.

Tierno était là depuis trois jours quand, une nuit, Moulaye Ismaïl fut frappé de dysenterie et obligé de sortir plusieurs fois de la case pour se rendre aux toilettes. Comme dans beaucoup de concessions africaines, celles-ci se trouvaient en plein air, entourées d'un petit muret. Or, à trois heures du matin, par-dessus le petit muret, Moulaye Ismaïl vit Tierno Bokar sortir de sa case et se diriger vers la maison de Chérif Hamallâh. Sa curiosité éveillée, il voulut voir jusqu'où Tierno irait. Au même moment, il vit apparaître, du côté de la maison du Chérif, un rai de lumière provenant de la torche que le Chérif avait coutume de porter sur lui une fois le soir tombé. Le rayon de lumière se rapprocha de Tierno. C'était bien le Chérif. Ils se rejoignirent à mi-chemin et commencèrent à parler à voix basse, tout en cheminant lentement. Moulaye Ismaïl n'entendait pas ce qu'ils se disaient mais, cloué par la surprise, il resta là à les regarder. Il les vit se diriger à pas lents, tout en parlant, vers la porte du Chérif, puis revenir vers lui, repartir et revenir sans cesse. Il en fut ainsi jusqu'à ce que retentît l'appel à la prière du matin, après quoi chacun rentra chez soi.

C'est ainsi que Moulaye Ismaïl découvrit que Tierno Bokar et Chérif Hamallâh se voyaient chaque nuit, à partir de trois heures du matin, quand toute la zaouïa était plongée dans le sommeil. C'est dire que, durant son séjour, Tierno dormit fort peu. Il n'utilisa d'ailleurs jamais le lit que le Chérif avait fait préparer pour lui. Quand le sommeil le prenait, il s'allongeait sur la peau que son hôte lui avait offerte en guise de tapis de prière¹.

Tierno resta quinze jours dans la zaouïa de Nioro. Plus tard, il me dit avoir eu quinze entretiens avec le Chérif, ce qui signifie

1. Tous ces détails m'ont été rapportés par Moulaye Ismaïl. (Cf. note 1, p. 70.)

qu'ils se virent chaque nuit, et dès le début. Au cours de leurs entretiens nocturnes, il put, me dit-il, poser au Chérif toutes les questions qu'il voulut en vue de déterminer sa position. N'oublions pas que, depuis la lettre de Alpha Hassim Tall, il était informé de certains moyens occultes permettant de reconnaître le nouveau Pôle de la Tidjaniya. Toujours est-il que Tierno, qui n'était pas un naïf, fut entièrement convaincu de la validité spirituelle de Chérif Hamallâh, tant sur le plan de la Tidjaniya que sur le plan islamique en général. Aussi lui demanda-t-il de lui renouveler son *wirdou* dans la formule des « onze grains », ce que le Chérif accepta.

Une grande réunion rassemblant tous les élèves fut organisée à cet effet quelques jours avant le départ de Tierno. Celui-ci s'assit sur ses talons, face au Chérif, les mains croisées sur les genoux, le buste affaissé, le menton sur la poitrine.

Chérif Hamallâh — qui était plus jeune que Tierno — lui demanda :

— Tierno Bokar, de nous deux, lequel est le plus âgé ?

— Je suis né avant toi, mais tu es plus âgé que moi¹.

— Nous aurions souhaité que la descendance d'El Hadj Omar fût toute à ton image. Mais ce que Dieu fait est bien fait. Tant qu'il existera des descendants d'El Hadj Omar sur cette terre, il y en aura toujours au moins un qui héritera l'amour de son ancêtre pour le Prophète et pour sa descendance.

Après un instant de silence, le Chérif attaqua le vif du sujet :

— Bokar Salif, t'est-il arrivé de faire une retraite spirituelle ? T'est-il arrivé, pour lever une hésitation, de faire l'*Istikhar*² ?

Tierno, qui avait jusque-là gardé la même position, se redressa.

Quelle coïncidence ! dit-il. Je savais que ce serait la première question que tu me poserais. Effectivement, j'ai fait une telle retraite, et voici pourquoi.

1. Ce qui signifiait : « Dans la Tidjaniya, j'ai débuté avant toi, mais tu es parvenu plus loin que moi. » C'est là une façon de rendre hommage et de reconnaître la supériorité de quelqu'un. Le mérite de la supériorité spirituelle est considéré, en Afrique, comme un âge. On dira, par exemple, d'un jeune homme particulièrement sage : « Ce jeune homme est plus âgé que son père. »

2. Cf. note 1, p. 63.

« Depuis quelque temps, l'obscurité régnait au fond de mon cœur. Je recevais des lettres de mes parents foutanké¹ et même du Chérif El Moktar, me disant qu'il ne fallait pas suivre le chemin de Chérif Hamallâh et que ni eux ni l'Administration ne souhaitaient voir les foules s'engager derrière lui.

« Je lisais ces lettres, dans ma zaouïa, à certains de mes amis. Mais le poids inconnu qui pesait sur ma poitrine s'alourdissait. Mes compatriotes se réjouissaient sans que je connaisse le motif de cette joie. La doctrine Tidjani, que j'interrogeais, restait muette. Les oulémas toucouleurs que je questionnais lançaient l'anathème contre toi et tes partisans. C'est alors que je décidai de faire l'*Istikhar* pour que Dieu me fasse connaître qui tu étais en réalité.

« Sept jours après que j'eus terminé l'*Istikhar*, Dieu m'envoya un rêve. Je vis onze hommes qui marchaient dans une forêt au crépuscule et, parmi eux, je reconnus le Chérif El Moktar. Ils étaient tous couverts de bourbouille² et souffraient de fortes démangeaisons. Ils allaient titubant dans le sable, déchiraient leurs vêtements et se grattaient jusqu'au sang. Je me suis joint à eux et, aussitôt, j'ai contracté leur mal. Nous arrivâmes sur une éminence et nous aperçûmes, au-delà, une vaste plaine dans laquelle un étang s'étendait à perte de vue. L'eau de cet étang était blanche comme du lait. "Nous allons nous laver et boire", dit l'un d'entre nous.

« Nous pressâmes le pas. Un homme ailé sortit de l'eau. Il étendit les bras et nous dit : "Il est interdit d'entrer dans cet étang. — Un Chérif est parmi nous. Laisse-nous boire. — Je vous connais tous beaucoup mieux que vous-même, répliqua-t-il, mais vous n'entrerez pas dans l'étang avant l'arrivée de son propriétaire."

« Un vent de tornade se leva qui fit monter de l'horizon un nuage scintillant. De ce nuage s'échappait un chant. Nous reconnûmes la formule du *dhikr* : *Lâ ilâha illa' Llâh*³. — Figés

1. *Foutanké* : originaire du Fouta, au Sénégal, ce qui est le cas des Toucouleurs.

2. Éruption de petits boutons qui apparaissent sur le corps lors des grandes chaleurs et qui démangent énormément.

3. Il s'agit ici de la récitation psalmodiée de la première partie de la profes-

de crainte, nous regardions venir sur nous cette étrange nuée. Elle arrivait dans le ciel comme un cheval au galop. Lorsqu'elle fut parvenue au zénith elle se désagrégea. Elle était faite d'une foule d'hommes ailés et le mouvement de leurs ailes provoquait le scintillement qui nous avait frappés. Les hommes pénétrèrent dans l'étang et s'évanouirent. D'un seul mouvement, les douze que nous étions se portèrent en avant pour les suivre. Le gardien s'y opposa d'un geste. Une autre rafale de vent nous apporta un second nuage d'hommes ailés qui reproduisirent les gestes des premiers. Puis un troisième. Les nuages étaient toujours plus scintillants et les voix qui chantaient la formule sacrée devenaient, à chaque renouvellement des nuées, toujours plus harmonieuses. Derrière le troisième nuage, un homme à cheval parut. Le cavalier était masqué et il tenait un chapelet dans sa main. A la tête du cheval, El Hadj Omar tenait la bride.

A ces mots, le Chérif interrompit Tierno :

— Comment as-tu reconnu El Hadj Omar ?

Tierno répondit :

— Son nom était inscrit en lettres de feu sur sa poitrine. Le cheval se cabrait dans le vent. El Hadj Omar s'accrochait à la bride. Une rafale retroussa la crinière du cheval et fit glisser le chèche sur le visage du cavalier. J'atteste devant Dieu que le visage qui m'apparut alors, je m'en aperçois aujourd'hui, était le tien.

« Le cavalier dit au gardien : "Que veulent ces gens ? — Ils veulent boire", répondit-il.

« Le cavalier descendit de cheval et s'avança vers la mare. Un souffle d'une violence inouïe se leva alors, à côté duquel les rafales précédentes n'étaient que brises légères. Les douze furent dispersés dans la poussière. L'homme qui avait ton visage prit de l'eau lactée dans le creux de ses mains et m'en aspergea. Ma soif et mes démangeaisons cessèrent. J'entendis une voix qui dominait celle du vent crier à mes oreilles : "Tu boiras et tu te laveras ; mais plus tard, pas aujourd'hui..."

sion de foi islamique, *Lâ ilâha illa' Llâh*, qui signifie : « Il n'est de dieu que Dieu » ou : « Pas de dieu, si ce n'est Dieu. » Ce *Dhikr* est une partie essentielle du *wirdou* de toutes les confréries islamiques en général.

« Je me suis réveillé, brisé par ce rêve. Depuis, j'ai cessé de lire en public et de copier pour les diffuser ces lettres qui te condamnaient et qui avaient ainsi jeté le trouble en mon âme. Ce rêve date de quatre ans. Il est tellement présent à ma mémoire que j'en arrive à douter qu'il s'agisse d'un rêve.

« Mes tourments ne cessèrent pas, cependant, du jour au lendemain. L'importance de la décision que je venais de prendre m'apparut au grand jour. J'avais rompu avec les miens. J'en souffrais si fort que, trois jours après la réponse à mon *Istikhara*, j'en fis un autre, simple celui-ci ; j'eus le bonheur de voir en rêve El Hadj Omar lui-même, qui me rassura. Le désir de te connaître n'avait fait que grandir en moi depuis quatre ans. La mort de mon frère aîné m'a donné l'occasion d'aller à Bamako et, aujourd'hui, je viens jusqu'à toi.

— N'as-tu pas peur de la colère des tiens ? demanda le Chérif à Tierno. Ils en auront le cœur gonflé. Ils te traiteront comme quelqu'un qui a humilié leur famille. Ils te combattront.

« Vois ma main, ajouta-t-il. C'est comme si elle contenait une braise rouge et que la main de toute personne que je rencontre soit remplie de poudre. Il suffit que je lui donne le *Tajdid*¹ pour que cela explose. N'as-tu pas peur ?

— Cela m'est égal, répondit Tierno.

Trois fois, le Chérif lui posa la même question. Trois fois, Tierno répondit : « Cela m'est égal. »

Le Chérif se concentra un moment puis, levant le front et se tournant vers les élèves maures qui remplissaient la salle, il dit :

— Je prends Cheikh Ahmed Tidjani et vous tous à témoin. Je donnerai aujourd'hui à Tierno Bokar la clef qui lui permettra d'ouvrir les secrets contenus dans la demeure de Cheikh Tidjani.

Puis, prenant les mains de Tierno Bokar dans les siennes, il procéda au *Tajdid* :

« Je renouvelle ton *wirdou*. Je renouvelle ton grade de *moqaddem*, cette fois-ci dans le rite des "onze". Une fois de plus, je déclare que le "douze" n'est pas une erreur.

« Tout *moqaddem* que tu as déjà nommé et qui consentira à te

1. *Tajdid* : renouvellement du *wirdou*.

suivre dans le rite des "onze", s'il te demande le *Tajdid*, donne-le lui ; je le confirme dans son grade de *moqaddem*. En revanche, tu ne nommeras pas de nouveaux *moqaddem*.

Tous les élèves s'approchèrent, prirent à tour de rôle la main de Tierno Bokar et lui demandèrent sa bénédiction.

Moulaye Ismaïl me raconta plus tard que Chérif Hamallâh, parlant un jour de Tierno à ses adeptes, avait dit : « Parmi tous les hommes qu'il m'a été donné de rencontrer, Tierno Bokar est l'un de ceux qui ont pénétré le plus profondément les secrets de la Tidjaniya contenus dans la *Djawahira-el-Maani* (*Perle des significations*) et dans *Er-Rimaa* (*les Lances*), le livre d'El Hadj Omar.

Quelques jours avant le départ de Tierno, après la prière de *asr*, alors que le soleil commençait à perdre de son ardeur, Chérif Hamallâh demanda à tous ses élèves de l'accompagner dans la promenade qu'il avait coutume de faire en dehors de Nioro pour aller prendre l'air. Il se rendit dans les champs d'arachides qui avoisinaient la ville et proposa aux élèves de glaner les fruits restés enfouis dans le sol après la récolte.

Quand ils furent parvenus dans un champ, chacun se dispersa pour ramasser les fruits. Le Chérif mettait dans le creux de sa main ceux qu'il trouvait. Quand il en eut une poignée pleine, il la tendit à Tierno :

— Tiens ! lui dit-il, voici une bonne provision.

Ce que voyant, dès que les élèves avaient réuni une poignée d'arachides, ils venaient la remettre au Chérif qui la tendait à son tour à Tierno en disant :

— Ajoute-la aux autres.

Lorsque le pan du boubou de Tierno fut rempli par plusieurs kilos d'arachides, le Chérif donna le signal du retour. Selon les grands élèves, qui connaissaient la retenue habituelle de leur maître dont les gestes n'étaient jamais dépourvus de signification, le Chérif avait, ce jour-là, fait montre d'une extrême sympathie envers Tierno. Par la suite, Tierno conserva précieusement ces arachides, n'ayant jamais voulu les partager avec qui que ce soit.

La veille du jour fixé pour le départ, le Chérif fit apporter des provisions de route.

— Je vais vers le pays où l'on trouve du sucre, dit Tierno. Garde tes provisions.

— Je tiens à ce que tu emportes un peu de tout ce que je mange, lui répondit le Chérif.

Les serviteurs apportèrent des couffins pleins de dattes, des quartiers de viande séchée et une outre pleine de beurre de vache. On apporta trois kilos de thé, cinq pains de sucre et aussi des pommes venues de la métropole, que le Chérif appréciait.

Le lendemain, à l'aube, quittant le Chérif qu'il ne devait jamais revoir, Tierno Bokar Salif montait dans un camion qui devait l'amener, au terme de sa première étape, à Koniakari, dans le Kârta de Diombogho. Pour aussi rapide qu'il ait été son véhicule, plus rapide encore avait été la nouvelle qui le précédait :

« Un Tall a trahi la cause des "douze" ! »

Début des persécutions

A peine Tierno avait-il reçu son *Tajdid* que la nouvelle en avait été connue dans toute la ville. Le chef des Tall de Nioro avait immédiatement télégraphié dans toutes les cités et toutes les régions où se trouvaient des Tall pour leur apprendre que Tierno Bokar venait de trahir la cause d'El Hadj Omar et qu'il convenait de rompre tout lien de famille et toute relation avec lui. A toutes les étapes de la route entre Nioro et Bāndiagara, les descendants d'El Hadj Omar attendaient leur cousin. Tierno entraînait dans l'épreuve.

A Koniakari où résidait une branche de sa famille, Tierno ne fut pas reçu. Pour qui sait ce qu'est l'hospitalité africaine et quelle obligation sacrée elle représente pour ceux qui la doivent, c'était là une offense on ne peut plus grave.

Les choses auraient pu cependant être pires et basculer vers le drame car les Tall de Koniakari avaient décidé de provoquer Tierno dès son arrivée dans la ville. Ils en informèrent le Chef de canton, Dembasadio Diallo. Heureusement celui-ci, qui avait été initié à la Tidjaniya par Tierno, lui était fort attaché. Ses fonctions ne lui permettaient pas de montrer ouvertement cet attachement, mais il sut désamorcer le complot.

— Vos différends entre « onze grains » et « douze grains » ne me regardent pas, dit-il aux Tall. Je suis Chef de canton, je représente l'autorité française dans ce pays et j'enfermerai quiconque essaiera de troubler l'ordre public de quelque manière que ce soit.

Rafraîchis par ce langage, les Tall de Koniakari se tinrent cois. Tierno pu traverser la ville sans encombre et poursuivre sa route.

A Kayes, les Toucouleurs se rendirent en cortège chez leur chef Bassirou Mountaga Tall et l'invitèrent à réagir contre la présence de Tierno. Bassirou, plus sensible aux traditions familiales qu'aux rivalités de l'heure, même affublées de l'épithète « religieuses », refusa de les entendre.

— Si j'ai à combattre mon cousin Tierno Bokar, dit-il, je le combattrai personnellement et j'en prendrai seul la décision.

Tierno, soulagé dans une certaine mesure, prit à Kayes le train de Bamako et arriva dans la capitale du Soudan dans les derniers jours de juin 1937.

Dès sa sortie de la gare, il me fit convoquer. Inutile de dire que je l'attendais avec impatience. J'accourus dans la maison où il s'était installé. Après avoir prononcé les salutations d'usage, je le questionnai sans attendre :

— Tierno, as-tu vu le Chérif ?

— Je l'ai vu, dit-il.

Pendant quelques longues minutes, il m'enveloppa d'un regard intense qui trahissait sa préoccupation. Puis, rompant son silence, il ajouta :

« J'ai vu l'homme. Je l'ai trouvé et je me suis retrouvé en lui. Je l'ai reconnu. Tout ce que j'avais, je l'ai déposé à ses pieds¹. Je lui ai demandé de me donner ce qu'il avait, et il me l'a donné.

« Je n'obligerai ni élève, ni parent, ni ami à me suivre dans cette voie. Mais quant à moi, même si ma peau devait se séparer de ma chair, ma chair de mes nerfs, mes nerfs de mes os et mes os de ma moelle, si ma moelle lâchait Chérif Hamallâh, je lâcherais ma moelle !

Voyant combien sa décision était ferme, je lui demandai :

1. Sous-entendu : les chaînes de transmission qu'il avait reçues au préalable.

— Depuis que Chérif Hamallâh t'a donné le *Tajdid*, l'as-tu toi-même donné à quelqu'un ?

— Non.

— Tierno, ajoutai-je, j'ai eu l'honneur de faire partie des quatre premiers petits écoliers de ton école coranique. De nous quatre, je suis le seul survivant. Aujourd'hui, je voudrais être le premier de tes adeptes. Je voudrais être ton *tiolel*¹.

Il me regarda longuement.

— Je te demande de bien réfléchir, me dit-il. Le Chérif m'a dit que sa main contenait une braise et que la main de ceux à qui il donnait le *Tajdid* contenait de la poudre. Il m'a prévenu du danger. Je lui ai répondu que cela m'était égal. Mais toi, as-tu bien réfléchi ?

— Puisque cela t'est égal, cela m'est égal à moi aussi, lui répondis-je. Mon vœu est d'être derrière toi en toutes choses. Même dans le paradis, je voudrais que tu entres avant moi et que je ne fasse que te suivre. Je serai partout avec toi et inconditionnellement avec toi. Aussi je te demande maintenant de me renouveler mon *wirdou*.

Et je lui tendis mes mains ouvertes, dans l'attitude de celui qui reçoit.

Il procéda au *Tajdid*, puis énonça la chaîne de transmission :

— Abou Bokar Salif (c'est-à-dire lui-même), Amadou Hamma'Ullâh (Chérif Hamallâh), Cheikh Mohammad Lakhdar, Cheikh Tahar, Cheikh Ahmed Tidjani et Seïdnâ Mohammad, le Prophète de Dieu.

Telle est la chaîne que j'ai reçue de lui.

Puis il me bénit.

Je ne pouvais m'empêcher, cependant, de m'inquiéter pour lui et je lui fis part de cette inquiétude :

— Tierno, te rends-tu compte que tu viens toi-même de jeter la braise dans la poudrière ? Ta famille ne te le pardonnera pas. On te créera les pires difficultés, on salira ta réputation.

— Je te croyais plus mûr, me dit-il. Aurais-je perdu mon temps à te préparer ? "Mon" honneur, "ma" famille, "ma"

1. Le *tiolel* est le premier petit poisson que l'on prend après une pêche dont on est rentré bredouille.

poule, "mon" cheval, mon... mon... et toujours non. Vois-tu, Amadou, l'écume ne se forme à la surface des eaux que lorsque les vagues s'élèvent hautes, se cognent durement entre elles et vont finalement heurter le rivage.

« De même, tant que des formules analogues à "Donne-moi", "Tu ne m'as pas donné", "Tu ne dois pas avoir ça", "Il a eu", "Je voudrais être", etc. s'agiteront dans notre cœur comme des vagues en furie ou des moutons effarouchés, il s'élèvera, pour obscurcir nos yeux et boucher nos oreilles, de gros nuages sombres, chargés d'éclairs et de tonnerre. Ces nuages, porteurs de calamité, terniront pour nous le ciel et l'horizon. Et nous ne discernons plus l'aspect serein du firmament semé d'étoiles, ni les pelouses d'herbe fine sur le flanc des collines qui dévalent vers les régions où Dieu est adoré pour lui-même.

— S'il en est ainsi, tout est bien, dis-je.

Et je lui demandai l'autorisation de me rendre à Dakar car, à ma connaissance, la source de toutes les difficultés des « onze grains » se trouvait en cette ville, en la personne de certains grands marabouts toucouleurs qui avaient l'oreille du gouvernement général. L'idée me vint, au moment même, de réaliser dans cette ville une conférence publique sur l'Islam et sur la Tidjaniya de manière à mettre au clair une fois pour toutes cette affaire. Je me proposai d'y aborder une étude approfondie des rites de la Tidjaniya et de leur signification, les adeptes se contentant, le plus souvent, d'une adhésion superficielle ou insuffisamment éclairée. J'espérais, naïvement peut-être, que cela contribuerait à dissiper les malentendus. Quoi qu'il en soit, je ne parlai pas à Tierno de cette idée qui m'avait traversé.

— Je vais faire l'*Istikhar* à propos de ton voyage, me dit-il. Je te demande d'attendre, pour décider quoi que ce soit, que j'aie reçu un éclaircissement.

Trois jours après, il me dit qu'il avait reçu une réponse favorable et que je pouvais partir. J'étais prêt. Je pris le train le soir même.

Il vint m'accompagner à la gare. Je le revois encore, tout de blanc vêtu comme à son accoutumée, portant un simple *tourtill* de dessous, sans coiffure. Il tenait à la main un long bâton de

bambou. Dans la gare, il me donna sa dernière bénédiction et nous nous séparâmes. Je vis s'éloigner son visage au front si brillant. Je partais plein d'enthousiasme, la tête emplies d'idées et nourrissant l'espoir de pouvoir arranger les choses. Je ne savais pas que je ne le reverrais jamais.

Lors de mon séjour à Dakar, je pus réaliser, sous l'égide d'une association qui venait de se constituer sous le nom de « Fraternité musulmane », ma première conférence publique sur l'Islam et la Tidjaniya. Cette conférence connut un grand succès. Hélas, ce succès ne fit qu'exaspérer davantage les grands marabouts Tall qui étaient déjà acharnés à la perte de Tierno.

De son côté, Tierno avait repris le chemin de Bandiagara. Tidjani Amadou Ali Thiam, son fidèle ami, l'accompagnait à nouveau. La première grande ville où ils s'arrêtèrent fut Ségou, la vieille cité au bord du fleuve où Tierno avait passé les années de sa jeunesse.

Dans cette ville se trouvait Mountaga, petit-fils d'El Hadj Omar, fils d'Amadou Chékou le *Lamido dioulbé* qui avait quitté le pays devant la conquête française. Les Tall, prévenus de l'arrivée de Tierno, savaient que, conformément à la coutume, la première chose qu'il ferait serait de venir saluer Mountaga en tant que chef de la maison Tall à Ségou. Ils organisèrent donc, chez ce dernier, une grande réunion pour l'accueillir à leur façon. Les griots eux-mêmes étaient là. Dans toute l'assistance, il n'y avait pas un seul lettré, pas un seul homme qualifié pour une discussion d'ordre religieux.

Comme prévu, Tierno Bokar, accompagné de Tidjani Amadou Ali, se présenta chez Mountaga dès son arrivée dans la ville. Lorsqu'il entra dans la salle, le silence se fit. Il prononça les salutations d'usage, auxquelles il fut répondu du bout des lèvres. D'emblée, Mountaga, en tant que chef des Tall, le questionna :

— Il nous est revenu que tu as demandé le *Tajdid* à Chérif Hamallâh et que tu l'as reconnu pour le Maître général de l'Ordre Tidjani. Est-ce vrai ?

— Oui.

— Chérif Hamallâh vaut-il davantage qu'El Hadj Omar, ou bien le vaut-il seulement ?

— A quel point de vue ?

— Au point de vue de la connaissance, de la sainteté, et à tous les points de vue.

— Ta question est mal posée, dit Tierno, car en aucune façon un saint mort ne saurait être comparé à un saint vivant dans le temps du vivant¹. Il est dit qu'un saint vivant prime toujours un saint mort, mais le saint vivant doit respect et considération au saint mort et doit l'imiter dans les réalisations propres à son temps.

Ce fut un brouhaha indescriptible. On entendait fuser de tous côtés les cris des courtisans : « Renégat !... Tu as abandonné ta famille... Tu as rabaissé El Hadj Omar... Tu es contre El Hadj Omar !... »

Mountaga, bien qu'illettré, était un homme très pieux et, par ailleurs, raisonnable et mesuré. Il imposa silence à l'assemblée. Puis, se tournant vers Tidjani Amadou Ali Thiam, il lui dit :

— A mon sens, si quelqu'un, ici, a droit à la parole, c'est toi. Or tu es là et tu ne dis rien. Que penses-tu de l'action de Tierno Bokar ?

— Je pense, répondit mon père, que si Tierno Bokar avait ramené de son voyage une caisse pleine d'or, tous ceux qui, en ce moment, sont en train de le condamner sans avoir aucune connaissance des questions dont il s'agit, par simple imitation, se seraient partagé son or sans lui en demander l'origine et sans se soucier de sa pureté². Or, quand il s'agit de religion, Tierno Bokar récite son chapelet avec onze grains au lieu de douze, mais vous-mêmes, pour la plupart, vous ne priez pas plus à onze grains qu'à douze et vous ne vous inquiétez pas de voir aujourd'hui vos enfants fréquenter davantage le cabaret que la mosquée. C'est cela qui, pour vous, est acceptable !

Sur ces mots, il se tut.

1. Sous-entendu : lorsque les temps changent, les conditions exigées changent également, de même que les caractéristiques et les réalisations extérieures. Seuls les principes et valeurs fondamentaux demeurent immuables.

2. Au sens islamique, un bien est pur, ou licite, s'il a été acquis honnêtement non seulement par son actuel détenteur, mais par ceux qui le lui ont transmis. D'où la nécessité de connaître l'origine d'un bien pour savoir s'il est licite.

Pour l'assistance, composée uniquement de Tall, c'était là non un langage de bon sens, mais une simple réaction de Thiam. Les Thiam n'étaient-ils pas la famille traditionnellement rivale des Tall? N'étaient-ils pas connus pour ne jamais tenir de propos flatteurs? Quoi qu'il en soit, ces paroles déplurent beaucoup à Mountaga qui s'en blessa.

— Puisque je connais maintenant, dit-il, la position de Tierno Bokar et la tienne, Tidjani Amadou Ali, séparons-nous. Désormais, il n'y aura plus rien de commun entre vous et nous!

Tierno et son ami se retirèrent. Le lendemain, ils quittaient la ville et prenaient la direction de Mopti, dernière grande étape avant Bandiagara.

A Mopti, la nouvelle du ralliement de Tierno Bokar à Chérif Hamallâh était déjà connue des autorités françaises. Informé par les grands marabouts Tall, le gouvernement général de Dakar avait fait parvenir au commandant de Mopti des instructions précises: il lui fallait veiller à ce que le retour de Tierno Bokar ne troublât pas l'ordre public. A la moindre menace de troubles, il fallait le déporter et le placer en résidence surveillée loin des territoires de la boucle du Niger.

Le « grand interprète » du commandant de Mopti était alors Oumar Sy, lequel était fort attaché à Tierno qui était son marabout. Comme tout grand interprète, il était dans les secrets des dieux et des commandants. Il eut donc vent de l'affaire bien avant l'arrivée de Tierno. Dans son désir de le protéger contre le coup monté que l'on préparait contre lui, il entreprit une manœuvre astucieuse.

Dès qu'Oumar Sy apprit que Tierno avait quitté l'étape de Ségou, il se rendit incognito à Bandiagara, la nuit même, dans la voiture d'un ami. Il demanda une entrevue à Tidjani Aguibou Tall, fils de l'ancien roi de Bandiagara, qui était alors Chef du canton de Bandiagara et Chef du clan Tall de la ville.

— Tidjani Aguibou, lui dit-il, ton cousin Tierno Bokar va arriver à Mopti demain, sans doute dans la soirée. D'après ce que j'ai appris, il risque d'être déporté en raison du *Tajdid* qu'il a reçu de Chérif Hamallâh et l'on compte se servir de toi contre ton cousin. Je suis donc venu te demander de ne pas te laisser manœuvrer. Dans cette affaire, je serai avec toi. Si tu acceptes

mon assistance, je puis me charger, par exemple, d'informer le commandant que tu as décidé de venir chercher ton cousin, que tu as toute influence sur lui du fait de ta position familiale et que tu donnes ta parole au commandant qu'il n'y aura aucun trouble. J'ajouterai que c'est là une affaire de famille dans laquelle l'Administration n'a pas à intervenir et que tu comptes régler cette affaire toi-même. Nous dirons que ceux de Dakar, de Nioro, de Kayes et de Ségou ne connaissent pas vraiment Tierno Bokar, n'ayant jamais vécu avec lui, alors que toi tu le connais, ayant toujours été auprès de lui et lui ayant même donné l'un de tes fils comme élève. Si tu viens, fais-toi accompagner par quelques notables. Mais attention! Lorsque tu te trouveras en présence de Tierno Bokar, dis seulement que tu viens le chercher et rien d'autre. Que ni toi, ni ceux qui t'accompagneront ne parlent de religion devant Tierno pour ne pas provoquer une réaction de sa part ou une parole imprudente.

Tidjani Aguibou Tall, qui aimait bien Tierno, donna son accord. Oumar Sy revint à Mopti la nuit même, les deux villes n'étant distantes que de soixante-dix kilomètres. Le lendemain matin, comme chaque jour, il se rendit au bureau du commandant. Le soir, Tierno Bokar arrivait à Mopti où il passa la nuit, ne devant rencontrer le commandant que le matin suivant.

Au début de cette seconde nuit mouvementée, Oumar Sy vint trouver Tierno pour le prévenir qu'un complot avait été monté contre lui:

— On veut te faire passer pour un agitateur, prêt à faire parler la poudre dans la montagne, lui dit-il. Ne te prête pas à ce jeu. Écoute mes conseils pour éviter que l'on ne déclenche sans toi une bagarre qui porterait ton nom. Ton cousin Tidjani Aguibou Tall va venir au-devant de toi. Tu connais sa droiture. Je te demande de le suivre au nom de la tradition familiale. Dès lors qu'il s'agit de tradition familiale, aucune question de religion ne se pose.

— En effet, répondit Tierno, dès lors que nous nous situons dans ce seul cadre, je me considère comme un serviteur de Tidjani Aguibou Tall. Il peut faire de moi ce qu'il veut, cela n'a effectivement rien à voir avec la religion.

Oumar Sy poussa un soupir de soulagement. Assuré mainte-

nant que Tierno Bokar ne refuserait pas de suivre Tidjani Aguibou Tall, il fit savoir à ce dernier qu'il aurait à se présenter chez le commandant le lendemain matin. Après ces deux nuits bien remplies, il rentra enfin chez lui prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, il se rendit très tôt au Cercle afin d'être sûr de pouvoir parler au commandant avant l'arrivée de Tierno. A peine le commandant était-il installé à son bureau qu'il attaqua le sujet :

— Mon commandant, je crois que les craintes du gouvernement général de Dakar ne sont pas fondées et que les renseignements qui ont été donnés sur Tierno Bokar sont inexacts. En fait, nous n'aurons aucune histoire.

A cette époque, les grands interprètes jouissaient généralement de toute la confiance des commandants de Cercle qui tenaient grand compte de leurs avis. Le commandant de Mopti, qui s'appelait Levavasseur, se sentit plus à l'aise après cette déclaration. Comme tout commandant qui se respecte, son seul souci était d'éviter que son Cercle ne fût troublé par la moindre complication.

De son côté, Tidjani Aguibou Tall, qu'accompagnaient Alpha Ali le vieil ami de Tierno, Sada Wane et Mamadou Ibrahima Ali ses cousins directs, plus quelques notables, était arrivé à Mopti tôt dans la matinée. Il s'était rendu directement dans la maison où logeait Tierno.

— J'ai appris, lui dit-il, qu tu es revenu. Je suis venu au-devant de toi pour te ramener à Bandiagara. Je désire qu'après ta visite au commandant de Cercle nous quittions immédiatement la ville. Je ne veux pas que tu séjournes ici ne serait-ce qu'une heure de plus.

Tierno ayant donné son accord, ils partirent tous ensemble pour la Résidence. Dès leur arrivée, on fit entrer Tierno dans le bureau du commandant. Celui-ci lui posa, en français, la question suivante :

— Tierno Bokar, es-tu prêt à retourner à la pratique dont tu es l'un des grands chefs (c'est-à-dire les « douze grains ») et que tout soit dit, oui ou non ?

Le grand interprète Oumar Sy se tourna vers Tierno comme pour s'approprier à lui traduire les propos du commandant mais,

réalisant toutes les fâcheuses conséquences que pourrait entraîner une réponse sincère de Tierno, il prit sur lui d'inventer une phrase anodine, l'essentiel étant que Tierno puisse répondre « oui » en hochant la tête d'une façon bien visible. Il lui « traduisit » donc la phrase suivante :

— Tidjani Aguibou Tall, le Chef de Bandiagara, accompagné de notables, est venu au-devant de toi pour que tu partes avec lui à Bandiagara. Es-tu prêt à le suivre ?

Tierno répondit « oui » d'un grand geste de la tête que le commandant put voir de ses yeux. L'interprète se retourna alors vers ce dernier :

« Tierno Bokar va suivre son frère, qui est tout à la fois son chef et son aîné. Il ne peut aller contre les ordres que lui donne son frère. Celui-ci lui demandant de réintégrer la famille, c'est ce qu'il va faire.

Dans l'esprit du commandant Levavasseur, cela signifiait que Tierno rompait avec les « onze grains » et réintégrait sa famille en reprenant les « douze grains ». Pour lui, tout était donc réglé.

Une difficulté restait à régler pour Oumar Sy. Dans le même bureau se tenait en effet un commis africain qui, parlant le français, avait tout entendu et tout compris. Toujours plein d'astuce, Oumar Sy se tourna vers lui :

« C'est là une question purement familiale, lui dit-il. Et nous ne devons pas, en tant qu'africains, aider à la détérioration d'une famille ; sinon nous en serions les complices. Je voudrais que tu échanges quelques mots avec Tidjani, puis que tu dises au commandant : "Tidjani Aguibou Tall m'a confirmé lui-même que Tierno Bokar est d'accord avec lui" ».

Le commis — de connivence avec l'interprète, comme tous les commis — s'entretint brièvement avec Tidjani, puis dit au commandant :

— Mon commandant, Tidjani Aguibou Tall il est venu chercher son frère¹ et son frère il accepte de le suivre en tout. Comme ça, pas d'histoires !

Oumar Sy avait trouvé un témoin.

C'est ainsi que le commandant Levavasseur, à l'insu de

1. En Afrique, les cousins sont couramment appelés « frères ».

Tierno, fut induit en erreur par une astuce de son grand interprète. Ce dernier, dont la seule intention était d'éviter que son Maître ne fût déporté, ne pouvait prévoir que cette erreur se révélerait, beaucoup plus tard, très lourde de conséquences pour Tierno Bokar.

Dans le « registre-journal » du Cercle, le commandant écrivit : « Ce jour, Tierno Bokar Salif Tall et les membres de sa famille se sont présentés à moi. Le marabout Tierno Bokar reprend les "douze grains" et abandonne la pratique des "onze grains". Les siens sont venus le chercher. Tout est réglé, l'affaire est close. »

Et il envoya un télégramme en ce sens au gouvernement général de Dakar pour l'informer que l'affaire était terminée¹.

Les grands marabouts toucouleurs de Dakar apprirent l'événement par leurs amis du gouvernement général. Connaissant la fermeté de caractère de Tierno, ils doutèrent de la réalité de son reniement. Voulant en avoir le cœur net, ils actionnèrent leurs partisans à Bandiagara afin de vérifier si, effectivement, Tierno Bokar était revenu à la pratique des « douze grains ». Bien entendu, on constata que Tierno continuait à réciter tranquillement son chapelet à « onze grains » dans la mosquée, avec la bénédiction du Chef de canton, son cousin Tidjani Aguibou Tall.

Ne pouvant attaquer ce dernier de front, les marabouts firent porter leur offensive sur un autre plan. Ils imaginèrent de brouiller Tierno Bokar avec Chérif Hamallâh en envoyant à ce dernier des lettres injurieuses signées « Tierno Bokar ». Quand ces lettres arrivèrent à la zaouïa de Nioro, certains élèves, méfiants par principe à l'égard de tout ce qui était Tall, mordirent à l'hameçon et essayèrent d'indisposer le Chérif contre Tierno. Mais le maître avait éventé le piège.

— Non, leur dit-il, l'homme que j'ai vu ne trahira jamais la parole donnée. D'ailleurs, ces lettres ne sont pas de son écriture, que je connais. Or, s'il avait à m'écrire, il le ferait de sa main. Ne vous laissez donc pas induire en erreur par des gens qui ne cherchent que ce résultat.

1. Je tiens tous ces détails d'Oumar Sy lui-même, qui est mort à Mopti voilà quelques années.

Devant ce nouvel échec, les marabouts se décidèrent à aller trouver Tidjani Aguibou Tall, le Chef de Bandiagara.

— Tierno Bokar t'a induit en erreur, lui dirent-ils. Il n'a pas cessé sa pratique des « onze grains ». Nous devons agir contre lui, ainsi que tous nos parents nous l'ont prescrit.

La réponse de Tidjani Aguibou fut sans équivoque :

— Les Tall qui me poussent à sévir contre Tierno Bokar, dit-il, l'ont eu entre leurs mains avant qu'il ne rentre à Bandiagara. Pourquoi n'ont-ils pas agi eux-mêmes et ne l'ont-ils pas supprimé chez eux ? Tant que je vivrai, en tout cas, personne ne touchera ici à Tierno Bokar. Il est mieux placé que nous tous pour savoir ce qui est valable ou non en matière de religion.

L'affaire en resta là. Tierno avait repris ses habitudes d'antan, ses cours à la zaouïa et ses prières à la mosquée. Lorsqu'il récitait sa *wazifa*, il égrenait les onze grains de son chapelet et tout le monde fermait les yeux. Il vivait là, sans le savoir, ses derniers jours de bonheur et de paix, bien loin des mesquineries des hommes.

L'épreuve

La paix ne dura pas un an. Le 21 mai 1938, Tidjani Aguibou Tall mourait et la succession à la chefferie de Bandiagara était ouverte. Désormais, le cousin conciliant et bien placé ne couvrirait plus Tierno. Celui-ci allait subir le contrecoup des incidents qui accompagnèrent et suivirent la désignation du nouveau chef.

A la suite de diverses manœuvres tendant à évincer deux autres candidats présentant des titres à la succession, un receveur des postes, Moktar Aguibou Tall, fut nommé Chef du canton de Bandiagara par l'Administration française, grâce à une action directe des grands marabouts Tall de Dakar dont il devenait ainsi l'obligé.

Jusque-là, Moktar Aguibou Tall avait entretenu d'excellentes relations avec Tierno Bokar. On peut même dire qu'il lui était dévoué. Mais un vieux Diawando¹, qui avait un compte personnel à régler avec Moktar, allait mettre le feu aux poudres.

Ce vieux Diawando, appelé Aguibou Ousmane, avait tout d'abord soutenu un autre candidat à la chefferie. Victime d'une ruse de la part des marabouts Tall de Dakar qui lui avaient fait craindre une imaginaire mesure de déportation, il avait finalement été contraint de se rallier publiquement à Moktar Aguibou. L'indiscrétion d'un commis d'administration lui permit, mais trop tard, d'apprendre le tour qui lui avait été joué. Aussi jura-t-il de se venger et de trouver le moyen de rendre Moktar Aguibou le plus impopulaire de tous les chefs ayant jamais existé à Bandiagara ou devant y exister jamais.

1. Les *Diawambe* (pluriel de *Diawando*) sont une ethnie non peule, mais foulaphone (de langue peule), vivant surtout auprès des Peuls. Ils sont réputés pour leur intelligence et pour leur ruse.

Il commença par pénétrer dans l'intimité de Moktar Aguibou, ne le quittant plus d'une semelle, affichant un dévouement total, se rendant indispensable. Bref, il fit tant et si bien que Moktar finit par le considérer comme son meilleur conseiller. Tout était en place pour pousser le nouveau Chef de canton vers une mauvaise affaire.

Le vieux Diawando entrevit la possibilité de rendre Moktar très impopulaire dans Bandiagara s'il parvenait à l'opposer à Tierno Bokar. Celui-ci était en effet très aimé dans la ville où l'on jugeait sévèrement les reniements, quels qu'ils soient. Il espérait qu'un revirement de Moktar en faveur des ennemis de Tierno lui vaudrait le mépris de la population, sans penser aux conséquences qui pourraient en résulter pour le vieux maître.

Aussi, un jour où il se trouvait seul avec Moktar Aguibou Tall, lui tint-il ce discours :

— Moktar, il est une chose qui risque de ternir ton commandement. Je regrette d'avoir à t'en parler, mais puisque j'ai promis de t'aider et que tu as promis de m'écouter, mon devoir est de te mettre en garde. Il s'agit de ton cousin Tierno Bokar. Il a instauré dans Bandiagara une chose qui n'a été faite sous aucun des anciens chefs de la cité, tes prédécesseurs. Et s'il a osé le faire sous ton commandement, c'est parce qu'il n'a aucune considération pour toi. Tout le monde dit que tu es faible et que tu ne vaux rien. Mais c'est confondre ta politesse avec de la faiblesse. Mon devoir est de te dire que, lorsqu'on est chef, on doit mettre la politesse de côté. Crois-moi, si tu ne sèvis pas contre Tierno Bokar en lui interdisant de pratiquer les « onze grains », tu seras le dernier des Tall.

Tel était le moyen le plus rapide que le rusé Diawando avait trouvé pour placer Moktar en mauvaise posture¹.

Hélas, Moktar Aguibou n'avait pas la sagesse de son prédécesseur Tidjani Aguibou Tall. Au lieu de se renseigner, d'aller se confier à Tierno ou même de discuter avec lui, il se laissa prendre au jeu du vieux Diawando et n'écoula que son indigna-

1. Plus tard, une fois sa vengeance achevée, Aguibou Ousmane raconta lui-même à de nombreux notables de Bandiagara comment il s'y était pris pour manœuvrer Moktar et s'en vanta jusque sur la place du marché. C'est ainsi que, de diverses sources, j'ai pu connaître le fond de l'affaire.

tion. Pensait-il, de surcroît, qu'en agissant contre les « onze grains », bête noire de l'Administration coloniale et des marabouts Tall dont il était l'obligé, il entrerait dans leurs bonnes grâces ? Toujours est-il que le premier vendredi suivant cet entretien, à la mosquée, alors que venait de se terminer la grande prière en commun à laquelle assistaient Tierno Bokar et ses élèves, il se leva et prit la parole :

— *Assalaam aleikoum !* Le salut sur vous !

— *Aleika' salaam !* Le salut sur toi ! répondit la foule des fidèles.

— Je suis Moktar Aguibou Tall, Chef de Bandiagara par la grâce de Dieu et chef de la famille d'El Hadj Omar. Ce qui n'a été fait sous aucun de mes prédécesseurs ne sera pas fait sous Moktar Aguibou. Je parle de la pratique des « onze grains ». Ceux qui ne veulent pas respecter la voie tracée par El Hadj Omar, je les déplumerai comme on déplume un poulet sacrificiel, à commencer par leur chef. Pour être plus direct, c'est à toi que je m'adresse, Tierno Bokar Salif, puisque c'est toi qui veux instaurer ici ce qui n'y a jamais été instauré avant.

Ces dernières paroles tombèrent dans un silence total. L'assistance était sidérée. Chacun attendait ce qui allait suivre.

Tierno Bokar était assis au premier rang des fidèles. Dès qu'il entendit Moktar prononcer son nom, il se leva, ramassa ses babouches et sortit par la porte du sud de la mosquée, sans dire un mot et sans se retourner. Imitant son exemple, ses élèves se levèrent également sans rien dire et le suivirent. Pour la dernière fois de sa vie, Tierno franchit la porte de ce lieu de prière où il avait passé tant d'heures de son existence.

Il n'a pas dit, plus tard, pourquoi il s'était tu. On peut cependant supposer, étant donné qu'il n'avait jamais accepté de participer à aucune polémique, que ce jour-là plus que tout autre il n'avait pas voulu jeter de l'huile sur le feu et risquer un incident dont, finalement, ses élèves auraient été les victimes. Il se dirigea donc silencieusement vers sa demeure, accompagné de ses élèves. Ceux-ci me rapporteront qu'une fois rentré chez lui, il s'était exclamé tristement :

— Qu'ont-ils donc contre le nombre onze ? Ne voient-ils pas que la mosquée elle-même repose sur onze piliers ?

Après la sortie de Tierno, Moktar, rendu plus furieux encore par ce silence auquel il ne s'attendait sans doute pas, avait continué de vitupérer :

— Bon ! Ils sont sortis de cette mosquée. Eh bien ! ils n'y rentreront plus jamais. Je leur en interdis désormais l'accès ! Je leur interdis de se réunir pour prier en commun où que ce soit ! Je leur interdis de se promener deux à deux !

C'était presque une excommunication. Moktar Aguibou étant considéré comme une émanation du puissant clan des Tall, protégé de surcroît par les autorités françaises, il n'était pas question, pour la population, de contrevenir à ses ordres. Ce fut, pour Tierno et ses amis, le début d'une quarantaine inflexible qui allait conduire le doux homme de Dieu à vivre ses derniers jours dans une solitude presque totale.

En sortant de la mosquée, le chef Moktar Aguibou Tall s'était précipité chez le commandant de la subdivision de Bandiagara, le commandant Ortoli, pour lui dire que l'on assistait à une recrudescence des « onze grains » et que Tierno Bokar, bien qu'ayant accepté de réintégrer les « douze grains », était revenu à la pratique des « onze ».

Or, il se trouvait que le commandant Ortoli était adjoint au commandant de Cercle de Mopti à l'époque où Tierno avait été reçu par ce dernier. Ortoli avait vu lui-même, sur le registre-journal du commandant, le procès-verbal indiquant que Tierno avait renoncé aux « onze grains » pour revenir dans le sein des « douze ». Convaincu que Tierno était un fief hypocrite, il le convoqua à son bureau. Dès qu'il le vit, il l'attaqua :

— Eh bien, Tierno Bokar ! Il paraît qu'après être revenu aux « douze grains » tu les as abandonnés de nouveau pour retourner aux « onze grains » ?

— Je ne comprends pas, répondit Tierno qui, bien entendu, ignorait tout du subterfuge auquel s'était livré l'interprète Omar Sy à Mopti. Depuis que j'ai pris les « onze grains » à Nioro en 1937, ajouta-t-il, je ne les ai jamais abandonnés et n'ai pas cessé de les pratiquer jusqu'à ce jour.

Ces paroles mirent le commandant Ortoli hors de lui. Il rappela à Tierno la conversation de Mopti où il avait paru abjurer. Tierno, fort étonné, répliqua qu'en aucune circonstance

il n'avait jamais renié le Chérif de Nioro. Bien entendu, il ne put convaincre Ortoli. Aux yeux de l'Administration française, Tierno passa désormais pour un homme de mauvaise foi. La petite tricherie d'Omar Sy, inspirée par un bon sentiment, tournait au drame.

Ortoli écrivit au commandant de Cercle de Mopti pour lui signaler que Bandiagara connaissait une recrudescence du Hamallisme. Son rapport fut transmis au gouvernement du Soudan. En retour, des instructions furent données pour que l'on sévisse durement contre Tierno Bokar et ses adeptes. C'était le début de la persécution ouverte.

Pour commencer, toutes les femmes toucouleurs qui avaient épousé un élève de Tierno Bokar reçurent, de leurs parents, l'ordre de quitter leur mari et de réintégrer leur famille. Or, à l'époque, personne, homme ou femme, ne pouvait s'opposer à un ordre reçu de ses parents, quelles que soient les circonstances. Les procès intentés par les maris auprès de l'Administration n'aboutirent évidemment à rien. Une épidémie de divorces s'abattit sur la ville. Les enfants, quand il y en avait, furent attribués d'office à leur mère.

La zaouïa fut fermée. Les externes durent rejoindre leur famille en ville. Les élèves qui vivaient dans la zaouïa furent dispersés aux quatre coins du pays. Certains jeunes gens furent inscrits d'office sur le registre du contingent, recrutés et envoyés dans l'armée. Dans la seule famille d'Ali Bodié, à Bandiagara, on appela sous les drapeaux le même jour, contrairement aux règlements militaires, quatre frères de même père et même mère.

Jour et nuit, Tierno fut épié. Les entrées et les sorties de sa concession étaient enregistrées, ses visiteurs inquiétés ou déportés. Dès ce moment, Tierno ne sortit plus jamais de sa concession. Il ne la quitta qu'au jour de sa mort. La pression exercée sur ses visiteurs fut telle que, bientôt, seule une poignée de fidèles amis osaient venir le voir.

La vie matérielle devenait de jour en jour plus difficile. Personne ne lui vendait plus rien. On peut imaginer la détresse de cette famille comptant environ vingt personnes, mise dans l'incapacité de sortir et de s'approvisionner et n'ayant, de toute

façon, plus aucun revenu pour assurer sa subsistance. Alors que les membres du propre clan de Tierno Bokar, de sa propre confrérie, de sa propre religion, l'abandonnaient sans remords, ce furent ses amis les Dogons de la falaise, dont certains étaient convertis de fraîche date, qui assurèrent sa subsistance et celle des siens. La nuit, ils venaient se glisser furtivement auprès de sa concession et jetaient pas-dessus le mur des outres pleines de mil et de condiments qui leur permirent de survivre.

En dépit de ces terribles conditions d'existence, Tierno, qui ne vivait plus qu'au milieu de sa famille et de quatre ou cinq élèves, restait le même. Il continuait d'enseigner à son entourage et demeurerait toujours aussi serein. On est cependant en droit, étant donné la sensibilité extrême qui était l'une des marques de sa nature, d'imaginer que derrière cette sérénité, fruit de sa communion avec Dieu, la souffrance n'était pas absente.

Se souvenait-il alors de ces paroles qu'il nous avait dites en 1933 ?

« En vérité, la langue de celui qui adore Dieu est comme un tison ardent. Pour les esprits idolâtres des valeurs matérielles, elle est un motif de trouble constant. Par peur qu'elle ne les brûle, ils déversent sur elle l'eau bourbeuse de la calomnie, croyant ainsi pouvoir sauver la case de chaume où s'abrite l'idole de la convoitise et du mensonge. Frère en Dieu qui viens au seuil de notre zaouïa, es-tu décidé à chanter à n'importe quel prix l'hymne de la Vérité ? Souviens-toi de ces versets :

« Malheur au vil calomniateur qui amasse des richesses et qui les compte !

Il pense que ses richesses le rendront immortel.

Non ! Il sera précipité dans Houtamah ! » (l'un des noms de l'Enfer).

(Coran CIV, 1 à 4). »

De mon côté, j'ignorais tout de ce qui se passait. Au retour de mon voyage à Dakar, j'avais été affecté à Bamako où, depuis juillet 1937, j'étais plus ou moins en résidence surveillée, ne pouvant quitter la ville. Revenant de congé, je ne pouvais espérer prétendre à une permission avant trois ou cinq ans.

Aucune nouvelle ne nous parvenait de Bandiagara, distante de Bamako de huit cents kilomètres. Ce n'est qu'après la mort de Tierno que je pus me rendre à Bandiagara, grâce à la compréhension et à l'aide de mon commandant de Cercle, André Morel, un homme de bien¹.

Marcel Cardaire, au cours de son enquête sur la vie de Tierno Bokar, avait rencontré à Mopti, comme nous l'avons dit, les veuves de Tierno et les avaient interrogées sur les derniers jours du Maître. Écoutons son témoignage, tel qu'il figurait dans la première édition de ce livre².

Le petit nombre de ses fidèles, plus réduit chaque semaine, souffrait de la situation qui lui était faite et ne s'en cachait pas. Ces gens se plaisaient à la pensée que leur maître dominait les mesquineries qui le visaient. Ils étaient transportés à l'idée que la méchanceté des hommes avait amené Tierno à se réfugier toujours plus intimement dans les bras de son Créateur.

Ses entretiens avec Dieu ne cessaient pratiquement plus. Perpétuellement serein d'apparence, il se tenait de l'aube à la fin du jour dans les coins de la maison qu'il aimait, parmi les autres. Ramassé sur lui-même, les yeux clos, il s'évadait. Tout ce qui lui restait de vie se concentrait dans ses mains amaigries entre lesquelles le chapelet roulait tout au long du jour. Parfois, il allait dans la zaouïa déserte et les siens pouvaient s'étonner de son apparente insensibilité au spectacle qui les torturait. Les cases étaient vides, les cours abandonnées. Les bandes de coton ne séchaient plus sur les pierres et sur les cordes, serpents

1. Lors de ce voyage à Bandiagara, j'aurai d'ailleurs un entretien avec le commandant Ortolé et pourrai lui expliquer tout le fond de l'affaire. C'était un homme honnête. Il se rendit compte qu'une erreur avait été commise et remit les choses en ordre dans la ville. Jusqu'à son départ de Bandiagara, les « onze grains » n'y furent pas inquiétés.

2. *Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara*, op. cit., p. 65. Je signale toutefois que j'ai dû, par endroits, rectifier certaines petites erreurs du récit ou lui apporter certains compléments.

blancs qui égayaient autrefois l'école comme l'auraient fait des banderoles de fête. Les grands feux étaient éteints, les marmites renversées, les portes béantes comme des bouches dans un visage effrayé. Le vent secouait les nattes inutiles.

En fait, le maître était frappé à mort. Un petit d'hirondelle tombé du nid avait jadis mis cet homme au bord des larmes¹; les pleurs de l'enfant le choquaient comme une blessure; sa parole avait prêché la tolérance et l'amour et, aujourd'hui, le sectarisme et la haine l'abattaient. Il retrouvait ses vieux ennemis au soir de sa vie, au moment où sa voix s'affaiblissait. La parole elle-même ne lui était-elle pas interdite?

Les trahisons se multipliaient autour de lui. Son propre neveu, l'ancien élève d'Alpha Ali qu'il avait désigné comme moniteur de son école coranique, l'homme qu'il avait peut-être le plus choyé, était passé au service de Moktar. Les plus intimes ne venaient plus que par les nuits sans lune, puis ne vinrent plus du tout. La calomnie et la haine avaient fait le vide autour de la concession. Aux yeux des croyants ignorants ou trop attachés à la lettre mal comprise de la confrérie omarienne, il passait pour un hérétique relaps, orgueilleusement retiré sur son erreur. Aux yeux de l'indifférent, il était celui que l'on devait éviter parce qu'il était en disgrâce auprès de la Chefferie locale et de l'Administration coloniale. Aux yeux des Tall, enfin, il avait trahi sa famille, faute que l'on ne pardonne pas. Lui rendre visite devenait un acte de courage, voire de témérité.

Sans que l'on y mît la moindre malice, les échos de la ville lui étaient parfois rapportés ainsi que les propos de ses ennemis. Chaque fois, il répondait :

— Ils sont plus dignes de pitié et de prières que de condamnation et de reproche, parce qu'ils sont ignorants. Ils ne savent pas et, malheureusement, ils ne savent pas qu'ils ne savent pas.

1. On trouvera ce récit p. 159.

Tierno se réfugiait de plus en plus dans la prière et la méditation; mais au cours de ses exercices pieux, son corps le trahissait parfois.

Le prochain hivernage devait abattre l'une ou l'autre de ses cases dont l'argamasse demandait à être rechargée. Le prochain hivernage. Tierno savait bien qu'il ne le verrait pas, mais il ne fallait pas donner sa faiblesse en spectacle. Il usait ses dernières forces à donner sa dernière leçon en un dernier exemple. L'orgueil n'avait rien à voir dans son comportement; l'orgueil était aussi loin de Tierno qu'il pouvait l'être. Il absolvait la haine et pardonnait les trahisons. Ceux qui l'écoutaient avaient l'impression que, pour lui, l'homme n'existait que pour être pardonné et Dieu pour qu'on lui rende grâce... Et son pardon aux hommes était sincère et sincères aussi les remerciements qu'il adressait à Dieu pour toutes les nouvelles épreuves qui s'abattaient sur lui.

Ce qu'il vécut alors dans le secret de son cœur, nul ne le connut car il ne voulut le partager avec personne. Ses épouses pleuraient, ses serviteurs étaient des simples qui l'admiraient, souvent sans le bien comprendre.

Il dépensait ses dernières forces. Il était brisé irrémédiablement. Sa santé déclinait de jour en jour. Il ne mangeait plus, dormait à peine, maigrissait à vue d'œil. Son entourage s'efforçait vainement, avec candeur, de le soutenir en le nourrissant.

La fraîcheur de décembre et de janvier n'améliora en rien son état. Aux souffrances morales s'ajoutèrent bientôt les souffrances physiques. Il se couvrit de furoncles. Un anthrax lui vint à la tempe droite, puis un autre à la tempe gauche. Avec un rasoir, il coupa celui qui lui semblait le plus mûr. Sa tête se mit à enfler. On appela un médecin, mais il était trop tard. La septicémie s'était déclarée. D'horribles maux de tête le prirent qui ne lui laissèrent désormais, et jusqu'à la fin, aucun répit. Il se coucha pour ne plus se relever.

Seul, allongé dans sa case, Tierno vivait des journées et des nuits fiévreuses. Glacé sous sa couverture ou ruisse-

lant sur sa natte, le mourant écoutait, entre deux prières, les bruits qui jalonnaient le temps. C'en était bien fini du rire des élèves, de la psalmodie du Coran et du bourdonnement des conversations qui berçait le sommeil très avant dans la nuit. La fraîcheur du matin et l'appel du muezzin qui venait de la mosquée interdite le tiraient de la somnolence. Un coq chantait. Des tourterelles, puis un coq de pagode, saluaient le lever du soleil. Dans la cour, Néné ou Fatumsuka, la servante, pilait le mil. Ceux qui passaient près de la porte parlaient à voix basse. Le chien, fils ou petit-fils de celui qui avait jadis escorté le maître, paraissait sur le seuil. L'odeur malsaine de la fièvre l'arrêtait et il repartait la queue basse. Le matin passait. La chaleur de midi rétablissait le silence, puis la vie reprenait. Pilons dans le mortier qui ajoutaient encore au martèlement du sang à ses oreilles. Batailles de coqs, de chats, de chiens. La cour vivait. La vie continuait tandis qu'il s'éteignait dans une solitude douloureuse. Le chant du muezzin marquait la fin du jour. C'était l'heure triste entre toutes. Là-bas, au pied du palais royal, l'appel à la prière s'élevait pour tous, sauf pour lui et les siens. La nuit tombait.

Chaque soir, les maux de tête se faisaient plus intenses. Son visage était enflé, ses traits déformés, mais ses yeux brillants de fièvre gardaient la même douceur. Aucune plainte contre son mal ne sortait de ses lèvres. Néné, sa première épouse, nous confia :

— Il allait à la mort comme à une fête.

Quelqu'un proposa d'appeler un guérisseur puisque la science des Européens s'avérait inefficace. Tierno s'y opposa :

— N'en faites rien. Ce n'est pas de ces remèdes que j'ai besoin. Le médecin lui-même ne pouvait rien pour moi. Je lui ai demandé de venir, non pas pour qu'il me guérisse, mais pour que l'on ne dise pas que vous n'avez pas fait tout ce qu'il fallait faire.

— De temps à autre, poursuivait Néné, la douleur se faisait plus violente. Elle tordait son pauvre visage. Et

Tierno, à haute voix, demandait à Dieu le courage de supporter ses peines.

Un soir, le 8 ou 9 février 1940, Néné vint écouter sur le seuil. Tierno parlait :

— Mon Dieu, prends-moi en pleine vie. Tue-moi, arrache-moi à cette existence et recueille-moi dans la mort. Je sais que tu me rendras la vie dès que tu me l'auras prise. » Le vent d'est, frais et sec, secouait la natte qui fermait la porte. Une bouffée de vent apporta jusqu'au moribond quelques échos de la ville. Tierno sortit un instant de son entretien avec Dieu :

— Pauvre Bandiagara... Si Bandiagara savait ! Si les gens de Bandiagara avaient su... Ils auraient sorti beaucoup d'argent de leurs bourses pour prolonger ma vie. Mais ils ne savaient pas... Mon Dieu, pardonne-moi et pardonne-leur parce qu'ils ne savaient pas. »

Nous pouvons attester, sans risque d'erreur, que la pieuse Néné n'avait jamais entendu parler des lamentations de Seïdna Issa (Jésus) sur Jérusalem.

Néné poussa la natte et entra dans la pièce. Elle s'effondra aux pieds de son époux et fondit en larmes.

— Non, ne pleure pas, lui dit-il.

Mais Néné ne pouvait arrêter ses sanglots. Elle ne pouvait pas davantage arrêter ceux qui l'étouffaient en nous rapportant cette scène :

— Aujourd'hui, c'est son corps qui est parti ; mais c'est notre âme qu'il a emportée. Son départ nous a plongées dans l'obscurité. Il n'y a plus de lampe dans la maison. La lumière matérielle n'éclaire que les demeures : mais lui, il était la lumière de nos âmes.

Cette femme avait repris le vocabulaire de son époux. Quinze ans après la mort de Tierno, ses propres mots emplissaient la petite case de Mopti et nos gorges se serraient. C'est ce soir où il se lamenta sur Bandiagara que Néné entendit son époux s'adresser à elle pour la dernière fois :

— Je m'en vais... Je vous confie à Dieu à qui mon père m'avait confié.

A sa deuxième femme, il avait dit :

— Aminata, je te pardonne. Sache bien que si mon corps vous quitte, mon âme reste près de vous. Quand vous aurez un doute, étendez les mains et si, de l'endroit où je serai, les âmes peuvent répondre, vous m'entendrez.

Dans la nuit qui suivit, les douleurs de Tierno ne lui laissèrent aucun répit. Il passa la nuit en prière. Au matin, il était épuisé mais toujours lucide. Il sentit que sa fin était proche. Dominant sa souffrance et son abattement, il se mit sur son séant et demanda à faire ses ablutions. Fatumsuka, sa servante, apporta de l'eau.

Cette femme nous a dit elle-même le bonheur qu'elle avait lu dans le regard de son maître lorsqu'il avait constaté qu'il pouvait encore procéder à ces rites sacrés auxquels son grand-père l'avait initié aux jours lointains de Ségou. Épuisé par l'effort qu'il avait déployé, Tierno s'effondra sur sa natte et, dans le courant de la matinée, entra en agonie. C'était le 19 février 1940.

Les femmes étaient sorties de sa chambre. Les épouses s'étaient retirées chez elles. Fatumsuka se tenait de l'autre côté de la cour, sur le seuil de la case qui faisait face à la chambre de l'agonisant. Près de Tierno se tenaient les quelques amis restés fidèles : Samba Bâ, Thiamba, l'élève et le serviteur, et aussi le père de Youssouf. Lorsque Tierno perdit connaissance, ils pensèrent que la fin était venue. Il ne s'agissait que d'un évanouissement. Le mourant ouvrit les yeux, mais le regard paraissait fuir. Le père de Youssouf, pieux homme, se pencha sur la natte :

— Tierno, dit-il, prononce la Shahada¹.

Le maître avait souvent parlé de ces derniers instants de l'homme et il avait toujours dit que si la langue se paralysait, si la bouche refusait de s'ouvrir pour prononcer les paroles suprêmes attestant l'existence et l'unicité de Dieu, le croyant pouvait toujours attester silencieusement

1. « Il n'y a de dieu que Dieu », le dernier témoignage du croyant, les derniers mots qui doivent sortir de ses lèvres avant sa mort.

en touchant sa propre poitrine avec son index, symbole d'unité.

— Tierno, prononce le Shahada !

Alors les trois hommes virent le poing droit et l'index tendu de Tierno se porter lentement à la hauteur du cœur ; le regard se voila et, lentement, comme le sable file entre les doigts, la vie s'échappa de ce vieux corps usé, douloureux, misérable. Les trois amis constatèrent la mort. Un je-ne-sais-quoi alerta Fatumsuka qui comprit avant qu'ils ne fassent le moindre geste que Tierno n'était plus. Elle sortit et parcourut la zaouïa déserte en annonçant la mort. Les poulets, les cabris s'enfuyaient sous les pas de cette femme en pleurs. Des sanglots se firent entendre chez les épouses du maître. Fatumsuka allait toujours de cour en cour comme si les disciples dussent sortir en foule pour s'associer à sa douleur ; mais elle ne voyait que des portes béantes, des foyers froids, des cases vides. Elle revint près de Néné et d'Aminata.

L'un des trois témoins de la mort s'en fut prévenir Alpha Ali, puis le Chef de Bandiagara : Moktar Aguibou Tall. Comme il est de coutume en Afrique, la mort éteignait la querelle. Tierno, abattu par la méchanceté des hommes, comparaisait à l'instant même devant Dieu. La grandeur de ce moment écrasait les épaules de ceux-là mêmes qui s'étaient consacrés à sa perte.

C'est alors que les voix des femmes s'élevèrent, entamant un chœur spontané en l'honneur du défunt :

« Tall ! Tall ! Tall ! » Tu t'attendais à la venue de ce jour, tu t'es préparé à ce voyage.

« Déjà, tu as envoyé devant toi les provisions nécessaires. Devant toi tu ne trouveras que réception honorable.

« Tu as travaillé en prévision de ce voyage. Tu ne seras pas déçu car une belle réception t'attend.

1. La répétition du nom clanique en guise de salutation est, en Afrique, une façon d'honorer un homme et, à travers lui, d'honorer toute sa lignée dont il est censé n'être jamais séparé.

« Tu as recueilli l'orphelin, tu as nourri l'affamé, tu as calmé le désespéré, tu as répondu à chaque appel qui te fut adressé.

« Et toujours, tu as répondu dans la seule intention de plaire à Dieu et à son Prophète, et non pour t'en faire une gloriole. »

En Islam, on a hâte de rendre à la terre ce qui, quoi qu'on en ait, n'a pas cessé de lui appartenir. Le corps de Tierno, enveloppé d'un linceul, fut déposé sur le brancard des morts. Conformément à la tradition, on demanda à ses femmes de venir pardonner à leur mari les offenses qu'il aurait pu commettre envers elles de son vivant. Mais elles répondirent :

— C'est à nous de lui demander pardon. C'est nous qui l'avons fait souffrir. Il a toujours été un mari fidèle, un frère aîné bienveillant et un éducateur averti. Voici tout ce que nous avons à dire : « Tall ! Tall ! Va en paix ! »

C'était la fin de la matinée. Le corps fut transporté jusqu'au cimetière. La ville entière suivait, derrière son chef, cousin du défunt, qui conduisait la dépouille jusqu'à sa dernière demeure. O inconséquence humaine !

Seuls manquaient les élèves de Tierno qui se trouvaient encore à Bandiagara, car Moktar avait interdit leur présence. Se conformant une dernière fois aux enseignements et à l'exemple de leur maître, ils ne protestèrent pas. Ils se retirèrent dans la cour de Tierno. Avec ferveur, ils se mirent à psalmodier la *Shahada* : *Lâ ilâha ill' Allâh, Il n'y a de dieu que Dieu*, la grande Parole de l'Islam à laquelle Tierno avait conformé et sa vie et son cœur.

Ainsi, Tierno Bokar fut enfoui dans la terre aux pieds de sa mère, sous l'arbrisseau, comme il l'avait prédit un jour. Bandiagara prit le deuil pendant trois jours sur l'ordre de la chefferie locale. Les esprits se troublèrent alors. Où était la vérité ? Les amis du défunt reçurent quelques visites, qui allèrent en se multipliant. Des gens venaient demander le pardon de Tierno à ses amis. Et Tierno recommençait à vivre...

Comme Chérif Hamallâh, Tierno Bokar fut victime de l'ignorance et de l'obscurantisme des hommes qui confondirent

l'esprit de clan avec l'esprit religieux, oubliant que la tolérance est un principe fondamental aussi bien de l'Islam (« *Point de contrainte en religion* ¹!...») que de la Tidjaniya qui interdit de rester trois jours sans parler à quelqu'un par colère, sous peine d'être exclu de la Tariqa.

Mais ne leur jetons pas l'anathème. On aura vu, au cours de ce récit, comme une sorte de fatalité a enchaîné les événements les uns aux autres, brouillant toutes les cartes. Au fil des années, mal informés, les hommes se prirent au jeu et crurent peut-être sincèrement qu'ils défendaient une juste cause. « Ils ne savaient pas qu'ils ne savaient pas... »

Quoi qu'il en soit, l'intolérance, étroitement liée à l'ignorance et au manque de maturité spirituelle, n'est le privilège d'aucune race, d'aucune communauté particulière. C'est une maladie humaine générale. Tous les temps et tous les lieux l'ont connue. Aujourd'hui même, plus ou moins tapie dans certaines zones obscures de notre être, elle menace toujours de montrer les griffes dès que nous rencontrons, chez l'autre, une différence que nous ne pouvons comprendre. C'est pourquoi il nous faut des maîtres spirituels qui soient, en même temps, des médecins du cœur. C'est ce que fut Tierno Bokar, dont l'appel à l'union et à la compréhension s'adressait, par-delà son entourage, à tous les hommes :

« Je souhaite de tout mon cœur la venue de l'ère de réconciliation entre toutes les confessions de la terre, l'ère où ces confessions unies s'appuieront les unes sur les autres pour former une voûte morale et spirituelle, l'ère où elles reposeront en Dieu par trois points d'appui : AMOUR, CHARITÉ, FRATERNITÉ. »

2

La parole

1. Coran II, 256.

Dans ce pays où, pendant des millénaires, seuls les sages eurent le droit de parler, dans ce pays où la tradition orale a eu la rigueur des écrits les plus sacrés, la parole est devenue sacrée. Dans la mesure où l'Afrique noire a été dépourvue d'un système d'écriture pratique, elle a entretenu le culte de la parole, du « verbe fécondant ».

Aïssata avait dit à son fils : « Apprends à couvrir la nudité matérielle des hommes avant de couvrir par ta parole leur nudité morale. » Les tisserands traditionnels, initiés au symbolisme de leur métier à tisser où chaque pièce a une signification particulière et dont l'ensemble symbolise la « création primordiale », savent tous qu'en faisant naître sous leurs doigts la bande de tissu qui se déroule comme le temps lui-même, ils ne font rien d'autre que reproduire le mystère de la Parole créatrice ¹.

L'importance du verbe, le souci de sa valeur, bonne ou mauvaise — nouvelle langue d'Ésope — revêt, chez Tierno Bokar, une importance essentielle :

La parole est un fruit dont l'écorce s'appelle « bavardage », la chair « éloquence » et le noyau « bon sens ».

Dès l'instant où un être est doué du verbe, quel que soit son degré d'évolution il compte dans la classe

1. Cf. mes *Aspects de la civilisation africaine*, Paris (Présence africaine, 1972) et « Africanisme » in *Enciclopedia del Novecento*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1976.

des grands privilégiés, car le verbe est le don le plus merveilleux que Dieu ait fait à sa créature.

Le verbe est un attribut divin, aussi éternel que Dieu lui-même. C'est par la puissance du verbe que tout a été créé. En donnant à l'homme le verbe, Dieu lui a délégué une part de sa puissance créatrice. C'est par la puissance du verbe que l'homme, lui aussi, crée. Il crée non seulement pour assurer les relations indispensables à son existence matérielle, mais aussi pour assurer le viatique qui ouvre pour lui les portes de la béatitude¹.

Une chose devient ce que le verbe lui dit d'être. Dieu dit : « Sois ! » et la créature répond : « Je suis. »

Nous avons été amenés, dans la première partie de cet ouvrage, à rapporter certaines paroles de Tierno. Il aurait été malaisé, en effet, de se pencher sur sa vie et d'en tenter l'exposé en s'abstenant de mêler des fragments de sa parole aux incidents qui jalonnèrent son existence. La parole du maître est le fait principal de son histoire. Comment apporter, maintenant, une meilleure définition du « message » qui nous a été laissé sinon en donnant la parole à celui qui l'a développé ?

Nous ne dirons jamais assez que le caractère primordial du verbe de Tierno est qu'il a été donné dans l'un des lieux les plus simples du monde, le maître étant assis sur un sol ingrat que, tour à tour, le soleil cuisait ou la pluie faisait fondre. Tierno parlait généralement en *foulfouldé* (peul). Bien qu'il fût bon arabisant — ce qui lui permettait d'étudier le fond des textes — il ne cessa jamais de prêcher dans les langues du terroir. Outre l'arabe, il connaissait quatre langues africaines ainsi que les connaissances traditionnelles des principales ethnies de la savane.

1. Allusion à la vertu spirituelle de la récitation des textes sacrés et des noms divins.

Il avait horreur de ceux qui s'exprimaient dans une langue autre que la langue du commun. L'une des caractéristiques des « sorciers » étant d'utiliser un langage hermétique, Tierno, par dérision, désignait souvent de ce nom ceux qui, par snobisme intellectuel, affectaient de ne s'exprimer qu'en arabe alors même qu'ils s'adressaient à des gens ignorant cette langue, pensant ainsi mieux les éblouir.

Son message était fait pour être entendu. Le Prophète n'avait-il pas dit : « Parlez aux gens à la mesure de leur entendement » ?

Les récits et les paroles qui vont suivre, je les ai recueillis personnellement de la bouche de Tierno Bokar auprès de qui j'ai vécu depuis ma plus tendre enfance. Je naquis, comme on dirait en Afrique, « dans ses mains ». Combien de fois, lorsque j'étais tout petit, ne m'a-t-il pas promené sur son dos, dans la cour de mes parents ! Et que d'histoires merveilleuses il me racontait que je ne pouvais encore comprendre ! Ma mère m'a souvent rapporté que, bébé assez maussade, mon visage ne s'éclairait que lorsqu'il venait me prendre dans ses bras.

Dès que j'eus atteint l'âge de sept ans, on me confia entièrement à lui afin qu'il prenne en main mon éducation religieuse aussi bien que la formation de mon caractère et de mon comportement social. Je ne le quittai que le jour où, comme tous les fils de chef, je fus « réquisitionné » par les autorités pour être envoyé loin de Bandiagara, à l'école française qui était alors appelée très officiellement « École des otages. » Mais je revenais auprès de lui passer toutes mes périodes de congé.

Il en alla ainsi jusqu'à l'époque où, devenu jeune homme, je fus nommé fonctionnaire et affecté en Haute-Volta. Ne pouvant plus m'enseigner directement, Tierno me transmettait, par correspondance, les réponses aux questions que je lui posais. Il dictait ses lettres à un ami, Mamadou Sissoko, qui savait écrire le français.

C'est surtout en 1933 que je reçus son enseignement de la façon la plus intensive et la plus approfondie ; jusque-là, en effet, il avait toujours tenu compte de mon âge et de mon degré de compréhension. Cette année-là, la Haute-Volta avait été supprimée en tant que territoire administratif. Ayant été mis en

congé de longue durée en attente d'une nouvelle affectation, j'en profitai pour rejoindre immédiatement Tierno et eus la chance de pouvoir passer auprès de lui, à Bandiagara, la majeure partie de cette providentielle année de congé.

C'est surtout durant ce séjour de 1933 que je pris note des enseignements et des anecdotes qui vont suivre. Tierno me chargea, par ailleurs, de la mission de faire connaître l'enseignement schématique qu'il avait inventé sous le nom de *Maddîn* et qui figure à la fin de cet ouvrage. Il va sans dire que je n'ai pu y présenter que l'aspect extérieur, exotérique, de cet enseignement, celui qui peut s'écrire et s'inscrire dans des schémas. La science ésotérique, elle, ne saurait être exposée selon un plan logique. En Islam, comme dans beaucoup d'autres traditions religieuses, elle s'enseigne de bouche à oreille et se rapproche beaucoup plus d'une expérience vécue que d'un enseignement de type intellectuel.

Nous avons bien conscience de ce que l'essai de « classification » et d'étiquetage de l'ensemble de ce message peut avoir d'incomplet, voire d'artificiel, et de ce qu'il aurait fait sourire le maître. Une Parole toute vibrante de vie et d'amour comme celle qu'a entendue Bandiagara, ce n'est pas un livre qui peut la restituer dans toute sa force. Mais c'est pourtant notre devoir, à nous qui avons hérité d'une tradition orale, que d'essayer d'en transmettre ce que nous pouvons avant que le temps et l'oubli ne la fassent disparaître de la mémoire des hommes.

Une difficulté particulière a résidé dans le passage du peul au français, du fait des différences de structure qui caractérisent ces deux langues. Le peul, comme l'arabe, est une langue synthétique où chaque mot peut comporter de nombreux sens différents (quoique liés) selon sa position dans la phrase et le niveau de signification auquel on l'appréhende. Au contraire, dans la langue française — langue analytique par excellence, mais non synthétique — chaque mot possède un sens unique et précis. D'où la difficulté de faire passer une idée d'une langue à l'autre sans porter atteinte à la concision de l'expression, à l'allure du style ou à la saveur de l'image. Le lecteur voudra bien nous pardonner ces inévitables défauts.

Pour Tierno Bokar, la puissance du Verbe divin créateur — comme, d'ailleurs, de toute parole proférée — était liée aux vibrations.

Dans l'univers, nous enseignait-il, et à tous les niveaux, tout est vibration. Seules les différences de vitesse de ces vibrations nous empêchent de percevoir les réalités que nous appelons invisibles.

Et il nous donnait l'exemple de l'hélice d'un avion qui, à partir d'une certaine vitesse de rotation, devient invisible.

Mais dès lors que la parole créatrice est écrite, son mystère peut être approché à travers la science traditionnelle des lettres et des nombres. Les perspectives que nous ouvraient ses explications en ce domaine nous permettaient de pressentir, d'entrevoir parfois, comme un immense édifice, d'une cohérence stupéfiante, où des principes primordiaux sous-tendaient l'ensemble du monde vivant et se trouvaient à l'œuvre au sein même de réalités apparemment anodines.

Plongé dans la mystique — entendons par là non une vie coupée du monde, mais une vie où la relation intérieure avec Dieu accompagne et éclaire chaque moment vécu en ce monde — Tierno Bokar était l'incarnation même de l'amour et de la bonté. Amour pour Dieu, d'abord, absolu, sans réserve; puis amour pour toutes les créatures vivantes, depuis l'homme jusqu'aux créatures les plus modestes de la nature, animales ou végétales.

Tierno Bokar aimait tous les hommes, sans considération de race, de religion ou de rang social. La distinction qui lui paraissait la plus futile était celle qui consiste à regrouper les hommes sous des emblèmes religieux différents qui se croient ennemis les uns des autres. Tous les hommes, et plus particulièrement ceux qui sont animés d'une foi sincère, ne renferment-ils pas une « parcelle de l'Esprit de Dieu » ? La tolérance devait donc devenir le souci permanent des élèves, comme elle avait été le fondement de l'enseignement du Cheikh Ahmed Tidjani, et l'un des principes fondamentaux de l'Islam.

Tierno Bokar se penchait sur la société au milieu de laquelle il faisait son voyage terrestre et dont l'équilibre est si souvent compromis. Mais, pour lui, l'Amour et la Charité donnaient la clé de tous les cœurs et la solution de tous les problèmes.

Gigantesque programme ! Celui qui s'attache à le suivre doit se reporter souvent à une source rafraîchissante, vivifiante, pour trouver la force de progresser toujours davantage dans la voie spirituelle. Pour Tierno Bokar, il n'existait qu'une source capable de revigorer constamment ceux qui s'affaiblissent. C'était la Source mystique aux abords de laquelle on rencontre les hommes religieux de toutes les confessions et de tous les temps.

— Tierno, lui demandai-je un jour, quels sont les rôles respectifs de la *sharia* (loi révélée) et de la Mystique ?

— La *sharia* et la Mystique (enseignement initiatique), me répondit-il, sont deux aspects différents de la Religion, mais qui se complètent et ne doivent pas aller l'un sans l'autre.

L'objectif essentiel de la *sharia* est, par sa sévérité même, de préserver l'homme du libertinage de l'irreligion. Elle est comparable au rabot qui dégrossit la planche. Elle oblige le fidèle à améliorer sa conduite et l'empêche de tomber dans les bas-fonds de la vie déréglée où ne peut fleurir aucune culture spirituelle.

Sans une *sharia* puissante, les tares morales ont vite fait de s'extérioriser et de favoriser la dépravation des mœurs. Les piliers fondamentaux¹ de la *sharia*

1. Les piliers fondamentaux de la *sharia* sont, d'abord, les obligations canoniques de l'Islam (foi en l'Unité de Dieu, prière, aumône, jeûne, pèlerinage), puis les diverses interdictions, tant morales que matérielles, que le croyant doit respecter et, enfin, l'ensemble des recommandations tirées de l'exemple du Prophète et de ses compagnons.

sont comme autant de drains par lesquels les imperfections qui imprègnent les cœurs sont amenées à s'écouler.

Si l'on compare la *sharia* à un réseau de drains, la Mystique, elle, sera semblable à une irrigation. Son rôle consiste à ouvrir l'esprit humain à la Connaissance en Dieu (*ma'rifat*), laquelle est comparable à une eau subtile. Vient-elle à manquer, l'esprit devient tout pareil à un sol aride et brûlant.

La Mystique procède de deux sources :

Premièrement, d'une Révélation faite par Dieu à un élu de son choix : un Prophète qui l'enseigne et la propage ;

Deuxièmement, de l'expérience du croyant ou, chez un individu prédestiné à la Lumière divine, d'une intuition directe, fruit de sa longue observation méditative et de sa pratique religieuse.

Sous son premier aspect, il s'agit d'une émanation directe de la Source, contenue et conservée dans les Livres sacrés. Dans chaque forme de *La Religion*¹, ces Livres sont comme les réservoirs dans lesquels on recueille l'eau de pluie. Tout comme pour l'eau matérielle, ces réservoirs doivent être préservés de toute pollution, dans l'intérêt de la vie même de la communauté.

Sous son deuxième aspect, la Mystique est comparable à une eau que l'ingéniosité de l'homme fait dériver au moyen de barrages et de canaux. Chaque théologien peut tirer des Livres saints — réservoirs

1. La Religion éternelle dont les diverses religions historiques connues ne sont que les manifestations dans le temps et dans l'espace.

bien gardés — des éléments de semence spirituelle. Mais il peut aussi creuser une dérivation adaptée à la forme du terrain, c'est-à-dire correspondant à la mentalité et à l'évolution de ses contemporains.

Désireux de bien nous faire comprendre les limitations d'une attitude de simple imitation (*taqlid*) aveugle et bornée, il nous donna la parabole suivante :

Le puits

Le puits qui ne reçoit ses eaux que du dehors reçoit en même temps mille choses que le courant entraîne. Il se trouve exposé à toutes les ordures et à un danger plus grave encore : se trouver à sec à peine y a-t-on puisé. En revanche, le puits dont l'œil¹ est en lui-même n'a pas besoin des pluies pour se remplir. Ses eaux filtrées par les interstices de la terre restent abondantes, pures et fraîches, même au moment des plus grandes chaleurs. Il en est ainsi de ceux dont la foi en Dieu dépend des apports extérieurs et de ceux qui tirent leur foi de leur propre méditation et de leur conviction intime. Les premiers sont sujets à variation et leur foi n'est pas exempte de doute. Les seconds demeurent immuables. Ils sont dans la pleine Lumière, la pleine lune de leur foi, laquelle ne connaît jamais l'obscurité.

Le puits qui ne reçoit que de l'extérieur, Tierno l'appelait « le puits du *Taqlid* ». Il est le propre de ceux qui ne font que suivre

1. En peul comme en arabe, « œil » et « source » s'expriment par le même mot.

aveuglément des exemples extérieurs : « Untel a dit ceci », « Untel a fait cela », au lieu de tirer d'eux-mêmes une certitude née de l'expérience intime, ou même une réflexion personnelle devant une circonstance imprévue.

Tierno nous rappelait, à cet égard, le *hadith*¹ suivant :

Un jour, le Prophète voulut envoyer au Yemen un de ses compagnons, appelé Mo'az boun Jabal, pour y enseigner l'Islam. Il lui demanda :

— Comment appliqueras-tu la loi ? Comment rendras-tu la justice ?

— Je rendrai la justice selon le Coran, répondit Mo'az.

— Et si le cas auquel tu auras à faire face n'a pas été prévu par le Coran ? demanda le Prophète.

— J'appliquerai ta *Sunna*², Prophète de Dieu.

— Et si la *Sunna* n'a pas prévu le cas ?

— Je me référerai à l'*Idjmâ* (Consensus)³.

— Et si l'*Idjmâ* n'a jamais eu à faire face à un tel cas ? reprit le Prophète.

Mo'az fut un peu désemparé car, en Islam, le Coran, la *Sunna* et le Consensus sont les trois seules sources de la Loi et de la jurisprudence. Mais comme c'était un homme qui priait et qui méditait, il avait trouvé en lui le chemin de l'inspiration divine (*ilham*). Aussi répondit-il, après un moment de réflexion :

— Alors, je ferai l'*Ijtihad* (effort de réflexion personnelle).

1. *Hadith* : récit rapportant une parole du Prophète ou une anecdote vécue par lui.

2. *Sunna* ou « Coutume » : ensemble des dires et des faits du Prophète que l'on se doit d'imiter ; la *Sunna* est source de jurisprudence.

3. *Idjmâ*, ou « Consensus » : ensemble de l'opinion ou des coutumes des compagnons du Prophète ; également source de jurisprudence.

Le Prophète le regarda, puis lui dit :

— Va, et fais l'*Ijtihad* chaque fois que ce sera nécessaire. Tant que l'Islam comptera des hommes comme toi, il ne deviendra pas tel un arbre au tronc élancé, mais privé de branches. (C'est-à-dire qui ne donne ni ombre ni protection.)

L'attitude *taqlid* est généralement le propre des marabouts ou des croyants purement exotériques. Il ne s'agit pas, ici, de rejeter l'imitation consciente et volontaire des prophètes et des saints, laquelle est, au contraire, hautement profitable à la vie spirituelle, mais de dénoncer l'imitation aveugle, bornée, au nom de laquelle on condamne tous ceux qui ne se conforment pas à la norme établie.

Un jour, désireux d'obtenir une confirmation sur ce point, Tierno Bokar se rendit à Ségou afin d'y visiter Niâro Karamogo, le plus grand marabout de son temps, l'un des « grands élèves » d'El Hadj Omar. Il avait l'intention de lui demander son sentiment sur le *taqlid*.

Lorsque Tierno arriva devant la concession de Niâro Karamogo, trois cents élèves au moins étaient réunis pour écouter le marabout. Tierno franchit la première porte, sa question en tête. Or, dès qu'il se présenta devant la deuxième porte et qu'il aperçut, au fond de la cour, le marabout, celui-ci, la tête penchée en avant, se mit à marteler les coussins sur lesquels il était appuyé en disant avec force :

— *Taqlid! Taqlid!* Dites tous, sans doute ni controverse, que celui qui ne fait qu'appliquer le *taqlid* en dévotion musulmane ira en enfer! Le seul point de divergence, c'est de savoir s'il en sortira ou non.

Tierno nous racontait cette anecdote avec le sourire, en précisant, bien sûr, qu'il ne s'agissait que d'une image pour bien montrer la gravité du *taqlid*.

Certes, le *taqlid* est une tendance que l'on rencontre sous tous les cieux, et pas seulement en Islam. Elle a sévi, et sévit sans doute encore, dans bien des milieux qui ne sont pas nécessairement religieux. L'histoire de l'humanité, ancienne ou contem-

poraine, nous en apporte maints exemples. C'est une faiblesse inhérente à l'homme et c'est pourquoi Tierno Bokar insistait tant auprès de nous sur ses dangers, nous incitant toujours à nous informer pleinement avant de prendre une position, à ne jamais nous arrêter à la surface des choses et à faire appel à ce don que Dieu nous avait fait : l'Intelligence, la Raison supérieure, sujet qu'il développera dans sa leçon *Maddîn*¹.

Les trois lumières

L'œil (*'ayn*) qui est au fond de chaque homme a besoin d'une lumière pour voir le monde dans sa vraie réalité et, surtout, pour percevoir les Réalités divines. Mais tous les sentiers ne sont pas accessibles à tous.

Un jour, alors qu'il était en train d'enseigner sur la notion de Lumière (*nour* en arabe), je lui posai une question :

— Tierno, combien y a-t-il de lumières mystiques ?

— Ô mon ami, répondit-il, je ne suis pas l'homme qui a vu toutes les lumières. Je vais néanmoins t'entretenir de trois lumières symboliques :

La première est celle que nous tirons de la matière en la frottant, en la mettant en combustion. Cette lumière ne peut réchauffer et éclairer qu'un espace limité. Elle correspond symboliquement à la foi de la masse des individus peu évolués dans l'échelle mystique. A ce degré, les adeptes ne peuvent aller au-delà de l'imitation (*taqlid*) et de la lettre. L'obscurité de la superstition les entoure, le froid de l'incompréhension les fait trembler. Ils restent blottis dans un petit coin de la tradition et ils y font le moins de bruit possible. Cette lumière est celle qui

1. Cf. p. 209.

anime les croyants lorsqu'ils se trouvent au degré de la foi dite *sulbu* (solide)¹.

La deuxième lumière est celle du soleil. Elle est supérieure à la première en ce qu'elle est plus générale et plus puissante. Elle éclaire tout ce qui existe sur la terre et le réchauffe. Cette lumière symbolise la foi du degré médian dans la voie mystique. Tout comme le soleil, elle dissipe les ténèbres dès qu'elle entre en contact avec elles. C'est une source vivifiante pour toutes les créatures. Elle symbolise les lumières que détiennent les adeptes au degré mystique de la foi dite *Sa'ilu* (liquide). De même que le soleil matériel éclaire et réchauffe tous les êtres qui, dès lors, sont frères, de même, les adeptes parvenus à la lumière médiane voient et traitent en frères tout ce qui vit sous le soleil et reçoit sa lumière. Ils ne méprisent pas la première lumière, en raison de son rôle préparatoire indispensable, mais ils ne sont plus telles des bestioles qui dansent autour d'une flamme et qui parfois s'y brûlent. La première lumière, tout comme celle qui la symbolise, peut, au gré des circonstances, être éteinte ou rallumée; elle peut être transportée d'un lieu à un autre; autrement dit, elle peut changer de forme et de puissance, tandis que la seconde lumière demeure fixe et immuable dans sa pérennité, comme celle du soleil. Elle viendra toujours de la même source et restera égale à elle-même à travers les siècles.

La troisième lumière est celle du centre des existences; c'est la lumière de Dieu. Qui oserait la décrire ?

1. Cf. p. 137.

C'est une obscurité plus brillante que toutes les lumières conjuguées. C'est la lumière de la Vérité. Ceux qui ont le bonheur d'y parvenir perdent leur identité, deviennent ce que devient une goutte d'eau tombée dans le Niger, ou plutôt dans une mer infiniment plus vaste en étendue et en profondeur.

A ce degré, Jésus est devenu Esprit de Dieu, Moïse son Interlocuteur, Abraham son ami, et enfin Mohammad (Mahomet) le Sceau de Ses missions¹.

Les trois degrés de la foi

Ayant réfléchi à ce qu'il venait de dire, je lui demandai :

— Tierno, combien y a-t-il donc de sortes de foi ?

— O mon frère, répondit-il, je ne sais pas au juste. La foi n'est ni comptabilisable comme les habitants d'une basse-cour, ni mesurable comme la distance de Bandiagara à Mopti. On ne peut la peser comme le mil de Bankassi ou les fruits du marché de Dourou. Pour moi, la foi, c'est la somme de la confiance que nous avons en Dieu et le degré de notre conviction; c'est aussi la fidélité à notre Créateur. La foi se réchauffe ou se refroidit; elle varie suivant les gens et suivant les milieux.

Pour simplifier, je schématiserai volontiers la foi ainsi : la foi *sulbu*, la première, que j'appellerai la foi solide; la foi *sa'ilu*, la seconde, que j'appellerai la foi liquide; enfin la foi *ghaziyu*, la plus subtile, qui est comme une vapeur gazeuse.

1. Tous ces qualificatifs appliqués aux prophètes sont tirés du Coran.

1. Le premier degré de la foi convient au commun, à la masse, aux marabouts attachés à la lettre. Cette foi est soutenue et canalisée par les prescriptions imposées par une Loi elle-même tirée des textes révélés, qu'ils soient judaïques, chrétiens ou musulmans. A ce stade, la foi a une forme précise; elle est intransigeante, dure comme la pierre d'où je tire son nom.

La foi au degré *sulbu* est lourde et immobile comme une montagne. S'il le faut, elle prescrit la guerre par les armes, pour assurer sa place et se faire respecter.

2. La foi *sa'ilu* (liquide) est la foi des hommes qui ont travaillé et affronté avec succès les épreuves du *sulbu*, de la loi rigide qui n'admet pas de compromis. Ces hommes ont triomphé de leurs défauts et se sont engagés dans la voie qui mène à la vérité. Les éléments de cette foi *sa'ilu* découlent de la connaissance; ils se rapportent aux vérités d'où qu'elles viennent, sans que l'on ait à considérer leur origine ou leur ancienneté. Ces vérités, recueillies et assemblées, forment un corps animé d'un perpétuel mouvement, d'une constante marche en avant, une marche de molécules d'eau qui sortent des creux de la montagne, ruissellent à travers diverses terres, s'accumulent aux obstacles, puis grossissent de rivières en fleuves pour, enfin, aller se jeter dans l'océan de la Vérité divine. Cette foi, tout comme son symbole liquide, mine les défauts de l'âme, ronge les rochers de l'intolérance et se répand partout, en prenant toujours la forme de son récipient. Elle pénètre les humains selon les accidents de leur terrain moral. La foi *sa'ilu* discipline l'adepte. Elle en fait un homme

de Dieu capable d'entendre et d'apprécier la voix de tous ceux qui parlent du Créateur. Elle est vivifiante; elle peut se solidifier et prendre l'aspect de la grêle lorsqu'il faut traiter des âmes qui en sont restées au degré primaire. Elle peut se sublimer et s'élever en vapeur, comme la foi *ghaziyu*, dans le ciel de la Vérité. Elle établit le régime de la cité de paix où l'homme et l'animal vivent côte à côte, où les trois règnes vivent en frères. Ceux qui la possèdent s'élèvent contre la guerre.

3. La foi *ghaziyu* est le troisième et dernier terme. C'est l'apanage d'une élite dans l'élite. Ses éléments constitutifs sont si purs que, dégagés de tout poids matériel qui les retiendrait à la terre, ils s'élèvent comme de la fumée dans le ciel des âmes pures et tendent à les remplir. Ceux qui parviennent à cette foi adorent Dieu en vérité et dans la lumière sans couleur. La Vérité divine fleurit dans les champs de l'Amour et de la Charité.

Pour Tierno, aimer et servir Dieu, c'est un peu, si peu, lui rendre ce qui lui est dû, car devant l'infinité du don qui nous a été fait, tout ce que nous pouvons offrir demeure nécessairement infime.

Le commerçant avare

— Est-il raisonnable, nous demandait-il, de refuser une petite portion à celui qui vous a tout donné?

Un commerçant qui, par cupidité, resserre le cordon de sa bourse et refuse un denier à celui qui a financé

ses débuts, peut être considéré comme un exemple de laideur morale. Mais combien plus grande est la laideur de l'homme qui refuse son adoration à Dieu, de qui il a reçu le principe même de la vie, source et aboutissement de l'Amour. A Dieu appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre; peut-on refuser une partie à Celui qui a créé et donné le tout? Certes non, et c'est pourtant ce que font les égarés dans les dédales de la vie terrestre.

Les êtres pensants

Bien des gens venaient à Tierno dans l'espoir d'obtenir, grâce à ses bénédictions ou à ses prières, des bienfaits matériels ou des pouvoirs thaumaturgiques.

— Donne-moi le secret de tel ou tel Nom de Dieu, ou de telle prière, lui demandaient-ils.

Il répondait :

Adeptes, toi qui viens au seuil de notre zaouïa, ne pense pas que nous disposions de moyens miraculeux pour guérir les âmes. Nous soumettons à nos frères des versets saints. Applique ton esprit au suivant :

« Que la vie illusoire de ce monde ne nous égare point et que la tentation ne nous détourne pas de Dieu. »

(Coran XXXI, 33.)

Sois entre les mains de Dieu comme l'enfant est entre les mains de sa mère. Ne cherche pas autre chose que le désir de Lui plaire.

Toi qui viens à nous, et que nous considérons non pas comme un élève, mais comme un frère réfléchi, avant de pénétrer dans la zaouïa où l'on recherche l'Amour et le savoir, médite bien sur ce verset et tire avantage de ses lumières :

« L'une de Ses Merveilles est de vous avoir créés et répandus sur la terre en êtres pensants. »

(Coran XXX, 20.)

Demande-Lui de faire de toi selon Son bon plaisir.

Tierno se révoltait à l'idée qu'un être quelconque puisse être exclu de l'amour de Dieu. Il méprisait les distinctions que font les « attachés à la lettre » et voulait ignorer ceux qui font de cet amour le privilège des seuls croyants orthodoxes.

De mon côté, je n'arrivais pas à comprendre que seuls les musulmans puissent être bénéficiaires de la miséricorde de Dieu. Je réfléchissais à la petitesse de leur nombre par rapport à l'ensemble de l'humanité, dans le temps comme dans l'espace, et me disais : comment Dieu, devant un tas de graines, pourrait-il prendre une seule poignée de ces graines et rejeter toutes les autres en disant : « Celles-là seules sont mes préférées » ?

J'avais souvent entendu dire, autour de moi, et notamment par certains marabouts, que les non-musulmans étaient des *koufar* (infidèles) et qu'ils iraient en enfer. Cela m'indignait comme si j'avais été moi-même l'un de ces malheureux infidèles. Aussi, un jour, profitai-je d'un cours pour l'interroger sur ce sujet qui me tourmentait :

Dieu aime-t-il l'infidèle ?

— Tierno, tu parles toujours de l'amour de Dieu qui embrasse tout. Mais Dieu aime-t-il aussi l'infidèle ?

Il répondit :

— Dieu est Amour et Puissance. La création des êtres procède de son amour et non d'une quelconque contrainte. Détester ce qui est produit par la Volonté divine agissant par amour, c'est prendre le contrepied du Vouloir divin et contester Sa sagesse. Exclure un être de l'Amour primordial, c'est faire preuve d'ignorance capitale. La vie et la perfection sont contenues dans l'Amour divin qui se manifeste en Force rayonnante, en Verbe créateur qui anime le Vide-vivant¹. De ce Vide-vivant, il fait apparaître des formes qu'il répartit en règnes.

Que notre amour ne soit pas centré sur nous-mêmes ! Qu'il ne nous pousse pas à n'aimer que ce qui nous ressemble ou à n'épouser que les idées semblables aux nôtres ! N'aimer que ce qui nous ressemble, c'est s'aimer soi-même, ce n'est pas aimer.

L'infidèle, en tant qu'homme, ne peut être exclu de l'amour divin. Pourquoi le serait-il du nôtre ? Il occupe le rang auquel Dieu l'a élevé. Le fait, pour un homme, de s'abaisser peut entraîner un châtement sans pour cela provoquer une exclusion de la source dont il est issu.

Il faut réfléchir à la légende de Karoun et de Moïse : Karoun était le plus pervers des êtres ; il avait reçu en partage les plus belles richesses dont un homme peut jouir sur terre. De ces dons, il avait fait un paradis pour lui-même, un paradis dont l'accès, disait-il, était interdit à Moïse et à son Dieu. Moïse demanda à Dieu de châtier Karoun. Dieu répondit :

1. Tierno comparait ce Vide-vivant, potentialité pure, à la notion mathématique du zéro, point initial qui contient en germe tous les nombres qui sortiront de lui. Il ne s'agit donc pas ici de « néant », mais plutôt de « non manifesté ».

« Je t'ai confié la terre. Agis à ta guise. » Le Prophète Moïse s'adressa alors à Karoun : « O infidèle ! Amende-toi et reviens à ton Seigneur, sinon tu recevras une punition qui sera citée en exemple. — Appelle sur moi tous les malheurs que tu voudras et que tu pourras, je ne crains rien », répliqua Karoun.

Alors, Moïse ordonna à la terre d'engloutir Karoun et tous ses biens. Karoun, happé par les pieds et ne pouvant desserrer l'étreinte, comprit qu'il était perdu. Il se repentit et demanda pardon à Moïse. « Tu t'es cru plus fort que Dieu, lui répondit Moïse ; tu as repoussé l'Éternel et moi, Son envoyé. Maintenant, tu es abattu et tes richesses ne sont plus rien. La terre t'engloutira lentement ; tu subiras cette peine jusqu'à la fin des temps. »

Ainsi, Moïse excluait l'infidèle de l'amour de Dieu. Il le faisait périr après avoir prononcé son jugement et s'attendait à l'approbation du Tout-Puissant. Mais les desseins de Dieu sont impénétrables et le Seigneur lui fit de sévères remontrances : « O Moïse ! Karoun repentant t'a invoqué soixante-dix fois. Tu es resté sourd à son appel. S'il m'avait appelé ne fût-ce qu'une seule fois, je l'eusse secouru. » Moïse resta confondu. Dieu ajouta : « Sais-tu pourquoi tu n'a pas eu compassion de Karoun ? C'est parce qu'il n'est ni ton fils, ni ta créature. »

Cette confusion volontaire de « fils » et de « créature » nous montre sans doute que Dieu, qui n'a pas engendré et n'a pas été engendré¹, a, pour ses créatures, l'amour qu'un père éprouve pour ses enfants.

1. Allusion à un terme coranique : sourate CXI, verset 3.

Il a été généreux pour les enfants d'Adam, sans différencier leurs états.

Et Tierno nous raconta un épisode majeur de la vie de Cheikh Ahmed Tidjani. Celui-ci vivait alors au Maroc où il bénéficiait de la protection du Sultan. Au cours d'une conférence publique, un provocateur, désireux de lui nuire, lui posa une question piège : « Dieu aime-t-il l'infidèle ? » Étant sa réponse de commentaires de versets coraniques, le Cheikh osa répondre : « Oui, Dieu aime l'infidèle. » Réponse redoutable, à l'époque. Ce fut un beau tollé. Indignés, les assistants quittèrent la salle. Seuls demeurèrent autour du Cheikh onze disciples fidèles, ceux-là mêmes qui, plus tard, seront à l'origine du développement de la Tidjaniya.

Marcel Cardaire, lui-même fervent catholique, avait été touché par l'attitude d'ouverture et d'amour qui rayonnait de l'enseignement de Tierno Bokar. Laissons-lui la parole :

La première leçon que les « frères en Dieu » apprenaient était une leçon de tolérance religieuse.

Dans les cases des disciples de Tierno, l'enseignement que l'on nous rapportait, au rythme des saisons, prenait une valeur nouvelle. Il devenait une nourriture authentique. Dans ce pays de l'élémentaire technique, nous avons entendu des phrases simples qui tombaient de lèvres simples. Les mots pénétraient mieux que s'ils avaient été prononcés dans un de ces temples ou une de ces mosquées qui rendent plus hommage à la technique ou au raffinement de l'homme qu'à la majesté du Créateur. Et d'ailleurs, ces mots que nous avons recueillis ne ressemblaient en rien à ceux que l'on entend dans d'autres lieux de prière. C'était de la parole à l'état pur, de la parole qui n'était pas faite pour exalter l'homme — celui qui parle ou celui qui écoute — mais une véritable parole créatrice, celle qui, en honnête réciprocité, fait vivre Dieu au cœur du mécréant, anime la foi de cet autre et donne un sens à la vie de tous.

Dans ces cases, nous avons entendu des sentences que

nous eussions aimé voir s'inscrire en lettres d'or sur tous les frontons de tous les temples du monde. Quelle Université religieuse, quel al-Azhar, donnera la réponse au Sage de Bandiagara ¹ ?

Parmi ceux qui venaient entendre Tierno, tous n'étaient pas toujours de l'Ordre Tidjani. Un jour, de nombreux Qadri — appartenant à la confrérie qadriya, l'une des plus anciennes de l'Islam — avaient assisté à son cours. Quand vint le moment d'effectuer le grand *dhikr* (psalmodie en commun du nom de Dieu), un élève demanda à Tierno :

— Ceux qui ne sont pas Tidjani vont-ils assister au *dhikr* ?

— Faites le *dhikr* sans vous préoccuper d'eux, répondit-il. Si certains d'entre eux veulent y participer, vous n'avez pas le droit de les en empêcher. Et s'ils préfèrent partir, vous n'avez pas le droit de les retenir.

Le *dhikr* eut lieu, en présence de nombreux Qadri. Quand il fut terminé, Tierno dit :

L'arc-en-ciel

L'arc-en-ciel doit sa beauté aux tons variés de ses couleurs. De même, nous considérons les voix des divers croyants qui s'élèvent de tous les points de la terre comme une symphonie de louanges à l'adresse de Dieu qui ne peut être qu'Unique.

Nous déplorons amèrement la méprise de certains religieux sur la forme des choses divines, méprise qui les amène souvent à rejeter comme discordant

1. Tierno Bokar, le Sage de Bangiagara, op. cit., p. 80.

l'hymne de leur voisin. Pour lutter contre cette tendance, frère en Dieu, quelle que soit la religion ou la congrégation à laquelle tu es affilié, médite longuement sur ce verset :

*« La création des cieux et de la terre,
la diversité de vos langues et de vos couleurs
sont autant de merveilles ¹ pour ceux qui réfléchissent. »*

(Coran XXX, 22.)

Il y a là de quoi méditer pour tout le monde.

A une certaine époque, des missionnaires protestants américains étaient venus au Soudan. Ils aimaient aller prêcher dans les pays où l'église catholique n'avait pu s'implanter. Bandiagara étant dans ce cas, le chef de cette mission protestante arriva un jour dans la ville, s'installa sur la place du marché et se mit à parler de Dieu en langue bambara.

Stupéfaits et, à la limite, amusés d'entendre ainsi un pasteur étranger s'exprimer dans leur langue, de nombreux curieux vinrent l'entourer. Lorsqu'il se mit à parler de Dieu avec chaleur et force et, surtout, lorsqu'il traduisit des psaumes de David en bambara, les gens furent touchés. Les musulmans sont toujours émus par le langage biblique, surtout lorsqu'il est traduit dans leur langue. Mais il se trouvait, dans l'assistance, quelques bigots qui s'offusquèrent de la scène et qui entreprirent de détourner la foule, criant : « C'est un chrétien ! C'est un chrétien ! »

L'un des élèves de Tierno avait assisté à la scène. Lorsqu'il arriva au cours, il nous rapporta les faits en se félicitant du sort fâcheux qui avait été réservé au pasteur.

1. Le mot arabe *ayat* signifie à la fois « merveille », « miracle », « signe » et « verset ». Si les versets révélés sont des « signes » de Dieu, à l'inverse, on peut également dire que toutes les « merveilles » qui existent dans la création sont également des « signes », donc un autre mode de la Révélation divine. Selon cette perspective, tout est Révélation. C'est nous qui ne savons pas lire.

— Aujourd'hui, dit-il, un pasteur a voulu nous parler de Dieu. Mais nous l'avons tellement ridiculisé qu'il a été obligé de partir.

Tierno fut révolté par ce comportement. Voulant mettre ses élèves en garde contre tout manquement envers des hommes qui s'expriment au nom de Dieu, il lança, ce jour-là, un véritable appel à la tolérance :

Les enfants d'un même père

— Les enfants d'un même père, pour être différents physiquement, en sont-ils moins frères et fils légitimes de leur géniteur ?

Nous fondant sur cette vérité-loi, plaignons ceux qui refusent aux croyants des différentes confessions une identité spirituelle et la fraternité en un même Dieu, Créateur unique et invariable.

Pour nous, n'en déplaise aux attachés à la lettre, une seule chose compte par-dessus toutes les autres : confesser l'existence de Dieu et Son unicité.

Donc, frère en Dieu qui viens au seuil de notre zaouïa, cellule d'amour et de charité, ne bouscule pas l'adepte de Moïse ; Dieu lui-même est témoin qu'il a dit à son peuple : *« Implorez le secours de Dieu et soyez patients. La terre appartient à Dieu et Il en fait hériter qui Il veut parmi ses serviteurs. L'heureuse fin sera pour ceux qui le craignent. »* (Coran VII, 128.)

Non plus, ne bouscule pas l'adepte de Jésus. Dieu, en parlant du miraculeux enfant de Marie, Vierge-Mère, a dit : *« Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, le don des miracles et nous l'avons conforté par le Saint-Esprit. »* (Coran II, 253.)

Et les autres humains ? Laisse-les entrer et, même, salue-les fraternellement pour honorer en eux ce qu'ils ont hérité d'Adam, de qui Dieu a dit, s'adressant aux Anges : *« Quand je l'aurai perfectionné et aurai insufflé en lui de mon Esprit, prosternez-vous devant lui en signe de vénération. »* (Coran XXXVIII, 72.)

Ce verset implique que chaque descendant d'Adam est dépositaire d'une parcelle de l'Esprit de Dieu. Comment donc oserions-nous mépriser un réceptacle qui contient une parcelle de l'Esprit de Dieu ?

Par ailleurs, il avait coutume de dire :

Toi qui viens à nous et que nous considérons, non pas comme un élève, mais comme un frère, réfléchis ! Médite sur ce verset du Livre de la Guidance :

« Pas de contrainte en religion !

La Vérité se distingue par elle-même de l'erreur.

Celui qui se détourne des fausses divinités pour croire en Dieu aura saisi une anse solide, incassable.

Et Dieu est Celui qui entend tout, qui connaît tout. »
(Coran II, 256.)

Relations avec les autres religions

— Tierno, lui demandai-je un jour, est-il bon de converser avec les gens d'une autre foi pour échanger des idées et mieux connaître leur dieu ?

Il me répondit :

— Pourquoi pas ? Je te dirai : il faut causer avec les étrangers si tu peux rester poli et courtois.

Tu gagnerais énormément à connaître les diverses formes de religion. Crois-moi, chacune d'elles, quelque bizarre qu'elle te paraisse, contient de quoi affermir ta propre foi. Certes, la foi, comme le feu, pour être ardente doit être entretenue au moyen d'un combustible approprié. Sinon elle s'appauvrit, diminue d'ardeur et de volume, se transforme en braise, de braise en charbon et de charbon en cendres.

Croire que sa race, ou sa religion, est seule détentrice de la vérité est une erreur. Cela ne saurait être. En effet, la foi est d'une nature comparable à celle de l'air. Comme l'air, elle est indispensable à la vie humaine et l'on ne saurait trouver un seul homme qui ne croie véritablement et sincèrement en rien. La nature humaine est telle qu'elle ne peut pas ne pas croire en quelque chose : Dieu ou diable, force ou fortune, chance ou malchance.

Lors, dès qu'un homme croit en Dieu, il est notre frère. Traite-le comme tel et ne sois pas du nombre des égarés. Si l'on n'a pas la certitude de posséder entièrement toutes les connaissances, il faut se garder de contredire. Certaines vérités ne nous paraissent invraisemblables que, tout simplement, parce que notre connaissance ne les atteint pas.

Il ajoutait :

Évite les contestations. Lorsque quelque chose choque ton esprit dans une religion ou une croyance, incline plutôt l'oreille de la compréhension. Peut-être Dieu viendra-t-il à ton secours et te donnera-t-il l'intelligence de ce qui te paraît étrange...

Non seulement Tierno Bokar n'interdisait pas à ses élèves de s'entretenir avec d'autres croyants, mais il considérait cette pratique comme une véritable médication de l'âme. Il demandait aux hommes de « frotter leurs cervelles » et « d'emmêler leurs liens de pauvres serfs » afin de se mieux comprendre.

Dans cet ordre d'idées, il nous raconta un jour une sorte de vision qu'il avait eue :

J'ai vu, en esprit, un homme gigantesque couché sur le dos. Des religieux de plusieurs confessions s'affairaient autour de lui. Les uns lui parlaient à l'oreille, d'autres lui ouvraient la bouche, d'autres le forçaient à respirer des parfums, d'autres lui appliquaient un collyre, etc.

Quel est ce spectacle, quel est cet homme ? m'écriai-je en moi-même. Une voix me répondit :

— C'est le bienheureux qui se souvient de l'Unité de Dieu et de la fraternité qui doit unir Ses adorateurs, d'où qu'ils viennent. Il reçoit, comme tu le vois, tous les enseignements. Le résultat n'en est que meilleur pour lui. Il est perméable comme le sable. Dieu lui a donné le pouvoir de conserver et d'assimiler.

Il ajoutait :

L'enseignement religieux dispensé par un Prophète ou par des maîtres spirituels authentiques est comparable à une eau pure. On peut l'absorber sans aucun danger pour la santé morale et spirituelle.

Un tel enseignement sera supérieur et intelligible. Telle une eau limpide, il ne contiendra rien qui vienne l'altérer en modifiant sa saveur, son odeur ou sa couleur. Il mûrira l'esprit et purifiera le cœur

parce qu'il ne contiendra aucun détritus venu de l'extérieur dont l'effet pourrait être d'obscurcir l'âme et de durcir le cœur.

Nous ne saurions assez recommander d'étudier les enseignements des religions révélées. Elles sont pour tous comme une eau potable. Nous conseillons cependant de les assimiler lentement et d'éviter les théologies bourbeuses qui sont propres à donner le « ver de Guinée » spirituel¹. L'adage dit : « Quand vous êtes en sueur, n'absorbez pas d'eau froide. » A notre tour nous recommandons : « Quand votre âme est en chaleur mystique, ne lisez pas n'importe quoi. »

Il s'efforçait constamment de nous inculquer l'esprit de tolérance et de nous faire comprendre que seule compte la qualité spirituelle intrinsèque d'un homme :

Notre planète n'est ni la plus grande ni la plus petite de toutes celles que notre Seigneur a créées. Ceux qui l'habitent ne peuvent donc s'affranchir de cette loi : nous ne devons nous croire ni supérieurs ni inférieurs aux autres êtres de l'univers, quels qu'ils soient.

Les meilleures des créatures parmi nous seront celles qui vivront dans l'Amour et la Charité et dans le respect de leur prochain. Droites et lumineuses, el-

1. Ver de Guinée, ou « filaire de Médine » (*dracunculus medinensis*). Les larves vivent dans les eaux stagnantes. Elles se fixent chez l'homme, vivent dans ses tissus cellulaires sous-cutanés et s'y développent, particulièrement dans ses jambes où apparaissent d'énormes abcès, constitués, en fait, par la fixation de la femelle et l'accumulation des micro-filaires. Au moindre contact avec l'eau, la plaie s'ouvre et la femelle libère dans l'eau la masse des micro-filaires qui renouvelleront le cycle.

les seront comme un soleil qui se lève et qui monte droit vers le ciel.

Se méfier de sa propre poussière

Éducateur spirituel attentif, il n'oubliait pas de nous mettre en garde contre les dangers d'une complaisance envers soi-même qui peut insidieusement accompagner l'âme jusqu'aux plus hauts niveaux :

Quelle que soit la race d'un homme, lorsque l'Esprit cristallise en lui par l'effet de l'adoration¹ de Dieu, son âme devient semblable à un diamant mystique. La couleur ou la naissance d'un tel homme n'influe en rien sur la qualité de sa lumière spirituelle. Quels que soient sa dimension sociale ou le poids de sa naissance, s'il est parvenu à ce degré, aucun élément extérieur ne sera plus assez puissant pour le désaigrir.

Aux adeptes qui ont atteint ce degré, il ne reste qu'une recommandation à faire : se méfier de sa propre poussière, c'est-à-dire de l'admiration pour ce qui vient de soi-même. L'admiration de soi, si subtile et cachée soit-elle, peut pervertir l'âme de l'adorateur, même s'il est parvenu au degré spirituel dit « de diamant » où irradie la Lumière sans couleur et sans forme du Nom caché de Dieu.

(...) Quand une âme accède à la vraie foi, elle se tient inclinée par modestie, tel un cavalier sur un coursier lancé à grande vitesse.

Une âme emplie de Dieu ne se tient jamais droite et

1. Le mot arabe *'ibadat* signifie à la fois adoration et service.

hautaine sur sa pointe. Craignant une chute toujours possible, elle s'inclinera, tout en tournant rapidement autour de la Vérité. Cette inclinaison lui donnera la tempérance et l'assurance nécessaires pour ne pas perdre l'aplomb.

Il était lui-même d'une parfaite simplicité et étranger à toute pédanterie ou suffisance. Sachant considérer les choses de la vie avec humour, il aimait enseigner en amusant et nous répétait souvent, comme une mise en garde : « Toujours trop sérieux n'est pas très sérieux ! »

La Religion est Une en son essence

Pour Tierno Bokar, on l'aura compris, il n'existait qu'une seule Religion, éternelle, immuable dans ses principes fondamentaux, mais pouvant varier dans ses formes d'expression pour correspondre aux conditions du temps et du lieu de chaque Révélation. Cette Religion primordiale était, pour lui, comparable à un tronc dont les religions historiques connues seraient sorties comme les branches d'un arbre.

C'est cette Religion éternelle qui a été enseignée par tous les grands Envoyés de Dieu et modulée en fonction des nécessités de chaque époque. Mais trop souvent la plupart des hommes n'en ont saisi ou retenu que les formes extérieures au nom desquelles ils se sont opposés les uns aux autres.

Une telle conception est conforme à l'enseignement même du Coran qui met l'accent sur l'unité de la Révélation divine à travers le temps :

« Dites : Nous croyons en Dieu, à ce qui nous a été révélé, à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux tribus ; à ce qui a été donné à Moïse et à Jésus ; à ce qui a été donné aux prophètes de la part de leur Seigneur. Nous n'avons de préférence pour aucun d'entre eux et nous nous soumettons à Dieu. »

(Coran II, 130.)

« Certes, ceux qui croient, ceux qui pratiquent le Judaïsme, ceux qui sont Chrétiens ou Sabéens, ceux qui croient en Dieu et au dernier jour, ceux qui font le bien, voilà ceux qui trouveront leur récompense auprès de leur Seigneur. Ils n'éprouveront plus alors aucune crainte, ils ne seront pas affligés. »

(Coran II, 59.)

« Oriente ta face vers la Religion pure, la religion de la fitrat (nature primordiale originelle) par laquelle Dieu a créé les hommes.

Point de changement dans la création de Dieu.

Voilà la religion immuable,

mais la plupart des hommes ne le savent pas. »

(Coran III, 29.)

« O Envoyés de Dieu (...) votre religion (dîn) est Une.

Je suis votre Seigneur, craignez-moi. »

(Coran XXIII, 51 s.)

Et Tierno précisait :

Ce qui varie dans les diverses formes de La Religion — car il ne peut y avoir qu'une Religion — ce sont les apports individuels des êtres humains interprétant la lettre dans le louable dessein de la mettre à la portée des hommes de leur temps.

Quant au principe même de la religion, c'est une étincelle pure, purificatrice et invariable dans le temps comme dans l'espace, étincelle que Dieu insuffle dans l'esprit de l'homme en même temps qu'il le doue de la parole.

Il faudrait donc, contrairement à ce qui se passe, non pas s'étonner de rencontrer la richesse spirituelle chez le représentant d'une peuplade considérée comme arriérée, mais être troublé de ne pas la ren-

contrer en un individu civilisé qui a tant œuvré pour faire évoluer sa vie matérielle.

(...)

Dans son Essence, la Foi est une, quelle que soit la religion qui l'exprime. Mais dans ses manifestations elle présente, nous l'avons vu, trois états essentiels : solide, liquide, gazeux. La foi est l'essence de la religion, laquelle est comparable à une atmosphère entourant un univers peuplé de trois catégories d'hommes : une masse crédule ; des prédicateurs aveuglés par des luttes de clocher ; enfin, des initiés qui ont trouvé Dieu et l'adorent en vérité et en silence.

Dieu, embarras des intelligences humaines

Si ce Dieu doit être adoré en vérité et en silence, au plus profond de soi-même, c'est qu'il ne peut être enfermé dans aucune définition intellectuelle. C'est ce que Tierno me fit comprendre, un jour où je lui posai une question aussi naïve qu'audacieuse.

Il était en train de nous commenter un texte théologique de Cheikh Ibrahim Laqâni. L'auteur citait différentes écoles : « Untel a dit ceci, untel a dit cela... » Au milieu de toutes ces formules, dont certaines me paraissaient contradictoires, je ne m'y retrouvais pas. J'étais incapable de choisir. Aussi, prenant mon courage à deux mains, me tournai-je résolument vers lui :

— Tierno — puisse Dieu prolonger tes jours ! — je veux te faire un aveu. Personnellement, je ne me retrouve pas dans le labyrinthe des théologiens, qu'il s'agisse des attributs de Dieu ou de son Essence. Chaque fois que je crois comprendre d'après un théologien, un autre vient m'embrouiller. Je ne sais auquel faire confiance, puisque je ne les connais pas. Aussi, Tierno, si tu ne me l'interdis pas, je voudrais mettre complètement de côté

tous ces théologiens et me référer à toi, puisque tu es mon modèle. Je ne dis pas que je refuse ma confiance aux autres, mais toi, je te vois, et ce n'est pas à travers un oui-dire ou à travers un papier écrit que je te connais. Je voudrais que, d'après ta propre expérience, tu répondes à ma question : Qu'est-ce que Dieu ?

Ce fut comme si je l'avais plongé dans les abîmes d'un océan. Il resta immobile, les yeux fermés, comme pétrifié. Comme l'on dit en Afrique, « il s'avalait ». Il resta en cet état plusieurs minutes, puis revint à lui-même, comme s'il remontait de mystérieuses profondeurs. Il ouvrit les yeux, me fixa d'un long regard. Enfin il dit, appuyant longuement sur chaque mot :

— Amadou, Amadou ! Dieu... Dieu... Dieu...
(Allâh... Allâh... Allâh...) c'est l'embarras des intelligences humaines.

— Excuse-moi, Tierno, repris-je, mais je ne suis pas plus avancé. Je te dis que je ne m'y retrouve pas dans le fatras des théologiens, je te demande une réponse précise et tu me declares que Dieu est « l'embarras des intelligences humaines ». Cela ne me tire pas de mon propre embarras. Pourquoi Dieu est-il l'embarras des intelligences humaines ?

— Je suis bien heureux que tu aies précisé ta question, me répondit-il, car c'est la question bien posée de l'élève qui propulse le maître et l'aide à trouver la bonne réponse. Pour que la réponse soit précise, la question doit l'être également.

Dieu est l'embarras des intelligences humaines parce que, d'une part, si tu affirmes son existence, tu ne peux pour autant la prouver ni matériellement ni mathématiquement ; d'autre part, si tu nies son existence, alors tu nies ta propre existence qui n'est qu'un effet de la sienne. Or, tu existes. Et si l'on ne

peut prouver Dieu matériellement, il faut se souvenir que la non-visibilité, la non-palpabilité et la non-sensibilité d'une chose ne sont pas pour autant des preuves absolues de sa non-existence.

Enfin, Dieu est l'embarras des intelligences parce que tout ce que tu conçois dans ta pensée et matérialise dans ta parole comme étant Dieu cesse, par là même, d'être Dieu pour n'être plus que *ta propre manière* de le concevoir. Il échappe à toute définition.

L'hypocrite enturbanné

Tierno Bokar avait horreur de l'ostentation sous toutes ses formes et, plus encore, de l'ostentation religieuse. Un jour, je lui demandai :

— Tierno, quelle est la conduite que tu hais le plus ?

Il répondit :

— Mon ami, je n'aime pas haïr, mais la conduite que je désapprouve le plus et que je prends en pitié est celle de l'hypocrite ridicule. Il s'agit de cet individu qui, affublé d'un turban entortillé huit fois autour de la tête, porte ostensiblement au cou un chapelet à gros grains, marche appuyé sans nécessité sur l'épaule d'un disciple et sur un bâton plus fétiche que bourdon¹. Cet homme prononce avec beaucoup plus de bruit que de ferveur la formule de la Shaha-da² et prêche avec une ardeur qui n'est motivée que par l'espoir d'un gain immédiat. Un tel homme

1. Bourdon : bâton de pèlerin.

2. *Lâ ilâha ill'Allâh* (il n'y a de dieu que Dieu).

corrompt l'esprit et pervertit le cœur. Il est mille fois plus abominable qu'un assassin qui ne s'attaque qu'au corps.

Les luttes religieuses

Il n'aimait pas haïr, et la haine religieuse était, à ses yeux, une insupportable monstruosité. C'est à propos d'elle, et d'elle seule, qu'il lança l'unique « A bas... » qui soit jamais sorti de ses lèvres. Jamais rassasié de ses réponses, je lui demandai un jour ce qu'il pensait des luttes qui étaient ordonnées au nom de la religion.

Personnellement, dit-il, je ne m'enthousiasme que pour la lutte qui a pour objet de vaincre en nous nos propres défauts. Cette lutte n'a rien à voir, hélas, avec la guerre que se font les fils d'Adam au nom d'un Dieu qu'ils déclarent aimer beaucoup, mais qu'ils aiment mal puisqu'ils détruisent une partie de son œuvre.

En Dieu, frères de toutes les religions, abaissons les frontières qui nous séparent. A bas toutes les créations artificielles qui opposent les humains les uns aux autres !

Nous nous sommes éloignés de Dieu, nous nous sommes fourvoyés dans les labyrinthes de notre sinistre édifice bâti des briques du mensonge et du mortier de la calomnie. Vite, sortons des pièces si malencontreusement disposées par notre orgueil et notre égoïsme, par la lassitude de nos mœurs et la dureté de nos cœurs. Volons comme un aigle aux ailes puissantes vers l'union des cœurs, vers une religion qui ne tendra pas à l'exclusion des autres

« credo », mais à l'union universelle des croyants libres de leur personne et moralement libérés des appétits de ce monde.

Du haut d'un ciel d'amour, en commun, nous attesterons pieusement l'Unicité de Dieu : Source de Vie qui répand la lumière et que l'on ne peut enfermer dans une définition humaine.

La Religion, celle que veut Jésus et qu'aime Mahomet, est celle qui, comme l'air pur, est en contact permanent avec le soleil de Vérité et de Justice, dans l'Amour du Bien et de la Charité pour tous.

Ces paroles, rappelons-le, sont sorties d'une modeste case de terre séchée, au cœur de l'Afrique noire, en 1933.

Les chevaux de bataille

D'ailleurs, pour Tierno Bokar, la violence était dénuée de toute réelle efficacité morale. Il prononça à cet égard des paroles qui conservent, de nos jours, tout leur poids :

Quand donc l'homme comprendra-t-il que les chevaux de bataille haletants et les armes qui font jaillir un feu de mort et de destruction ne peuvent détruire que l'homme matériel, jamais le principe même du mal qui habite l'esprit méchant dépourvu de charité. Le mal est comme un souffle mystérieux. Lorsque l'on tue par la violence ou par les armes un homme animé par le mal, le principe du mal bondit du cadavre qu'il ne peut plus habiter et pénètre dans le meurtrier par ses narines dilatées. Il prend en lui une racine nouvelle et devient plus tenace encore en redoublant ses forces.

Le mal doit être combattu par les armes du Bien et de l'Amour. Quand c'est l'Amour qui détruit un mal, ce mal est tué pour toujours.

La force brutale ne fait qu'enterrer provisoirement le mal qu'elle veut combattre et détruire. Or, le mal est une semence tenace. Une fois enterrée, elle se développe en secret, germe et réapparaît plus vigoureuse encore.

L'oiseau tombé du nid

L'amour de Tierno Bokar pour les hommes dépassait largement le cadre de son groupe confessionnel, il s'étendait à l'ensemble du genre humain. Mieux, il débordait cet ensemble pour embrasser la création tout entière, jusqu'aux plus humbles des créatures de Dieu.

Un jour de cette année 1933 que je passai auprès de lui, il était assis dans la case où il devait mourir sept ans plus tard. S'adressant aux aînés de ses élèves, il développait la signification ésotérique du chapelet Tidjani. Nous étions tous sous le charme. A l'extérieur, le vent soufflait. Il faisait courir le sable dans la cour et retroussait les plumes du coq qui s'obstinait près du pilon. Une rafale plus violente ébranla la charpente. Sous le choc, un nid d'hirondelle, qui était situé en équilibre en haut du mur, sous l'avancée du toit, s'entrouvrit. Un poussin tomba en piaillant. Nous lui jetâmes un regard indifférent; l'attention de l'auditoire n'avait pas faibli un instant. Tierno termina sa phrase, puis se tut. Il se dressa, promena un regard attristé sur ses élèves et tendit les doigts, qu'il avait longs et fins, vers le petit oiseau :

— Donnez-moi ce fils d'autrui.

Il le prit dans ses mains réunies en forme de coupe. Son regard s'éclaira :

— Louange à Dieu dont la grâce prévenante embrasse tous les êtres! dit-il.

Puis, déposant l'oisillon, il se leva, prit une caisse et la posa au-dessous du nid. Il sortit et revint peu après. Entre ses doigts, nous vîmes une grosse aiguille et un fil de coton. Il monta sur la caisse, déposa le petit d'hirondelle au fond du nid qui s'était déchiré et répara celui-ci avec le même soin qu'il mettait autrefois à broder les boubous. Puis il redescendit et reprit sa place sur la natte. Nous attendions impatiemment la suite de sa leçon; mais au lieu de reprendre le chapelet qui servait de base à ses explications, il le laissa de côté. Après un moment de silence, il s'adressa à nous :

Il est nécessaire que je vous parle encore de la Charité, dit-il, car je suis peiné de voir qu'aucun de vous n'a suffisamment cette vraie bonté du cœur. Et cependant, quelle grâce!... Si vous aviez un cœur charitable, il vous eût été impossible d'écouter une leçon, portât-elle sur Dieu, quand un petit être misérable vous criait au secours. Vous n'avez pas été émus par ce désespoir, votre cœur n'a pas entendu cet appel...

Eh bien! mes amis, en vérité, celui qui apprendrait par cœur toutes les théologies de toutes les confessions, s'il n'a pas de charité dans son cœur, il pourra considérer ses connaissances comme un bagage sans valeur. Nul ne jouira de la rencontre divine s'il n'a pas de charité au cœur. Sans elle, les cinq prières ne sont que des gesticulations sans importance; sans elle, le pèlerinage est une promenade sans profit.

La scène de ce jour-là s'est gravée à tout jamais dans ma mémoire. Je le revois encore, dressé dans son tourtil blanc, réparant délicatement la demeure de ce « fils d'autrui » dont

nous n'avions pas su entendre l'appel, tout préoccupés que nous étions de nous-mêmes.

D'une manière générale, il nous enseignait de ne jamais tuer un animal sans nécessité, fût-ce un simple moustique. Pour lui, la nature entière, animaux et végétaux compris, devait être respectée car elle était non seulement notre Mère nourricière, mais encore le grand Livre divin où tout était symbole vivant et source d'enseignement.

Le petit chien et le Paradis

Une anecdote touchante se rapportant à son petit chien montre comment la moindre circonstance était, pour lui, matière à réflexion et comment il percevait à travers toute chose, même la « moindre plantule », des réalités supérieures.

Voici l'anecdote, telle qu'il nous la raconta lui-même :

Un jour, je m'en allai aux champs, accompagné de mon chien fidèle, ennemi juré des singes dévastateurs des plantations. Le moment était celui des grandes chaleurs d'avril. Mon chien et moi avions si chaud que nous arrivions à peine à respirer. Je m'attendais à ce que l'un de nous deux finisse par tomber en syncope. Enfin, Dieu merci, je vis un *tiayki*¹ dont les branches serrées offraient une voûte de verdure rafraîchissante.

Mon chien poussa de petits cris de joie et joua des pattes en direction de l'ombre bienfaisante. Quand il l'eut atteinte, au lieu d'y rester il revint vers moi, la langue tirée, la lèvre pendante laissant à découvert ses dents blanches et pointues. A voir ses flancs

1. Balamite : arbre qui conserve son feuillage même à l'époque des grandes chaleurs, quand tous les autres arbres sont dénudés.

palpiter frénétiquement, je compris combien il était épuisé.

Je m'avançai vers l'ombre. Mon chien témoigna sa joie. Puis, durant un instant, je fis semblant de continuer mon chemin. La pauvre bête grogna plaintivement mais me suivit quand même, la tête basse, la queue fourrée entre les pattes. Elle était visiblement au désespoir, mais décidée à me suivre, quoi qu'il puisse advenir.

Cette fidélité me toucha profondément. Comment apprécier à sa juste mesure le geste de cet animal prêt à me suivre dans la mort sans aucune nécessité pour lui et sans y être contraint par quoi que ce soit ? Il est dévoué, me dis-je, parce qu'il me considère comme son maître. Il me prouve son attachement en exposant sa vie dans la seule intention de me suivre et de rester à mes côtés.

Seigneur, m'écriai-je, guéris mon âme troublée ! Rends ma fidélité semblable à celle de cet être que j'appelle dédaigneusement chien. Donne-moi, comme à lui, la force de maîtriser ma vie lorsqu'il s'agira d'accomplir Ta volonté et de suivre, sans demander « où vais-je », le chemin sur lequel Tu me dirigeras !

Je ne suis pas le créateur de ce chien ; pourtant, il m'obéit aveuglément et me suit docilement, au prix de mille souffrances qui peuvent lui coûter la vie. Cette vertu, c'est Toi, Seigneur, qui l'en as doté. Donne, donne, Seigneur, à tous ceux qui te le demandent, ainsi qu'à moi, la vertu de l'Amour et le courage de la Charité !

... Puis je revins sur mes pas et me réfugiai à

l'ombre. Tout heureux, mon petit compagnon vint se coucher devant moi de manière à avoir les yeux tournés vers les miens, comme pour me parler sérieusement. Les deux pattes de devant étendues parallèlement, la tête relevée bien droit, tout en se reposant il m'épiait pour ne pas perdre un seul de mes mouvements.

Quelques minutes plus tard, ni mon compagnon ni moi ne ressentions plus la moindre fatigue.

Ainsi protégé et revivifié par l'ombrage bienfaisant, je me mis à réfléchir. L'ombre procurée par un feuillage verdoyant et vivant répand, sur toute la surface qu'elle recouvre, un élément vivifiant qui neutralise l'élément irrespirable produit par la chaleur solaire. Un arbre couvert de feuilles mortes ne procure pas le même bien-être, je l'avais maintes fois éprouvé. Il existe donc dans le vert végétal, me dis-je, un principe assainissant nécessaire à l'entretien de la vie de l'homme et de l'animal. Ce principe vivifiant, qui se dégage des végétaux verts sous l'action de la chaleur, me fit songer au paradis, tel qu'il est métaphoriquement décrit dans les versets coraniques.

Le « vert » paradisiaque, songeai-je, n'est autre chose qu'une Réalité spirituelle dont le vert végétal d'ici-bas est l'une des manifestations au niveau matériel. Le rapprochement fit jaillir de mon esprit une flamme brillante de compréhension. Le paradis, tel qu'il est décrit, est un jardin symbolique¹ dont la verdure est éternelle. Cette verdure éternelle atténue

pour nous les rayons de la Lumière divine, trop forte pour être supportée par notre vue. Dans ce jardin spirituel toujours vert, les élus peuvent contempler la Lumière de l'Essence divine et assimiler les effluves de la Source de vie éternelle. De leurs oreilles purifiées de toute lourdeur, ils écoutent la voix de leur Seigneur. Ils entrent ainsi dans l'état de béatitude décrit aux versets 10 et 11 de la sourate LXXXVIII :

« Ils seront dans un paradis sublime (un « jardin élevé ») où l'on n'entendra aucune parole frivole. »

Frère en Dieu ! En attendant la chance de pénétrer dans le Jardin céleste de demain, respecte aujourd'hui le grand jardin que constitue le règne végétal. Garde-toi d'en détruire sans raison la moindre plantule ! Elle est une allégorie que Dieu fait sortir de terre pour notre instruction, notre nourriture et notre confort.

Tiemo Bokar avait conscience de son devoir d'éducateur envers la communauté qui l'avait choisi pour guide, mais sa délicatesse était telle que l'on aurait du mal à trouver, dans l'ensemble de son enseignement, un « faites ceci... » ou « ne faites pas cela... » Dans son esprit, seule la Parole divine avait pouvoir d'ordonner ou d'interdire, seule elle pouvait fixer des impératifs d'ordre moral. Aussi l'aspect moralisateur était-il fondu dans l'ensemble de son enseignement. Il suggérait plus qu'il n'exprimait. Il modelait les âmes, il ne les brutalisait jamais.

Traitant du problème des passions, il en parle comme d'im-

1. Le terme coranique pour « paradis » est *djennat* : jardin.

pulsions à guider et non d'ennemis à abattre. Jamais son langage n'est celui d'un « inquisiteur ». Avant tout, son enseignement se veut constructif et éducateur.

Pour Tierno Bokar, les passions sont le propre de tous les hommes. Elles sont comme des moutons que le berger doit parvenir à maîtriser et à diriger :

Quand les moutons s'emballent, le berger ne peut plus les conduire. Alors, on le voit s'agiter pour éviter l'éparpillement de ses bêtes. Nous sommes chacun le berger de nos passions. Il nous appartient de les dompter et d'éviter qu'elles ne nous sautent par-dessus la tête, ne nous débordent et ne nous entraînent dans un abîme moral.

Il attirait constamment notre attention sur les valeurs réelles, durables, par opposition au caractère éphémère des attraits de ce monde. Un jour, l'entretien roulait sur la beauté. Il nous fit comprendre qu'il existe deux sortes de beauté : l'une extérieure, illusoire et éphémère, l'autre tout intérieure et spirituelle :

Les deux sortes de beauté

La féerie des nuages multicolores qui saluent le soleil à son lever et à son coucher s'évanouit quelques instants après l'aurore ou le crépuscule. De même, les charmes de la vierge ne tardent pas à se faner. Au cours des ans, la jouvencelle devient une laideronne aux traits ravins. Et qu'en est-il des mets délicieux ? A peine la bouchée de nourriture a-t-elle dépassé la lchette qu'elle se noie dans les liquides organiques du corps.

O toi, adepte encore au seuil de cette zaouïa où nous

souhaitons voir briller pour nous tous et pour tout ce qui vit la flamme sacrée du bon conseil, sache que la beauté purement physique est aussi éphémère que les feux du crépuscule ou le rougeoiement de l'aurore. Détourne tes efforts de la recherche exclusive de cette beauté et dirige-les vers l'acquisition de la véritable et immuable beauté : la beauté intérieure, celle qui fleurit dans les prairies spirituelles. Cherche en vérité et cherche encore ! Cherche dans les ténèbres de la vie matérielle et, quand tu l'auras mérité de Dieu, l'étoile brillante dont il est question dans le Livre saint te guidera dans le jardin des beautés réelles et éternelles. Alors, tu seras apte à te souvenir de ton Dieu¹ qui a dit : « *Souviens-toi (de Dieu) car le Souvenir² est utile.* »

(Coran LXXXVII, 9.)

Tierno s'abstenait toujours de juger autrui. Un élève ayant rapporté la conduite d'un jeune fils de famille qui se faisait passer pour un descendant d'El Hadj Omar et dont la conduite

1. L'expression « ton Dieu » peut paraître surprenante. Il s'agit ici de Dieu entendu dans sa relation particulière à chaque être, relation personnelle, unique et spécifique, celle à laquelle fait précisément allusion le *hadith* du Prophète : « Qui se connaît connaît son Seigneur » (ou « connaît son âme »).

2. Le mot *dhikr*, traduit ici par « souvenir », signifie à la fois : mention, rappel, remémoration, commémoration, souvenir. Dans la tradition islamique, ce mot désigne la *mention* du nom de Dieu, soit à haute voix, soit silencieusement, mention destinée à évoquer, à *rappeler* Sa Présence, ou, dit autrement, nous rappeler nous-même à Sa Présence. Il s'agit donc ici de quelque chose de beaucoup plus actif qu'un simple souvenir intellectuel, lequel ne constitue qu'une étape sur le chemin du *dhikr*. La multiplicité des sens possibles de ce mot explique la diversité des traductions qui en ont été données. Toutes ces significations tournent cependant autour d'une idée unique, celle du rapport entre le Nom et le Nommé.

n'était pas, semble-t-il, sans reproche, demanda l'avis de Tierno. Il s'attira cette réponse :

Parler avec volubilité de la chasteté, de la probité, du courage et de la sagesse est plus facile que d'être soi-même chaste, probe, courageux et sage.

Tonner contre la conduite déréglée ou paraissant telle de son prochain et la condamner à coups de versets coraniques quelquefois mal digérés ou de *hadith*¹ d'authenticité douteuse est plus facile que de corriger ses propres défauts et de pardonner les offenses que l'on subit.

Les oiseaux blancs et les oiseaux noirs

Non seulement il s'abstenait de juger autrui, mais encore il essayait de nous faire comprendre qu'une bonne pensée est toujours préférable à une mauvaise, même lorsqu'il s'agit de ceux que nous considérons comme nos ennemis. Il n'était pas toujours facile de nous convaincre, comme le montre l'anecdote suivante où il fut amené à nous parler des *oiseaux blancs* et des *oiseaux noirs*.

Ce jour-là, Tierno nous avait commenté le verset : « *Celui qui a fait le poids d'un atome de bien le verra ; celui qui a fait le poids d'un atome de mal le verra* » (Coran XC, 7 et 8). Comme nous le questionnions sur les bonnes actions, il nous dit :

— La bonne action la plus profitable est celle qui consiste à prier pour ses ennemis.

— Comment ! m'étonnai-je. Généralement, les gens ont tendance à maudire leurs ennemis plutôt qu'à les bénir. Est-ce que

1. *Hadith* : faits ou dires du Prophète, dûment recensés dès les débuts de l'Islam et donnant lieu à la « science des hadith », branche de connaissance islamique exigée d'un bon marabout.

cela ne nous ferait pas paraître un peu stupides que de prier pour nos ennemis ?

— Peut-être, répondit Tierno, mais seulement aux yeux de ceux qui n'ont pas compris. Les hommes ont, certes, le droit de maudire leurs ennemis, mais ils se font beaucoup plus de tort à eux-mêmes en les maudissant qu'en les bénissant.

— Je ne comprends pas, repris-je. Si un homme maudit son ennemi et si sa malédiction porte, elle peut détruire l'ennemi. Cela ne devrait-il pas plutôt le mettre à l'aise ?

— En apparence, peut-être, répondit Tierno, mais ce n'est alors qu'une satisfaction de l'âme égoïste (*nafs*, l'ego) donc une satisfaction d'un niveau inférieur, matériel. Du point de vue occulte, c'est le fait de bénir son ennemi qui est le plus profitable. Même si l'on passe pour un imbécile aux yeux des ignorants, on montre par là, en réalité, sa maturité spirituelle et le degré de sa sagesse.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

C'est alors que Tierno, pour m'aider à comprendre, parla des *oiseaux blancs* et des *oiseaux noirs*.

Les hommes, dit-il, sont, les uns par rapport aux autres, comparables à des murs situés face à face. Chaque mur est percé d'une multitude de petits trous où nichent des oiseaux blancs et des oiseaux noirs. Les oiseaux noirs, ce sont les mauvaises pensées et les mauvaises paroles. Les oiseaux blancs, ce sont les bonnes pensées et les bonnes paroles.

Les oiseaux blancs, en raison de leur forme, ne peuvent entrer que dans des trous d'oiseaux blancs, et il en va de même pour les oiseaux noirs qui ne peuvent nicher que dans des trous d'oiseaux noirs. Maintenant, imaginons deux hommes qui se croient ennemis l'un de l'autre. Appelons-les Youssouf et Ali.

Un jour, Youssouf, persuadé que Ali lui veut du mal, se sent empli de colère à son égard et lui envoie une très mauvaise pensée. Ce faisant, il lâche un oiseau noir et, du même coup, libère un trou correspondant. Son oiseau noir s'envole vers Ali et cherche, pour y nicher, un trou vide adapté à sa forme. Si, de son côté, Ali n'a pas envoyé d'oiseau noir vers Youssouf, c'est-à-dire s'il n'a émis aucune mauvaise pensée, aucun de ses trous noirs ne sera vide. Ne trouvant pas où se loger, l'oiseau noir de Youssouf sera obligé de revenir vers son nid d'origine, ramenant avec lui le mal dont il était chargé, mal qui finira par ronger et par détruire Youssouf lui-même.

Mais imaginons qu'Ali a, lui aussi, émis une mauvaise pensée. Ce faisant, il a libéré un trou où l'oiseau noir de Youssouf pourra entrer afin d'y déposer une partie de son mal et y accomplir sa mission de destruction. Pendant ce temps, l'oiseau noir d'Ali volera vers Youssouf et viendra loger dans le trou libéré par l'oiseau noir de ce dernier. Ainsi les deux oiseaux noirs auront atteint leur but et travailleront à détruire l'homme auquel ils étaient destinés.

Mais une fois leur tâche accomplie, ils reviendront

chacun a son nid d'origine car, est-il dit : « *Toute chose retourne à sa source.* » Le mal dont ils étaient chargés n'étant pas épuisé, ce mal se retournera contre leurs auteurs et achèvera de les détruire. L'auteur d'une mauvaise pensée, d'un mauvais souhait ou d'une malédiction est donc atteint à la fois par l'oiseau noir de son ennemi et par son propre oiseau noir lorsque celui-ci revient vers lui.

La même chose se produit avec les oiseaux blancs. Si nous n'émettons que de bonnes pensées envers notre ennemi alors que celui-ci ne nous adresse que de mauvaises pensées, ses oiseaux noirs ne trouveront pas de place où loger chez nous et retourneront à leur expéditeur. Quant aux oiseaux blancs porteurs de bonnes pensées que nous lui aurons envoyés, s'ils ne trouvent aucune place libre chez notre ennemi, ils nous reviendront chargés de toute l'énergie bénéfique dont ils étaient porteurs.

Ainsi, si nous n'émettons que de bonnes pensées, aucun mal, aucune malédiction ne pourront jamais nous atteindre dans notre être. C'est pourquoi il faut toujours bénir et ses amis et ses ennemis. Non seulement la bénédiction va vers son objectif pour y accomplir sa mission d'apaisement, mais encore elle revient vers nous, un jour ou l'autre, avec tout le bien dont elle était chargée.

C'est ce que les soufi appellent « l'égoïsme souhaitable ». C'est l'Amour de Soi valable, lié au respect de soi-même et de son prochain parce que tout homme, bon ou mauvais, est le dépositaire d'une parcelle de la Lumière divine. C'est pourquoi les

soufi, conformément à l'enseignement du Prophète, ne veulent souiller ni leur bouche ni leur être par de mauvaises paroles ou de mauvaises pensées, même par des critiques apparemment bénignes.

En raison même du principe qui veut que « toute chose retourne à sa source », il nous exhortait à ne générer que les plus pures vibrations spirituelles en consacrant notre pensée et notre langue à la récitation du Nom de Dieu (*dhikrou-Allâh*) :

Le dhikr

La puissance de Dieu est comparable à une enceinte immense qui entourerait terre et ciel. Tout se meut à l'intérieur de cette enceinte et finit par se cogner à ses parois éternelles pour retourner à son point de départ.

Bonnes ou mauvaises, nos actions, une fois en mouvement, évoluent et finissent par heurter l'obstacle. Le heurt augmente leur puissance, mais modifie leur direction et les fait revenir à leur point de départ. Ainsi les effets de nos actes nous reviennent-ils, telle une onde qui, après avoir heurté la rive, retourne sur elle-même et revient au centre de la mare d'où elle était partie ¹.

Frère en Dieu qui désires être adepte de la zaouïa de Communion vraie, prononce, en raison du retour des effets de nos actes, le Nom sacré de Dieu (Allâh) sans cesse, de nuit comme de jour, doucement dans

1. Si l'on y a jeté une pierre, par exemple.

ton cœur, intérieurement dans ton esprit, ou de tous tes poumons en soufflant dans une trompe en corne de bœuf !

Plus que tout autre, ce Nom évoque l'Essence de la Divinité. Il agite et fait émaner du *hawa'il asfa* (le « ciel des Attributs divins ») des flots de bien-être spirituel. Ces ondes de paix s'élèvent, puis reviennent vers ton esprit, centre émetteur de l'invocation. Ainsi notre malheur et notre bonheur dépendent-ils de ce que nous émettons.

Comme tous les soufi, Tierno attachait une grande importance au *dhikr*, lequel tient une place centrale dans les pratiques spirituelles des *tourouq*, ou confréries.

Il incitait ses élèves à se livrer non seulement au *dhikr* extérieur (le « *dhikr* de la langue »), qui est une première approche, mais encore au *dhikr* intérieur permanent, celui qui remplit l'être tout entier de la Présence de Dieu et que la tradition soufi appelle le « *dhikr* du cœur » ou « *dhikr* de l'intime ¹ ».

Écoutons-le :

Frère en Dieu qui viens nous demander conseil, fais de la citation intime du nom de Dieu ton porte-bonheur. Laisse de côté l'homme qui veut ruser avec la foi. Au terme du voyage des âmes, il rencontrera une désagréable déception : celle de se trouver frustré de ce qu'il croyait avoir gagné.

(...)

Chaque croyant a pu constater qu'à certains moments l'ardeur de son adoration est très vive, et qu'à d'autres cette ardeur est moindre, en dépit de toute sa bonne volonté. Sache qu'il est une chaleur mysti-

1. Cf. note 1, p. 81 et p. 250.

que qui procède de Dieu par l'effet de la citation de son Nom un grand nombre de fois. Elle pénètre l'adepte et réchauffe son âme. Sous l'effet de ce feu, l'âme croît en capacité d'adoration, tout comme le fer augmente de volume sous l'effet du feu de la forge.

Chaleur et refroidissement mystiques dépendent donc, en nous, de la manière dont nous récitons le Nom de Dieu (ou les noms de ses attributs) et du nombre des répétitions. Heureux celui qui, en une journée, peut réciter le grand Nom de Dieu (Allâh) 34 560 fois au maximum et 960 fois au minimum ¹ ! (...)

La lumière qui jaillit du nom *Allâh*, lorsqu'on le mentionne, avive la puissance de la flamme spirituelle qui a été déposée par Dieu en chaque âme, à sa venue à l'existence.

Répéter constamment ce Nom ou la formule de l'Unité de Dieu (*Lâ ilâha ill' Allâh*) est un moyen sûr d'introduire en soi le souffle qui attisera le feu intérieur. Sans ce feu, la braise spirituelle qui a été déposée en nous s'éteint progressivement et finit par devenir un charbon noir, inerte, dans lequel réside un acide corrosif.

Du fond de sa modeste concession, Tierno avait observé les hommes. Aucune nuance de leur âme ne lui avait échappé. Appliquant à merveille le conseil du Prophète : « Parlez aux gens

1. Le nombre des répétitions est lié à une connaissance numérologique, en rapport avec la valeur simple ou décomposée des lettres qui composent le nom. Sujet trop vaste pour être abordé ici.

à la mesure de leur entendement », il savait adapter son enseignement à la compréhension de chacun.

J'avais observé sa façon de faire et ne pus me retenir, un jour, de lui faire part de mon étonnement :

— Tierno, lui dis-je, quand je t'écoute parler avec les petits enfants de la cour, je m'aperçois que, finalement, tu leur dis la même chose qu'à nous, mais d'une façon telle que cela devient comme un conte de fées. Quand tu parles à mes tantes, je te vois prendre encore un autre langage. Finalement, tu peux dire la même chose au vieux marabout Alpha Ali et à Gabouli, la petite fille de huit ans, mais avec une forme et une couleur différentes. Pourquoi ?

Il me répondit :

Les trois sortes de vêtements

Il y a trois manières de laver les vêtements. Les tissus épais et grossiers sont frappés avec une planchette ; les tissus moyennement épais sont foulés aux pieds et les tissus très fins sont pressés à la main. On ne saurait laver de la même façon une épaisse couverture de laine et un boubou de fine étoffe européenne.

Il en va de même pour les âmes humaines. Les épreuves par lesquelles elles doivent passer pour parvenir au degré où l'esprit est constamment occupé à louer le Nom du Seigneur sont plus ou moins violentes en fonction de leur état.

Tierno, qui aimait tous les hommes, aimait aussi les pécheurs qu'il ne se reconnaissait pas le droit de juger. Celui qui s'est lamenté sur Bandiagara avant de mourir estimait qu'il avait un devoir à remplir envers ceux qui s'étaient écartés des voies divines, mais il ne les condamnait pas.

Lorsque l'un de nous lui demanda :

— Tierno, que dis-tu de ceux qui s'adonnent uniquement aux choses temporelles ?

Il se contenta de répondre :

— Ce sont des âmes pour lesquelles il faut faire une prière de sauvegarde.

Jusqu'à l'éclatement du drame qui devait marquer les dernières années de sa vie, Tierno Bokar était resté le guide spirituel incontesté de la communauté musulmane de Bandiagara. Aussi était-il fréquemment invité à donner son avis sur la valeur de tel ou tel comportement dans une situation donnée de la vie sociale. Qu'il s'agisse du petit garçon qu'on lui avait confié, ébauche sociale primaire, ou du puissant chef qui lui expliquait un problème complexe de petite ou de grande politique, ses réponses étaient toujours puisées dans ce fond de santé morale, de pureté d'intention et de parfait détachement qui marquaient tous ses rapports avec ses semblables.

Aux enfants de toutes origines sociales qu'il instruisait, il disait, pour les inviter à pratiquer une modestie vivante :

Le palais et la chaumière

J'ai vu en rêve un homme monstrueux qui criait de ses soixante-douze langues : « Je suis fils de chef, je suis fils de saint, je suis fils de savant, je suis riche et puissant. » Gens de bon sens, prononcez ces mots à mi-voix, même si vous ne dites que la vérité. Ne creusez pas trop autour des racines du tronc illustre dont vous êtes issus car vous risquez, après quelques couches de terre, de découvrir qu'elles prennent naissance dans une masse de détrit. Soyez moins

fiers car, si vous cherchez bien, à partir de chaque palais royal vous trouverez une ruelle qui mène à la chaumière d'un pauvre¹. Méditez plutôt le premier verset de la sourate IV :

*« O hommes ! Craignez votre Seigneur qui vous a créés
à partir d'un seul être... »*

Pour lui, la société humaine, participant de la Réalité divine, formait un tout, comme une immense caravane dont les membres sont obligatoirement solidaires parce qu'ils courent les mêmes dangers et qu'ils marchent vers un même but. Il disait :

Partout dans la brousse où les plantes s'entrelacent dru, le feuillage répand sur la terre une ombre épaisse qui donne de la fraîcheur et répare les forces. Que ne profitons-nous de cette leçon pour nous rapprocher spirituellement et nous unir les uns aux autres, en un vaste bosquet (*toggéré*) dont l'ombre immatérielle reposerait nos âmes !

A ceux qui s'insurgeaient contre certains abus des grands, il prêchait le calme et la patience et recommandait de commencer par se transformer soi-même. Aux enfants, il parlait comme si, de ces enfants, il avait pu espérer pouvoir faire des frères à jamais liés, et aux hommes, comme si ces hommes, parfois déjà aigris par la vie, ne pouvaient que retrouver le calme dans la douceur, la simplicité et la tolérance.

Voir et critiquer les inégalités sociales, les dénoncer avec de grands gestes et de grands mots est plus facile que de se faire humble soi-même à l'égard des

1. Si l'on remonte assez loin, on découvre que toute lignée royale prend origine, à un certain moment, dans une famille modeste.

moins favorisés. Aussi voit-on les fils de ceux qui furent grands jadis ¹ ne pas se résoudre à dire aux fils des sujets d'autrefois : « Vous êtes hommes comme nous, nous avons les mêmes droits car, aux yeux de Dieu, nous sommes tous des créatures identiques. »

Responsabilité des chefs

S'il conseillait aux hommes la tolérance et la patience, il n'en condamnait pas moins pour autant les abus des chefs qui manquent à leurs devoirs. Lorsque je lui demandai :

— Tierno, pourquoi voit-on la plus petite faute d'un chef ?
Il me répondit, avec l'humour souriant dont il usait souvent :

— Parce que, mon ami, la gravité de toute faute commise par un chef temporel ou religieux est proportionnelle à la superficie de son pays. L'efficacité en est multipliée par la densité des habitants de cette chefferie ou des adeptes de cette obéissance, multipliée encore par le poids de la faute et augmentée de l'exagération des conteurs ambulants. Le tout est majoré du volumineux poids de la crédulité des masses.

Il se fit plus grave dans une autre image qui traitait du même sujet :

Un jour, je fis un plongeon dans la rivière. Soudain, je sentis que je m'enfonçais dans un abîme et qu'une charge d'eau écrasante pesait sur moi, comme si les esprits peuplant les hauteurs d'où je m'étais détaché appiquaient sur moi tout leur poids. Un grand effort

1. Il faisait allusion aux descendants des grands chefs religieux ou temporels qui se croyaient alors — et souvent encore maintenant — supérieurs aux autres.

me fut nécessaire pour remonter à la surface. Une fois hors de l'eau, un autre effort me fut nécessaire pour trouver, dans la vie morale, le correspondant de l'étrange malaise dont j'avais souffert. En y réfléchissant, je vis que les conséquences de nos fautes se mesurent à la hauteur de notre rang social, d'une part, et de notre situation personnelle à l'instant de la faute, d'autre part. Plus notre rang social est élevé et notre situation honorable, plus l'abîme de notre chute sera profond et plus violente notre asphyxie morale ou publique.

Toujours scrupuleux et soucieux de justice, il n'accablait cependant pas le chef lorsque la faute incombait à ses intermédiaires ou mandataires :

Il est une inconséquence qui m'étonne plus que beaucoup d'autres : je me demande pourquoi les sujets s'attaquent au chef quand quelque serviteur manque à ses devoirs. Le chef, le roi ne peuvent être raisonnablement mis en cause quand leurs commissionnaires commettent des indécidables. Tant qu'un serviteur reste fidèle à sa consigne, on doit le considérer comme un serviteur. Mais dès l'instant où il se détourne de son devoir, il cesse d'être l'agent de celui qui l'a envoyé et celui-ci devient une victime au même titre que les autres.

Au moment où Tierno Bokar tenait ces propos, nous étions en 1933 ; il n'avait pas encore eu à souffrir personnellement de l'action de tels intermédiaires. Mais plus tard, lorsque quelqu'un lui dira :

— La France n'aime pas les « onze grains », elle donne des ordres pour les poursuivre et les persécuter.

Il répondra :

— Es-tu certain que c'est vraiment la France qui a dit cela ? Ne seraient-ce pas plutôt nos antagonistes qui, ne pouvant avoir raison de nous ni par leur propre force, ni par leur science, ni par leur prestige, ont choisi de nous desservir auprès de la France afin d'utiliser contre nous sa force, son prestige et sa science ?

Comme dit le proverbe : « Ils battent le tambour pour pousser deux groupes, qui n'ont rien à se reprocher mutuellement, à s'exterminer l'un l'autre à leur profit. » Cela s'appelle : « Battez-vous, moi je battraï le tam-tam pour vous. »

Il considérait le pouvoir comme une drogue puissante qui peut se révéler dangereuse entre des mains inexpérimentées. Il racontait à cet égard une parabole pleine d'humour qui, hélas, n'a rien perdu de son actualité :

Le trône et le garçon boucher

Un jour, un volcan se mit à vomir du feu pour châtier les hommes de leur iniquité. Ce feu se répandit sur toute l'étendue d'un vaste pays, consuma tout et fit périr les derniers des hommes valeureux de ce royaume, ne laissant que quelques survivants.

Un ver bizarre et tout hérissé de poils, qui vivait jusqu'alors dans les entrailles de la terre, se trouva projeté sur le trône d'or du monarque, dans une salle du palais miraculeusement restée intacte. Atterrissant sur le trône royal, il y trouva une vilaine mouche de fosse d'aisances. La mouche dit au ver :

« Coquin, vulgaire citoyen des souterrains obscurs, que viens-tu faire sur ce trône ? Va au large ou je te fais envoyer en pâture aux citoyens de la basse-cour ! »

Sans mot dire, le poilu cylindrique ondula vers la mouche ordurière. Puis, ramassant et repliant son corps sur lui-même, il lui dit : « Espèce de la plus basse origine, trop vite et trop haut placée en raison d'une calamité générale, tiens, voici pour ta morgue et ton insolence ! » Et détendant son corps tel un ressort, il frappa d'un coup sec la mouche nauséabonde. Celle-ci, roulant sur elle-même et perdant l'usage de ses ailes, alla s'écraser contre un mur de la salle. Tout fier de son exploit, le ver se disposa pour s'installer le plus confortablement possible sur le trône.

Survint alors un gros chien noir, rescapé de la catastrophe. Fuyant les flammes et enragé par la peur, il sauta sur le trône, écrasant le ver sans même s'en apercevoir.

Sur ce, un misérable garçon boucher, échappé lui aussi de la tourmente, entra précipitamment dans la salle. Trouvant le chien juché sur le trône, il s'arma d'un grand bâton et, sans autre commentaire, le chassa à coups violents et redoublés. Furieux mais impuissant, le chien s'enfuit et courut à travers les rues de la ville en aboyant à tous vents, comme pour amener les survivants contre l'usurpateur.

Pendant ce temps, le garçon boucher, installé à son tour sur le trône, se mit à monologuer : « Vraiment, mieux vaut tard que pas du tout, se dit-il. Seule l'injustice humaine m'avait condamné à ma servile

profession. Plutôt que de besogner comme un boucher, je me sens capable de gouverner le monde ! » Ayant dit, il revêtit les effets royaux qui se trouvaient encore dans la salle et se saisit du sceptre de commandement.

Les survivants, qui étaient venus s'amasser dans la cour du palais, virent apparaître le garçon boucher, somptueusement vêtu et brandissant le sceptre du commandement. Aussitôt ils se soumirent à lui, attentifs à ses ordres car, pensaient-ils, cet homme ne pouvait être que le nouveau roi envoyé par Dieu à leur pays dévasté.

Le nouveau roi se mit à donner des ordres. Hélas ! Il ne savait tenir que le langage des abattoirs. Aussi chacun de ses ordres était-il ponctué de cette phrase typique :

— Ceux qui me résisteront seront débités comme de la bidoche de première qualité !...

Cette parabole, ajoutait Tierno, est valable pour toi comme pour moi-même, ô Frère en Dieu. Elle nous enseigne beaucoup de choses. Elle nous avertit que tout le monde n'est pas bon pour n'importe quelle tâche. Les rôles sont partagés par la Providence intelligente.

Quand l'occasion de jouer un rôle de chef advient à un homme à l'âme vulgaire, il ne sait qu'instaurer une dictature mégalomane. Au lieu de faire régner la paix pour tous, ce sera le commencement de la terreur sombre. Les fripouilles deviendront financiers et les canailles frapperont la monnaie. La morale tanguera dangereusement sur la mer en furie des passions déchaînées.

Avec toute sa lucidité, Tierno Bokar avait déjà perçu la menace de déséquilibre qui pesait sur la société africaine, écartelée entre des courants qui arrachaient ses enfants à leur milieu originel. Le phénomène de désagrégation culturelle qui s'amorçait sous ses yeux paraissait infiniment fâcheux au sage de Bandiagara pour qui le remède résidait dans le fond culturel des ethnies elles-mêmes, dans ce ciment qui avait été assez fort pour assurer, pendant des millénaires, la cohérence de la société africaine.

Avant que le jeune Africain ne se laisse aller aux attraites de telle ou telle culture étrangère, il devait, pour Tierno Bokar, méditer sur le trésor légué par ses ancêtres et non, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, l'ignorer ou le tenir pour quantité négligeable. Son conseil pouvait se résumer ainsi : « N'allez pas chercher fortune en mendiant au loin, vous qui êtes assis sur un sac d'or. Servez-vous de cette fortune. Faites-la prospérer en commerçant avec elle. »

Tierno Bokar était riche de plusieurs expériences africaines. Toucouleur par ses parents, successivement Haoussa, Bambara, Peul, Marka et Dogon d'adoption, il avait puisé dans chacun de ces groupements ethniques une parcelle de son expérience d'ensemble. Il avait enrichi cette récolte à la faveur de ses connaissances religieuses orthodoxes. L'enseignement coranique avait fait de lui un maître du soufisme africain. Les hommes auxquels il s'était frotté de-ci de-là, au cours de sa jeunesse mouvementée, lui avaient transmis le précieux enseignement des traditions de maints terroirs africains. En fin de compte, il ne distinguait aucune opposition foncière entre les deux mondes qui l'avaient formé.

Tradition et évolution

A une question sur les traditions, il répondit :

Respectez-les. Elles constituent l'héritage spirituel de ceux qui nous ont précédés et qui n'avaient pas rompu avec Dieu.

Les traditions peuvent se présenter sous forme de contes plus ou moins longs de différentes natures : contes pour enfants, contes didactiques ou initiatiques. Quels qu'ils soient, méditez-les, cherchez à dévoiler le secret qui est enveloppé en eux. Creusez-les profondément, comme le feraient les chercheurs d'or dans les mines du Bourré¹.

Chaque conte, chaque devinette est comme une galerie dont l'ensemble forme une mine de renseignements que les anciens nous ont légués par région, race, famille, et souvent d'individu à individu. Mais il va de soi que pour travailler profitablement dans cette mine et y circuler à l'aise, il faut y voir clair, autrement dit posséder une clef, ou un maître.

(...)

Lorsque des spéculations hasardeuses prévalent sur les lois divines et les coutumes instituées par la sagesse traditionnelle — coutumes que nous apprécions mal, faute de connaissances suffisantes — alors les malheurs inéluctables viennent frapper le monde, contre lesquels les contemporains ne peuvent rien.

(...)

Toutes les bouches, en ce temps, conjuguent le verbe « vouloir gagner » à la première personne de l'indicatif présent. Gagner devient un devoir impératif. Quant à la manière de gagner, on se préoccupe peu de savoir si elle est licite ou non.

Ce temps est celui où l'honnête homme pauvre vit et

1. Région aurifère du Mali.

meurt ignoré. Heureux est-il, encore, s'il n'est honni de tous, voire de ses propres parents !

Même dans l'isolement relatif de Bandiagara, cité protégée par sa falaise, Tierno Bokar avait deviné l'impatience des jeunes gens du pays à conjuguer le verbe « évoluer ». Il en avait mesuré et la nature et la nécessité. Il était trop sage pour s'y opposer mais, de ce verbe aux attraits presque magiques, il corrigeait la définition simpliste que certains en donnaient de façon un peu trop hâtive. Évoluer, oui, mais à partir d'un point de départ solide.

Certains, disait-il, croient qu'évoluer c'est rompre carrément avec toutes ses traditions pour adopter celles d'une race dont on admire, souvent par « snobisme », le comportement. Pour nous, évoluer, c'est perfectionner notre patrimoine qui n'est pas fait seulement de nos demeures et de nos champs ; c'est aussi aménager notre pensée, notre manière d'être tout entière.

Ce qui vaut pour un pays tempéré ne peut convenir entièrement à un pays tropical. On voit nos enfants soudanais copier plus ou moins maladroitement Arabes ou Européens, selon leur formation. Ils sont pareils à ces chutes d'eau qui se perdent en ruisselant inutilement sur des dalles de pierre sans jamais rencontrer un lac pour apaiser leur course folle et stérile.

La tradition, ce point de départ, doit être assez solide dans l'esprit de ceux qui se mettent en route pour leur permettre de revenir sur leurs pas et de prendre un nouveau départ en cas de heurt, en cas de chute, en cas d'erreur. Elle est le point d'ancrage et de référence qui permet de savoir qui l'on est et d'avancer hardiment sur des routes nouvelles ou lointaines sans pour autant perdre son équilibre et son identité.

L'imitation aveugle des autres (le *taqlid* se glisse partout...) ne nous fait pas devenir eux, mais nous fait nous oublier nous-mêmes. Comme dit le proverbe : « Le morceau de bois a beau flotter sur l'eau, il ne devient pas caïman. »

« Sources » est le titre qu'un jeune Africain, El Hadj Abdulwahab Doukouré, donna à un article inspiré par l'enseignement de Tierno Bokar et que publia le *Soudan français* dans son numéro 96 du 11 juillet 1952. Il écrivait :

Ce qui m'a le plus frappé, c'est de constater que (Tierno Bokar) a digéré les idées progressistes contenues dans le Coran. Il les a enseignées en se servant de matériaux locaux, sans pour cela violer l'essence pure de la Révélation, ni outrager l'orthodoxie établie par le canon des Imams. L'enseignement de Tierno Bokar Salif était oral. Il se donnait en fulfudé, langue peule, dont la richesse et la poésie ne sont plus à démontrer... Je n'exagère pas en disant qu'aucune bibliothèque arabe — et nombreuses sont celles que j'ai visitées au Maroc, en Algérie et en Tunisie — ne possède un ouvrage qui soit aussi synthétique, pratique, vivant et à la fois à la portée du lettré et de l'illettré... (Tierno) a compris que la miséricorde de Dieu dépasse sa rigueur. Cette miséricorde embrassante permet d'affirmer que Dieu ouvre à ses créatures des portes larges et multiples pour leur faciliter le retour à Lui...

Avec Tierno, le néophyte commence par prendre conscience de sa propre existence, puis de celle des autres. Le maître lui fait sentir la supériorité de sa propre nature et les conditions de développement et d'épanouissement de cette nature. Aux dons exceptionnels faits à l'homme, correspondent des responsabilités morales ; tout cela est étayé par des versets coraniques et des hadith authentiques...

Je sais, par expérience personnelle, combien de jeunes Noirs assoiffés de savoir Divin se sont expatriés... et sont revenus peut-être — je ne le nie pas — versés en littérature arabe, mais totalement délestés de leur simplicité naturelle, de leur foi ardente et de la charité qu'ils ont vu pratiquer par leurs anciens sans calcul... Le Prophète ayant dit : « Travaille pour le salut de ton âme comme si tu devais mourir le lendemain, travaille pour

ton bien-être matériel comme si tu devais durer une éternité », je conclus que nous devons, d'une part, raffermir nos traditions et renforcer notre foi et, d'autre part, chercher à améliorer notre train de vie matériel par l'acquisition des sciences modernes dont les sources se trouvent en Occident.

Pour clore ce chapitre consacré au « message » propre à Tierno Bokar, écoutons une fois encore cet appel qu'il adressait, au nom de l'unité spirituelle, à tous les hommes :

De tout mon cœur, je souhaite la venue de l'ère de réconciliation entre toutes les confessions de la terre, l'ère où ces confessions unies s'appuieront les unes sur les autres pour former une voûte morale et spirituelle, l'ère où elles reposeront en Dieu par trois points d'appui : Amour, Charité, Fraternité.

Il n'y a qu'un seul Dieu. De même, il ne peut y avoir qu'une Voie pour mener à Lui, une Religion dont les diverses manifestations temporelles sont comparables aux branches déployées d'un arbre unique. Cette Religion ne peut s'appeler que VÉRITÉ. Ses dogmes ne peuvent être que trois : Amour, Charité, Fraternité.

Cette réconciliation plusieurs fois prédite, préparée et tant attendue, que ne l'appellerait-on : « Alliage véridique » ?

En vérité, une rencontre des vérités essentielles des diverses croyances qui se partagent la terre pourrait se révéler d'un usage religieux vaste et universel. Peut-être serait-elle plus conforme à l'Unité de Dieu, à l'unité de l'esprit humain et à celle de la Création tout entière.

3

L'enseignement

Avant tout, Tierno Bokar fut un maître enseignant. Lorsque, au début de ce siècle, il ouvrit son école coranique, la communauté de Bandiagara lui confia ses enfants pour les instruire et les éduquer. Il les enseigna comme il l'avait été lui-même dans sa jeunesse, leur dispensant au fil des années, conformément à ce que la communauté attendait de lui, les connaissances qui constituent la base de la culture islamique proprement dite : écriture, langue et grammaire arabes, étude du Coran et de son prolongement, le *Tawhid* (théologie ¹), étude de la Sunna et des systèmes qui en découlent (jurisprudence, règles de vie religieuses, morales et civiques), rhétorique, histoire musulmane générale, etc.

Trois jours par semaine, les élèves de l'école coranique avaient congé. Pendant ces trois jours, Tierno tenait chez lui des réunions ouvertes à tous, consacrées aux enseignements de la Tidjaniya. Tous les marabouts de la ville venaient l'écouter. Le vieux Alpha Ali, à l'époque le plus grand maître d'école coranique de Bandiagara, lisait des passages de *Diawharatul-Maani* (*Perle des significations*), le livre majeur de Cheikh Ahmed Tidjani. Tierno Bokar, qui était Cheikh de la confrérie, commentait et interprétait ces passages, d'abord selon les enseignements de Cheikh Ahmed Tidjani lui-même, ensuite selon le livre d'El Hadj Omar *Er-Rimaa* (*les Lances*), enfin selon le fruit de ses propres méditations, de son *Ijtihad* (effort de réflexion personnelle). C'est à la qualité et à l'originalité de son *Ijtihad* qu'il devait sa réputation de maître enseignant.

1. *Tawhid* : Unité (de Dieu). Ce terme couvre l'étude des qualités et attributs de Dieu et de ses rapports avec la création, particulièrement avec l'homme.

Quant aux aspects plus spécifiquement ésotériques de l'enseignement de la Tidjaniya (science des nombres, des lettres, des formes géométriques, etc.), il les dispensait individuellement, selon les aptitudes de chacun. De même, c'est individuellement qu'il nous guidait sur le chemin du perfectionnement intérieur.

En fait, c'était sa personne tout entière, sa vie même, qui étaient enseignement. Les vérités les plus hautes ou les plus subtiles, il les abordait au détour des événements les plus courants de la vie quotidienne, sachant se servir des images les plus simples pour nous aider à comprendre ce qui nous demeurait obscur. C'est ainsi qu'au fil des jours nous nous imprégnions peu à peu de ce qui irradiait de lui, à travers ses paroles comme à travers ses silences.

Lorsqu'il parlait, il s'efforçait de se mettre à la portée de ses auditeurs et de trouver un langage qui puisse être entendu de tous. Un jour, un vieux Dogon illettré¹ appelé Antiamba était venu le trouver pour être enseigné dans l'Islam. C'est alors que Tierno inaugura, pour lui transmettre les principes de base de la religion, une méthode mnémotechnique qu'il conserva par la suite pour ses autres élèves, particulièrement pour ceux qui ne connaissaient aucune langue écrite.

Au fur et à mesure qu'il développait les principes et enchaînait les raisonnements, il traçait sur le sable, avec son index, une série de points qui peu à peu, s'ordonnaient en un schéma simple qui frappait l'attention et se gravait aisément dans la mémoire.

Cet enseignement de base se divise en trois parties essentielles, ou «leçons», dont chacune est illustrée par un schéma particulier que le lecteur trouvera aux pages 196, 211 et 221.

Le titre de la première leçon : « le Pacte primordial », fait écho au verset 171 de la sourate VII où Dieu, dans le monde mystérieux de la préexistence, avant la descente dans le temps, pourrait-on dire, pose aux âmes des hommes la question « Ne suis-je pas votre Seigneur ? » (*alastou bi Rabbikoum ?*), question à

1. « Illettré » du seul point de vue des langues écrites française et arabe ; ce mot ne signifie pas ignare et n'a rien, ici, de péjoratif.

laquelle les hommes répondent : « Oui, nous l'attestons. » Ce « oui », qui fut le premier acte existentiel de l'âme humaine, la reconnaissance originelle de son appartenance, constitue l'essence même de cette « Intelligence profonde » dont il sera question dès le début de la première leçon. Au plus profond de chaque âme réside la connaissance, souvent endormie et comme recouverte de voiles, de « qui » elle est et « d'où » elle vient ; c'est cette Intelligence profonde, cet instinct spirituel, qui va lui permettre de distinguer la vérité de l'erreur et de s'engager, puis de progresser, dans la voie du Retour. « Certes, nous venons de Dieu et nous lui faisons retour. » (Coran II, 156.)

Après avoir ainsi posé ce qui fait la noblesse intrinsèque de l'homme, Tierno Bokar situe d'emblée celui-ci dans un rapport de solidarité et de responsabilité envers ses semblables, à commencer par ses proches, en rappelant le *hadith* du Prophète : « Chacun de vous est un berger et chaque berger doit un compte de son troupeau. »

Puis, évoquant les conditions particulièrement troublées et difficiles de notre temps, il place l'homme devant la nécessité d'un choix qui engage tout son être et qui est comme l'écho du « oui » primordial : le choix entre la voie ascendante, voie d'effort et de courage qui le mène à l'accomplissement de lui-même en une éternité retrouvée (la voie de la cité Qarârîn, la cité éternelle), et la voie descendante, toute de facilité, qui le mène à la dissolution et à la perte de lui-même (la voie de la cité Bavârîn, la cité périssable).

Dans la deuxième leçon, *Maddîn*, (« Qu'est-ce que la religion ? »), Tierno Bokar expose les principes de base de l'*Islâm* (soumission à Dieu), de l'*Imân* (la Foi) et de l'*Ihsân* (le comportement parfait) puis il énonce les attributs de Dieu et de ses Envoyés. C'est, en quelque sorte, le catéchisme de l'Islam.

Le chemin de la Foi y apparaît déjà comme édifié sur trois piliers. Ces trois piliers, nous les retrouverons dans la troisième leçon (« la Loi intérieure ») où ils correspondent aux trois degrés successifs qui jalonnent la progression spirituelle. Celle-ci, en effet, chemine de la périphérie vers le centre ou, pour employer l'image de Tierno Bokar, elle va de l'écorce du fruit (premier degré) vers la chair (second degré) puis vers le noyau (troisième

degré), ce dernier étant seul porteur de vie et de renouvellement.

Bien entendu, ces trois leçons ne constituent qu'une base d'enseignement. Elles posent les principes, mais ne les développent pas dans toutes leurs implications. Comme nous le disons plus loin, chaque point de cet enseignement pouvait faire l'objet, de la part de Tierno Bokar, de développements approfondis et variés, correspondant à différents niveaux de compréhension tant exotériques qu'ésotériques. Quelle que fût l'évolution des élèves, ils devaient souvent revenir, pour ne point s'égarer en chemin, à ces premières leçons qui leur fournissaient les points de référence nécessaires.

D'un bout à l'autre de ce chapitre, c'est Tierno Bokar qui parle à travers la bouche de Cissé, maître religieux que nous retrouvons tout au long des leçons. Tierno avait inventé le personnage de Cissé pour ne point se mettre en avant et éviter d'utiliser les pronoms « moi » et « je » dont, à son gré, nous n'avons que trop tendance à abuser.

Écoutons donc Cissé.

première leçon

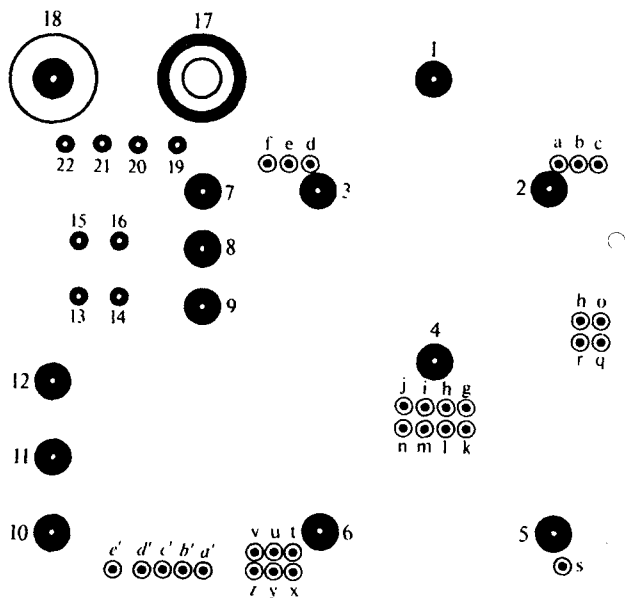
Le pacte primordial

Un vieux Dogon, les yeux dessillés par de nombreux et longs voyages et par le contact avec d'autres ethnies, revint parmi les siens et leur dit :

— O mes parents ! Nous sommes dans l'erreur. Nos pratiques religieuses n'ont aucun sens. J'ai vu les religions de bien des pays, mais jamais je n'ai trouvé, en deux endroits, deux objets de culte strictement identiques. Chaque pays a les siens. On trouve même des idoles individuelles, l'une pour la mère, l'autre pour l'enfant. Idoles de la tribu, idoles du clan, fétiches particuliers, tantôt faits d'un éclat de pierre ou d'un morceau de bois, tantôt matérialisés par un poisson ou un serpent. Seule l'erreur peut être aussi multiple. Chez les musulmans, au contraire, tout est homogène ; paroles et gestes sont identiques. Les heures, les lieux et les appels à la prière sont semblables. Quand un musulman guérisseur trace les signes efficaces, tous les autres initiés peuvent les déchiffrer alors que, chez nous, les poudres et les éléments de nos philtres ne sont reconnaissables que de leurs seuls auteurs.

« J'en conclus que la Vérité est une et ne doit pas manquer d'harmonie dans sa manifestation. Je veux pratiquer l'Islam.

Ses auditeurs, sceptiques et très attachés au culte de



Le pacte primordial

leurs ancêtres, culte vieux de plusieurs milliers d'hivernages, lui dirent :

— Si tu es gagné à l'Islam, va à Bandiagara, tu y trouveras tes partenaires.

Antiamba — c'est ainsi que s'appelait le vieux Dogon — vint donc à Bandiagara. Il aborda un passant et échangea avec lui les mots usuels de bienvenue. Il s'ouvrit de son désir d'être instruit dans la tradition islamique. Son interlocuteur lui dit :

— Va chez Cissé. Il n'a d'autre occupation que d'enseigner la religion. Par lui, tu seras satisfait si Dieu le veut.

Antiamba se rendit chez Cissé, entra et salua :

— La paix sur vous, ô ceux d'ici !

Cissé répondit :

— Nous n'avons que la paix, la paix seulement ¹. Que cette paix soit sur toi. Sois le bienvenu ! »

La requête ayant été exposée, Cissé se disposa à instruire Antiamba, mais il se heurta à une difficulté majeure : Antiamba ne savait ni lire ni écrire ; il ne parlait pas la langue rituelle, l'arabe ; il ne savait que le dogon et le peul. Or, nul n'ignore la peine que l'on a à se faire entendre d'un être inculte, surtout lorsqu'il s'agit d'un entretien portant sur la religion. Mais Cissé, qui n'ignorait rien de la tradition musulmane, n'était pas sans connaître cette sentence du Prophète de Dieu : « Parlez aux gens à la mesure de leur entendement. »

Il se dit : « Cet homme ne peut lire dans un livre, mais si je me servais de la langue qu'il parle et de figures que je tracerais sur la terre, sa mémoire ne perdrait rien, ma

1. Formule traditionnelle de réponse à une salutation.

tâche serait facilitée et le vœu de cet homme exaucé.»

Il pensa alors à ce mot de notre Seigneur Mohammad (Mahomet) à propos des guides spirituels: «En chaque homme de Dieu est scellée une parcelle du secret de la Puissance divine. La vertu de cette parcelle lui permet de tirer la vérité d'entre le doute et le mensonge, comme on tire le lait d'entre le sang et les excréments¹.»

Sur le conseil de Cissé, le vieux Dogon apporta du sable fin et le répandit sur le sol. Celui qui, ignorant cette méthode, surprendrait un homme traçant des lignes et des points sur le sable en articulant des paroles croirait avoir affaire à un géomancien ou à un dément. Pourtant, la méthode de Cissé, en dépit de son étrange aspect, est la seule qui soit compatible avec les conditions intellectuelles et matérielles de la masse. Celui qui voudrait instruire les siens selon les règles de la scolastique ne rencontrerait que l'échec. La méthode de Cissé est conçue à l'usage de la masse illettrée, en prévision de la mort qui n'attend pas et de l'ordre divin qui ne s'abroge point. Elle aplanit toutes les difficultés. Linguistiquement, elle universalise l'enseignement et le rend accessible à tous les âges, à tous les goûts, à toutes les capacités, avec les plus grandes promesses de succès et dans le minimum de temps.

Cissé prit la parole²:

I Néophyte, le Maître³ te créa. Il accomplit en toi

1. Les pasteurs et nomades de jadis croyaient que le lait de vache était situé entre le sang et les excréments.

2. Au fur et à mesure que Tierno développe son raisonnement, il déplace son index sur le dessin (voir p. 196) selon un ordre que nous avons représenté ici par des chiffres et des lettres.

3. Mot peul qui, comme le mot arabe *rabb*, signifie à la fois «Seigneur» (le suzerain) et «Maître» (celui qui possède).

l'image d'Adam, la plus honorable et la plus belle des formes. Cette forme a été celle de notre Seigneur Mohammad (sur lui la prière et la paix!). Allâh préleva le plus précieux de ses diamants, te l'attribua et dit: «Voici, prends-en soin. Mais souviens-toi que je te le reprendrai. En attendant:

2 utilise-le,

3 commerce avec.

a. Si tu l'entretiens bien,

b. si tu l'accordes,

c. et si tu en retires un bénéfice,

le total du gain sera pour toi. Je n'en ai point usage. Par surcroît, je te donnerai un Royaume tel que jamais monarque n'en eut de semblable: le Paradis après la mort.

Il est écrit dans le Livre de Noblesse: «*Quant à celui qui aura redouté de comparaître devant son Seigneur et qui aura préservé son âme des passions, en vérité, pour celui-là, le féérique Djanna (jardin) sera le lieu d'asile.*» (Coran LXXIX, 40-41.)

Mais:

d. si tu le négliges,

e. si tu le taches,

f. si tu le souilles,

je t'accablerai de tortures, plus accablantes que nul n'en subit jamais: le supplice de l'Enfer après la mort.»

Il est écrit dans le Livre de Noblesse: «... *Lors, qui-conque aura outrepassé et aura préféré la vie de ce monde, en vérité, pour celui-là, le brasier Djahim sera le lieu d'asile.*» (Coran LXXIX, 37.)

4 Le diamant en question, c'est la RAISON¹

1. Il ne s'agit point ici de la «raison raisonnée», purement intellectuelle, mais de cette Intelligence profonde, parcelle divine insufflée par Dieu en

- g. C'est cette Raison qui différencie l'homme de la bête.
- h. C'est cette Raison qui, parmi les hommes, différencie le croyant de l'incrédule.
- i. C'est cette Raison qui, parmi les croyants, différencie l'érudit de l'ignorant.
- j. C'est cette Raison qui, parmi les croyants érudits, différencie le juste du méchant.

Parmi tous les animaux de la création réunis, qu'est-ce qui rend l'homme supérieur ?

k. la Raison.

Par quoi, dans l'ensemble des hommes, le croyant est-il considéré comme supérieur à l'incroyant ?

l. par la Raison.

Par quoi, dans l'ensemble des croyants, le savant a-t-il l'avantage sur les dévots ?

m. par la Raison.

Par quoi, dans l'ensemble des savants, le Juste¹ a-t-il l'avantage sur l'érudit ?

n. par la Raison.

Certes, il est juste de célébrer la valeur de tout ce dont tu fus doté par ton Maître. Il a parfait en toi l'image d'Adam. Il t'a pourvu d'un diamant plus précieux que toutes choses. Par ce don, tu t'es différencié de la bête, du mécréant, de l'ignorant, et enfin du méchant. Il est juste que tu connaisses le Seigneur qui fit tant pour toi. Sa

l'homme, qui demeure parfois endormie chez certains hommes même s'ils peuvent paraître intellectuellement brillants.

Le mot peut employer correspond au mot arabe *'aql* et désigne à la fois ce qui est apte à comprendre (comme le mot *fahm*, intelligence), à réfléchir et à raisonner.

1. C'est-à-dire l'homme bon, charitable.

connaissance t'est d'ailleurs une obligation. Quand tu le connaîtras, alors tes deux vies¹ seront pleines de félicité.

Mais si tu le dénigrais, tu manquerais le but de cette vie et l'autre ne te serait point garantie.

o. C'est par la Raison que l'on entretient la religion.

p. C'est par la Raison que l'on gouverne le monde.

q. Sans la Raison, point de religion.

r. Sans la Raison, point de relation.

5 Consacre ta Raison à la religion :

s. la vie matérielle te sera chose plaisante.

6 Voue ta Raison au monde matériel :

t. tu courras de grands risques,

u. tu te porteras tort,

v. car tu auras bravé l'Invincible.

Pourquoi ?

Parce que, à tout ce qu'Allâh créa, il préféra la Raison (l'Esprit) et, dans ce qu'Il créa, c'est le monde matériel qu'Il abandonna le plus à lui-même.

Or, il prit ce qu'Il estime par-dessus toute valeur et Il te l'impartit, afin que tu en uses et en tires profit; mais toi, en insoumis, tu vas consacrer ce trésor à ce qu'Il néglige le plus; au temporel, à l'acquisition éphémère.

x. Tu fais donc l'imprudent;

y. Tu t'égares.

z. Puisse Allâh me venir en aide, ainsi qu'à toi.

C'est la Raison qui te fit connaître :

7 Le Livre (le Coran)

8 La Tradition (la Sunna)

9 Le Consensus (*idjmâ*)

1. La vie d'ici-bas et la vie future.

Quel est le commandement du Livre? 7

Il est écrit en commandement dans le Livre :

« O vous qui croyez en Dieu ! Préservez vos âmes et celles des vôtres du feu. »

De ce fait, il est obligatoire pour chacun de se connaître, de se conduire selon la Loi Divine (*sharia*) et de veiller à ce que sa famille fasse de même.

Notre Seigneur Ali ¹ (Que Dieu l'ait en sa miséricorde) a dit :

« Enseignez à vos parents ² les préceptes du bien. »

C'est là le sens du verset précité.

Donc, chacun a la mission divine d'enseigner à sa famille la théologie ³, la purification rituelle et la prière. Alors seulement sa responsabilité vis-à-vis de sa famille sera dégagée. Il n'y aura pour lui aucune admonestation au jour du Jugement dernier.

Quel est le commandement de la Sunna (tradition)? 8

Il est écrit dans la Sunna :

« Chacun de vous est un berger, et chaque berger doit un compte de son troupeau. » ⁴

Le chef d'État, le maître de la cité, les chefs de famille et les individus isolés, tous auront à fournir une justification. Celui qui rendra un compte clair et facile obtiendra une récompense qui tiendra compte du nombre et de l'importance de ceux qui lui avaient été confiés. La qualité de cette récompense n'amoindrira en rien la rémunération des serviteurs.

1. Gendre du Prophète et ancêtre des Chérifs.

2. Il s'agit ici de toute la parenté, enfants et collatéraux compris.

3. *Tawhid* : tout ce qui se rapporte à l'Unité de Dieu et à ses Attributs.

4. Hadith du Prophète.

A celui qui sera mauvais pasteur, Dieu (qu'Il soit exalté !) dira : « O mauvais pâtre ! Tu t'es nourri de la chair des tiens, tu as sucé leur lait jusqu'à vider leurs mamelles, puis tu les as laissés à la merci des hyènes. J'ai confié à ta garde quelques-uns de mes serviteurs. Tu as joui de leurs services et tu ne leur as pas enseigné leur religion. Tu les as livrés à Satan qui les a égarés. » Et le mauvais pâtre endurera un supplice égal à la somme des supplices de tous ceux qu'il aura laissé s'égarer. Mais cette punition n'atténuera en rien celle des sujets eux-mêmes.

Quel est le commandement du Consensus? 9

Le Consensus dit :

« Ordonner le bien et interdire le mal est une obligation pour tout croyant. »

Il faut donc, d'abord, s'ordonner le bien à soi-même, s'interdire tout acte d'iniquité et persévérer. Puis il faut agir de même avec tous nos parents et toutes les bonnes volontés qui se mettent à notre écoute. Il est clair que celui qui ordonne ce qu'il ne fait pas lui-même ne sera point obéi, non plus que celui qui interdit ce qu'il se permet à lui-même.

Maintenant que tu as entendu ce que le Livre, la Tradition et le Consensus ont prescrit, considère le comportement des hommes et examine comment ils se conforment actuellement à ces prescriptions. Force sera pour toi d'avouer que notre siècle est celui du relâchement, celui pendant lequel on assiste à :

10 la diminution du nombre des instructeurs (des guides),

11 l'éclipse de la Science religieuse vraie.

Pour ces raisons :

12 la Religion se trouve négligée ¹.

Cela fait de notre siècle un siècle des plus terrifiants. Les sages de tous les temps ont souhaité ne pas être d'une pareille époque qui, par rapprochement, est celle durant laquelle :

13 le Bien n'est pas séduisant,

14 le Mal n'est pas repoussant,

15 la Vérité n'a pas d'effet,

16 le Mensonge n'a point de méfaits.

Le contemporain d'un temps si misérable vit dans la peine et dans l'inquiétude. A nous qui y vivons, puisse Allâh nous :

a'. sauvegarder,

b'. affranchir,

c'. assister,

d'. protéger,

e'. et nous faire triompher des embûches de ce temps.

Toutefois, en dépit de toutes les apparences et de la corruption du temps, les prescriptions du Livre, de la Tradition et du Consensus demeurent pures et immuables. Celui qui se laissera séduire par les attrait du monde se perdra par son propre mouvement, à moins qu'il ne reçoive une assistance occulte de Dieu (qu'Il soit exalté!).

Celui qui se souvient que des temps plus dépravés que le nôtre ont passé, sera conforté par la certitude que la Vérité Divine seule est permanente. Celui-là se conformera aux prescriptions des trois sources ². Il abandonnera

le monde au sort qui lui est prescrit par la Suprême Volonté.

En conclusion, il n'est, sur terre, que deux sortes de voies, menant vers deux cités :

17 La cité Qarârin (éternelle),

18 La cité Bavârin (périssable).

La cité Qarârin est une demeure de séjour stable et tranquille.

La cité Bavârin est une demeure de ruine et de perdition éternelle.

Quand Allâh créa le paradis, il dit aux anges :

— Allez et voyez. J'ai créé quelque chose.

Les anges allèrent voir, puis revinrent, épanouis. Ils dirent :

— O excellent Maître ! Nous avons contemplé le paradis. Jamais nous n'avons vu séjour aussi agréable.

Allâh (qu'Il soit exalté !) leur dit :

— Retournez et regardez.

Avant que les anges ne fussent arrivés sur les lieux, Allâh entoura le paradis d'un cercle constitué de tout ce que l'âme repousse le plus.

Les anges virent le lieu et en furent accablés. Ils revinrent vers Allâh et dirent :

— O excellent Maître ! Nous avons trouvé le paradis enfermé dans un cercle d'épreuves impossible à franchir sans l'assistance de Ta Magnanimité.

Allâh leur dit :

— Allez, j'ai créé autre chose.

Les anges retournèrent sur les lieux. Ils y trouvèrent l'enfer obscur, lugubre, puant, expression du châtiment ultime. Ils en furent consternés. Puis ils revinrent.

— O Maître ! dirent les anges, nous avons vu l'enfer. Il

1. Littéralement : « égarée », abandonnée, comme une personne sortie de sa route qui erre dans une forêt. Se dit d'une chose qui, ayant perdu sa juste place, se trouve méconnue.

2. Coran, Tradition et Consensus.

ne nous a jamais été donné de voir un lieu aussi effroyable. Quiconque verra l'enfer se gardera d'y pénétrer.

Allâh leur dit :

— Retournez et regardez.

Les anges retournèrent et trouvèrent l'enfer ceint d'un cercle de plaisirs irrésistibles. Ils revinrent vers Dieu :

— Excellent Maître ! Nous avons visité l'enfer ; mais avec les éléments qui l'entourent, nul n'échappera à ce précipice sans Ta Divine assistance, tant les plaisirs de ses rives sont désirables et attirants.

Le Prophète de Dieu a dit, en effet :

« Le paradis est entouré d'un cercle d'épreuves pénibles et l'enfer d'un cercle d'éléments attrayants. »

Nous pouvons en inférer que les prescriptions du Livre, 7

de la Tradition, 8

du Consensus, 9

constituent les épreuves pénibles qui entourent le paradis. Les facilités de la vie sont les éléments qui circonscrivent l'enfer.

Et toi, néophyte, grâce à :

ta RAISON, 4

tu as pu juger et conduire tes déductions jusqu'à ces trois conclusions :

1) Quelle que soit la rigueur des épreuves périphériques du paradis, les tourments de l'enfer (18) sont plus effroyables et plus durables ;

2) Quelles que soient les délices des éléments circonscrivant l'enfer, le paradis (17) est plus délectable et plus durable ;

3) Enfin, subir une épreuve éphémère (17), rétribuée par une délectation éternelle, est plus avantageux qu'une

jouissance éphémère (18) ¹ suivie d'un supplice perpétuel.

Alors, dis-toi : je ne m'intéresserai désormais qu'à mon salut. Je ne suis l'intercesseur de personne. Je ne puis ni ne dois rien imposer à quiconque. Quant à moi-même, je suis décidé à m'appliquer les prescriptions du Livre, de la Tradition et du Consensus, et ce jusqu'à ma mort.

Si oui, ami, écoute, ne te leurre pas. Sache avant toute chose, car le fait est avéré, que quiconque se propose de vivre conformément aux prescriptions du Livre, de la Tradition et du Consensus, choisit une vie de prisonnier.

Pourquoi ?

Parce que le Prophète de Dieu a dit :

« La vie terrestre est une prison pour le croyant et un paradis pour le mécréant. »

Tu vas entreprendre la conquête de la Science religieuse et commencer par le Coran.

19 Acquires-en le premier soixantième ; à défaut, la connaissance des onze sourates suivantes : I, CV, CVI, CVII, CVIII, CIX, CX, CXI, CXII, CXIII et CXIV, suffit largement ;

20 Acquires des notions sur la théologie (*tawhid*), ne serait-ce que le sens ésotérique de la *shahada* ². Cette connaissance est indispensable et elle est largement suffisante ;

1. Chaque fois qu'il mentionnait un nom déjà porté sur le tableau, Tierno Bokar revenait en arrière et posait le doigt sur le point correspondant.

2. *Shahada* : littéralement « témoignage ». Profession de foi musulmane. Sa première partie est « Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu, unique et sans associé » et sa seconde : « et je témoigne que Mohammad est Son serviteur et Son envoyé ».

21 Acquires la science des prescriptions de la purification rituelle et, enfin,

22 Fais-toi initier au soufisme.

Cette initiation te fera connaître la vraie figure de notre Seigneur Mohammad. Tu sauras comment s'écoula sa prodigieuse vie sur terre, le vrai sens de son enseignement et la portée de sa réforme religieuse et sociale.

Quant au monde matériel, notre Seigneur Mohammad le compara à un dépotoir, à une charogne, et ceux qui le convoient à des chiens.

Il te sera donc facile, connaissant l'exemple de notre Prophète, de te garder des tentations terrestres en dépit de tes appétits matériels.

deuxième leçon

Maddîn ¹

Cissé nivelle le sable, y imprime un point et dit : « Interroge-moi. » Antiamba questionne et Cissé répond ² :

9. Qu'est-ce que la religion ?

— La religion est une voie (un chemin).

8. Combien y a-t-il eu de voies ?

— Il y en a eu 73.

7. Quel est leur état ?

— Les 72 premières sont des voies de l'erreur.

6. La soixante-treizième seule est le sentier de la rectitude,

5. l'unique menant à DIEU.

4. Depuis notre père Adam jusqu'à notre Seigneur Mohammad, tous ont longé le même sentier :

3. Il a nom ISLÂM ³.

2. C'est le sentier de la délivrance.

1. C'est la voie du salut, la voie Hanafiya ⁴.

1. Littéralement : « qu'est-ce que la religion ? » (contraction de *mâ ed-dîn*).

2. Voir tableau, p. 211.

3. Le mot *Islâm* signifie littéralement « soumission à Dieu », acception totale de Sa volonté. Le mot ne désigne donc pas ici la seule religion historique révélée à La Mekke, mais la Religion primordiale, immuable, éternelle de soumission à Dieu qui a été pratiquée par tous ceux qui se vont voués à Son adoration depuis Adam.

4. *Hanîf* (les purs) : nom donné à certains hommes de Dieu qui vivaient dans le désert avant l'apparition historique de l'Islam et qui s'adonnaient à l'adoration

En quoi consiste l'Imân (Foi)?

L'Imân consiste à croire à six principes :

- B1. en Dieu,
- B2. au Jugement dernier,
- B3. aux Anges,
- B4. aux Livres révélés ¹,
- B5. aux Prophètes de Dieu ²,
- B6. et au décret de Dieu.
- B7. Que ce décret comporte quelque chose de réjouissant
- B8. ou de pénible,
- B9. réjouissant comme le fait d'avoir un bon fils,
- B10. pénible comme l'union avec une mauvaise épouse,
- B11. croire, dans les deux cas, que toutes choses nous viennent de Dieu.

En quoi consiste l'Ihsân (le comportement parfait)?

L'Ihsân ordonne :

- C1. Adore Dieu
- C2. comme si tu Le voyais,
- C3. car si tu ne Le vois pas,
- C4. Lui te voit ³, ⁴.

1. Le musulman doit croire aux livres qui ont été révélés par Dieu avant la révélation du Coran. Cf. p. 153 et 154.

2. Il doit croire également aux Prophètes que Dieu a envoyés sur la terre avant le Prophète Mohammad et leur accorder le même respect qu'à ce dernier. Leur nom est précédé de la même formule *Saidnâ* (Notre Seigneur) et suivi de la même salutation : « Sur lui la Paix et le Salut ! »

3. Il s'agit de vivre dans la certitude que nous sommes placés sous ce Regard, certitude qui mène à la conscience vécue de la Présence permanente de Dieu. Ces quatre points de l'Ihsân sont tirés d'un *hadith* du Prophète.

4. L'Islâm parfait est, bien entendu, celui qui réunit ces trois niveaux, les deux derniers étant contenus en puissance dans le premier.

Antiamba poursuivait :

— Je t'ai consulté sur les voies. Tu m'as dit qu'il y en avait soixante-treize. Tu en as choisi une et tu as affirmé qu'elle était la vraie, la seule menant droit à Dieu. Tu m'as dit que ce sentier était édifié sur trois piliers : ISLÂM, IMÂN et IHSÂN. J'ai appris que chacun de ces piliers se composait d'actes et de principes. Ainsi l'Islâm en comprend cinq, l'Imân six et l'Ihsân quatre. Sois patient, Cissé, je suis novice. Il importe beaucoup pour moi de te questionner afin de mieux préciser mes connaissances.

Cissé, toujours complaisant, lui dit :

— Interroge-moi sans te gêner. Je ne te cacherai rien de tout ce que je sais.

— Quel est, dit Antiamba, l'enseignement ésotérique de la double formule de profession de foi, la *Shahada* ?

Cissé posa d'abord son doigt sur ISLÂM (A1), puis le descendit et fit un nouveau point (A7) pour le développer :

A7. Le Créateur fit pour toi deux miracles notoires :

A8. Il te donna la vie,

A9. Il la développa en toi.

L'homme est tenu d'en témoigner.

L'une et l'autre de ces manifestations divines ont chacune leur terme.

A 10. Dieu modèle l'homme dans une poche située dans le ventre de sa mère et l'y tient en vie par l'effet de Sa Puissance, jusqu'au terme prescrit ;

A 11. Puis, Il lui fait voir le jour par la naissance. Il l'assiste de Son efficacité jusqu'à la consommation de la croissance.

A 12. A l'âge qu'Il choisit, Il le dote d'un Esprit (Raison) et lui impose des devoirs.

A 13. Le premier acte, avant tout devoir, est l'articulation de la formule de profession de foi (*Shahada*).

Les docteurs ont affirmé que quiconque ignore l'enseignement ésotérique de la *Shahada* ne jouira point des privilèges attachés à l'*Islâm*.

— Quel est dont l'enseignement caché de la *Shahada* ?

— C'est la connaissance en Dieu.

— Que connaît-on en Dieu ?

— Ce que l'on peut connaître en Dieu n'est pas tangible. On peut connaître de Dieu TROIS ÉTATS :

A 14. ce qui Lui est nécessaire,

A 15. ce qui Lui est impossible,

A 16. ce qui Lui est contingent.

— Qu'est-ce qui est nécessaire à Dieu ?

— Vingt-cinq attributs sont nécessaires à Dieu :

D 1. l'existence,

D 2. l'éternité,

D 3. la possession,

D 4. la transcendance,

D 5. l'indépendance,

D 6. l'unicité,

D 7. la puissance,

D 8. la volonté,

D 9. la science,

D 10. la vie,

D 11. l'ouïe,

D 12. la vue,

D 13. la parole,

D 14. être puissant,

D 15. être voulant,

D 16. être savant,

D 17. être vivant,

D 18. être entendant,

D 19. être voyant,

D 20. être parlant,

D 21. être sans besoin,

D 22. être non astreint à l'œuvre,

D 23. être non soumis à une obligation,

D 24. être non soumis à une coutume,

D 25. être promoteur de la création¹.

— Qu'est-ce qui est impossible à Dieu ?

— 25 attributs sont impossibles à l'égard de Dieu :

E 1. l'inexistence,

E 2. le début,

E 3. l'envie,

E 4. la concurrence,

E 5. le besoin,

E 6. l'existence d'un pair (d'un semblable à Lui),

E 7. la pauvreté,

E 8. la nécessité,

E 9. l'ignorance,

E 10. la mort,

E 11. la surdité,

E 12. la cécité,

E 13. le mutisme,

E 14. l'insuffisance (faiblesse)

E 15. la contrainte,

E 16. être ignorant,

E 17. être inanimé,

E 18. être sourd,

E 19. être aveugle,

1. Ces attributs sont tous tirés du Coran.

- E 20. être muet,
- E 21. être dans le besoin,
- E 22. être astreint à une œuvre,
- E 23. être contraint à quoi que ce soit,
- E 24. agir par habitude,
- E 25. être postérieur à la création.

— Qu'est-ce qui est contingent à Dieu ?

— Le contingent, pour Dieu, constitue une sorte de voie médiane entre les attributs nécessaires et les attributs impossibles. Le contingent peut soit exister (comme le « nécessaire ») soit ne point exister (comme l'« impossible »). Par exemple, le fait, pour Dieu, de créer ou de laisser dans le néant est contingent¹.

Les vingt-cinq attributs nécessaires, plus les vingt-cinq attributs impossibles, constituent les cinquante articles de l'enseignement caché de la première partie de la *Shahada* : « Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu, Unique et sans associé. »

— Quel est donc l'enseignement ésotérique de la seconde partie : « Je témoigne que Mohammad est le Serviteur et le Messager de Dieu » ?

— C'est la connaissance des Prophètes².

— Comment connaît-on les Prophètes ?

— Les Prophètes se reconnaissent à TROIS ÉTATS :

- A 17. à ce qui leur est nécessaire,
- A 18. à ce qui leur est impossible,
- A 19. à ce qui leur est contingent.

1. C'est pourquoi le « contingent » (ou « potentiel ») ne figure pas dans le tableau, sinon sous la forme du vide qui sépare les deux lignes « D » et « E » des attributs (p. 211).

2. Le Prophète Mohammad typifie, ici, l'ensemble de tous les autres Prophètes envoyés par Dieu.

— Qu'est-ce qui est nécessaire aux Prophètes et qu'est-ce qui leur est impossible ?

— Sont nécessaires aux Prophètes :

- F 1. la Foi,
- F 2. l'intégrité,
- F 3. la transmission.

De ce fait, leur deviennent impossibles :

- G 1. la mécréance,
- G 2. la perfidie,
- G 3. la dissimulation.

— Qu'est-ce qui est contingent aux Prophètes ?

F 4. Les Prophètes sont soumis aux contingences humaines ;

G 4. il leur est donc impossible d'être au-dessus des contingences humaines.

— En quoi consiste la foi des Prophètes ?

— Elle consiste, pour eux, à croire :

- F 5. aux Prophètes devanciers,
- F 6. aux Anges,
- F 7. aux Livres révélés,
- F 8. au Jour de la Sentence.

Il est donc impossible aux Prophètes de nier :

- G 5. les Prophètes devanciers,
- G 6. les Anges,
- G 7. les Livres révélés,
- G 8. le Jour de la Sentence.

L'ensemble de ce qui est nécessaire, de ce qui est impossible et de ce qui est contingent pour les Prophètes, ajouté à leurs articles de foi, constitue les seize articles de l'enseignement ésotérique¹ de la seconde formule de

1. Dans toute cette leçon, ce qui est appelé « ésotérique » ne constitue, en fait, que les « portes » de l'ésotérisme, une première approche destinée à être

profession de foi : « Je témoigne que Mohammad est le Serviteur et le Messager de Dieu. »

Nous avons rapporté l'assertion des Docteurs : « Qui-conque ne possède pas la connaissance de l'enseignement caché de la double formule de profession de foi l'articule sans effet. » Or, celui qui l'articule sans effet n'est pas croyant, et l'incrédule n'est pas dans la voie du salut.

Nous sommes donc heureux de savoir — et nous en remercions Dieu — que l'enseignement de la *Shahada* comprend CINQUANTE articles pour la première formule et SEIZE pour la seconde, soit au total : 66¹.

Puisse Dieu, qui nous a fait connaître ces soixante-six points, nous faire proférer la *Shahada* au moment de notre mort, comme dernier acte de notre vie. AMÎN.

suivie d'un long approfondissement, tant par la voie de l'enseignement que par la voie de l'expérience. Chaque attribut mentionné comporte tout un développement. Par exemple, *wujud*, que l'on traduit par « être » ou « existence » (D1) traite non seulement de l'existence de l'Être suprême, absolu, mais aussi de l'existence des êtres contingents, de leurs rapports avec l'Être suprême et de leurs rapports entre eux. Chaque être, en effet, existe non seulement en lui-même, mais aussi par rapport aux autres êtres contingents et, surtout, par rapport à son Créateur. L'aspect ésotérique de *wujud* recouvre donc tant le mystère de la communion entre l'Un et le multiple (entre le Créateur et ses créatures) que le mystère de la communion secrète et de l'interrelation des êtres contingents entre eux, unis par le Un qui les contient tous.

Nous projetons de publier ultérieurement cet enseignement plus approfondi qui nous a été donné par Tierno Bokar.

1. L'intérêt de ce nombre 66 est qu'il correspond à la valeur numérale du grand nom de Dieu ALLÂH, selon l'arithmologie dite « maghrébine » des lettres arabes : *Alif* = 1, *Lam* = 30, *Ham* = 30, *Hâ* = 5. La connaissance de la *Shahada* est donc liée à la connaissance de Dieu.

troisième leçon

Synthèse de l'enseignement ésotérique

Sharia bathénienne
(Loi intérieure)

a. Le soufisme

L'enseignement qui va suivre est celui des soufi. En effet, le Prophète de Dieu — sur lui la paix et le salut! — vint vers l'Univers avec un enseignement à trois degrés, de façon à satisfaire tous les types d'aspiration religieuse. Ce sont :

la Loi (divine)	(<i>sharia</i>)
la Voie	(<i>tariqa</i>)
la Vérité	(<i>haqiqa</i>) ¹

Au sens de la Loi, la religion est bâtie sur trois piliers : ISLÂM, IMÂN et IHSÂN.

L'enseignement élaboré à ce degré est celui des oulémas, ou docteurs de la Loi extérieure (*sharia*). Au-dessus

1. Le mot *haqiqa* comporte le double sens de *vérité* et de *réalité*. C'est la Vérité réelle, ou la Réalité vraie. Il ne s'agit donc pas, ici, d'un concept purement intellectuel, mais d'une Réalité spirituelle. C'est la connaissance directe de « ce qui est », au-delà des formulations ou des représentations intellectuelles, si élevées soient-elles.

d'eux se trouvent les soufi, ministres du culte intérieur initiatique. Leur conception de la Religion est vaste, rationnelle¹ et universelle.

Le premier point à retenir est que les représentants de la voie extérieure et les représentants de la voie intérieure ne se contredisent point. Ils se reconnaissent mutuellement l'orthodoxie. La seule différence entre eux, c'est que l'enseignement des oulémas est approprié à la compréhension de la masse des hommes alors que celui des soufi s'adresse à une minorité².

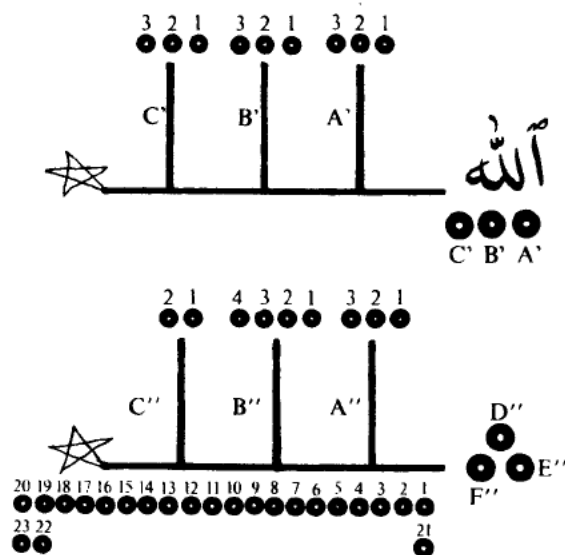
En effet, quand Mohammad fut choisi pour transmettre et révéler les préceptes de l'Unité divine, les fidèles le comprirent et l'imitèrent de différentes façons, chacun selon ses aptitudes de compréhension et ses facultés d'assimilation. C'est ainsi que les oulémas trouvèrent, dans le message coranique, une Loi qui leur servit de pierre de touche dans leur quête religieuse et leur permit d'atteindre la rencontre sublime. Mais, de la sorte, le chemin est long et la marche lente. Quant à l'essence de cette Loi, oulémas et soufi ont une même opinion à son égard. Point de divergences entre eux à ce sujet.

Les soufi, plus avisés³ et plus observateurs, réfléchissent sur la manière d'être de notre Seigneur Mohammad.

1. « Rationnelle », au sens où, dans la Voie, on peut discuter, chercher à mieux comprendre, à approfondir, alors que, dans la *sharia*, la discussion n'est pas admise : on se soumet à la Loi ou elle vous exclut. Dans une *tariqa*, on peut ne pas être d'accord avec son Cheikh, et même le quitter, sans que cela ôte rien à la qualité de musulman. On pourrait définir la *tariqa* comme étant la voie de l'approfondissement, de la compréhension et de la connaissance, la *sharia* étant celle de la fidélité et de l'obéissance. Il va de soi que les deux voies ne s'excluent pas, mais se complètent.

2. L'histoire de l'Islam a connu, et connaît encore, des oulémas qui sont docteurs aussi bien pour les sciences « extérieures » que pour les sciences « intérieures ».

3. Littéralement : plus « réveillés ».



Sharia bathénienne

Ils furent frappés par le peu d'attention qu'il accordait à la vie présente. Alors, ils mirent le monde contingent dans leur main gauche¹ et décidèrent d'imiter le grand Prophète dans sa renonciation. Ils suivirent son exemple quant à l'abnégation. Ils n'agirent plus que dans le seul dessein de plaire à Dieu et non dans l'espoir calculé d'une récompense, de quelque nature qu'elle puisse être.

Les soufi se ceignirent donc et livrèrent trois guerres sur des plans superposés :

ils combattirent contre leur âme (contre eux-mêmes : *nafs*);

ils combattirent contre Satan;

ils combattirent contre le monde.

Sortis vainqueurs de cette triple lutte, ils se lancèrent sur les traces du Prophète, soucieux du verset coranique :

« Si vous aimez Dieu, suivez-moi. Dieu vous aimera. » (II, 29.)

Il est facile de comprendre que la subtilité spirituelle d'un initié ne puisse se contenter d'un dogme destiné à réveiller, à catéchiser et à discipliner la masse des croyants.

Les soufi tracèrent une voie dont les degrés multiples conduisent non pas à un paradis quelconque, mais à Dieu, Lui-même Essence de tout.

Les représentants de la loi extérieure enseignent que l'*Islâm* impose cinq actes obligatoires, que l'*Imân* exige six actes de foi et que l'*Ihsân* suppose quatre conditions.

Les soufi eux aussi professent *Islâm*, *Imân* et *Ihsân*, mais ils les envisagent selon une définition plus profonde. Pour eux, bien que les oulémas soient véridiques, la reli-

1. C'est-à-dire « au second rang ».

gion totale comprend trois degrés successifs qui correspondent aux trois stades d'*Islâm*, d'*Imân* et d'*Ihsân*¹ :

A'. *Taqlid* : comportement par simple imitation,

B'. *Nazaré* : compréhension des principes (litt. : « voir »),

C'. *Zawqi* : expérience (littéralement « goûter », c'est-à-dire ressentir, absorber, assimiler, « devenir un » avec).

A son tour, chacun de ces degrés comprend trois états :

A' 1. la conversion (*tawbat*),

2. la rectitude (*istiqamat*),

3. la crainte révérentielle (*taqwa*),

B' 1. la différenciation (*ikhlass*),

2. la sincérité (*siddouqou*),

3. la sérénité (*tumâninat*),

C' 1. la méditation perceptive (*muchahadat*)²,

2. le face à face (la Présence) (*muraqabat*).

3. la Connaissance de Dieu et l'Amour (*ma'rifat*)³.

Ces neufs états ne s'acquièrent que successivement. On ne jouira de la connaissance de Dieu qu'après le face à face (la Présence), de la Présence qu'après la méditation perceptive, de la méditation perceptive qu'après la sérénité, de la sérénité qu'après la sincérité, de la sincérité qu'après la différenciation, de la différenciation qu'après la crainte révérentielle, de la crainte révérentielle qu'après la rectitude, de la rectitude qu'après la conversion.

Donc, tout dépend de la conversion. Elle est la condi-

1. Voir points A', B' et C' des tableaux II et III.

2. *Muchahadat* : le terme signifie à la fois « vision véridique » et « témoignage », « être témoin de ».

3. La Connaissance et l'Amour sont comme l'endroit et l'envers d'un même rond de paille. C'est pourquoi ils sont comptés comme un seul point (C'3) et compris dans le seul nom de *ma'rifat* (connaissance).

tion essentielle et première de toutes les acquisitions futures.

Le troisième état de chaque stade est, en même temps, le degré extrême des deux premiers et la récompense de l'effort déployé pour les acquérir. Par exemple, l'état « Connaissance de Dieu » est l'apogée de la méditation et de la Présence (face à face) et, en même temps, la récompense de l'effort déployé pour y parvenir.

Depuis le jour de la conversion, le but que vise l'adepte est l'état C'3 : AMOUR-CONNAISSANCE.

Il existe bien d'autres stades et degrés, mais leur vastitude et leur transcendance ne permettent pas de les développer ici. Ils sont l'apanage d'une élite, et même de l'élite de l'élite. Quiconque connaît l'amplitude du domaine spirituel ne saurait être choqué par cette affirmation.

Le trajet entre la conversion initiale et la connaissance de Dieu est le grand voyage mystique que les soufi effectuent spirituellement. Son symbole extérieur est le pèlerinage à La Mekke que chaque fidèle doit accomplir au moins une fois dans sa vie, s'il remplit les conditions requises.

Telles sont les neuf stations de la marche vers Dieu ; elles constituent la voie intérieure, toute puissante et bienfaitrice.

Nous pouvons donc conclure que :

— l'ISLÂM (soumission) correspond, pour les soufi, au degré *sharia* (Loi) qui procure la foi d'acquiescement.

— l'IMÂN (foi) correspond, pour les soufi, au degré *tariqa* (Voie) qui procure la foi de connaissance.

— l'IHSÂN (comportement parfait) correspond, pour

les soufi, au degré *haqiqa* (Vérité), qui fait atteindre la foi de certitude, par la contemplation directe.

Le mystère est dans ces trois voies. Les grands Prophètes et les vrais initiés de toutes les religions le savent. Ceux qui l'ignorent doivent se taire. Prions pour eux.

Le Prophète a dit :

« A celui qui aura conscience des limites de sa science, Dieu lui facilitera l'acquisition d'une autre science, plus profonde et plus divine... »

Il nous paraît opportun de reprendre un instant la parole et de livrer ici quelques réflexions se rapportant aux deux premières leçons.

Dans l'un de ses commentaires du Maddîn, Tierno a dit, parlant de l'itinéraire spirituel : « Le néophyte découvrira ces richesses comme l'on découvre successivement l'écorce, puis la chair, puis la graine du fruit. »

On pourrait donc, schématiquement, présenter cette progression selon le tableau de la page suivante.

La progression se fait tout naturellement selon une marche ascendante. Les stades soufi sont considérés comme d'un degré supérieur aux stades correspondants dans le canon des oulémas, étant entendu que ces derniers sont toujours supposés connus et atteints avant d'accéder au degré soufi correspondant.

Les trois plans de cette recherche en profondeur correspondent à ce qui a été dit précédemment des « trois lumières mystiques » et des « trois formes de la foi ». L'initié qui ne touche qu'à l'écorce n'est animé que par la foi *sulbu* (solide) ; celui qui mord dans la chair du fruit mystique atteint la foi *sa'ilu* (liquide) ; enfin, celui dont la foi se sublimise au point de devenir *ghaziya* touche à la graine.

Ce symbole du fruit peut également donner lieu à un autre développement. Comme nous l'expliquait Tierno, la chair du fruit ne sert qu'une seule fois. On la mange et il n'en reste rien ; il faut chercher un autre fruit. La graine, elle, ne doit pas être

Canon des oulémas	Image de Tierno Bokar	Initiation soufi
<i>Islâm</i> Soumission aux cinq piliers de la foi (cf. p. 210)	<i>Écorce</i> Apparence sensible Corporalité	<i>Sharia</i> (Loi) ou donne la foi d'acquiescement <i>Taglid</i> (comportement par simple imitation) Trois degrés : — conversion — rectitude — crainte révérentielle (désir de progresser, crainte de ne le pouvoir; sentiment de sa petitesse et de son impuissance devant la Majesté divine.)
<i>Imân</i> Foi dans les six points du dogme (cf. p. 212)	<i>Chair</i> Nourriture vivante Sensation Compréhension	<i>Nazaré</i> (compréhension des principes) Trois degrés : — différenciation (sensation spirituelle soumise à l'analyse de la Raison-Esprit que Dieu a déposée en nous, pour nous permettre de différencier les degrés successifs et de ne pas tomber dans l'illusion) (cf. note 2, p. 227) — sincérité — sérénité
<i>Ihsân</i> But suprême : comportement parfait : « Adore Dieu comme si tu Le voyais, car si tu ne Le vois pas, Lui te voit. » (cf. p. 212)	<i>Graine</i> Esprit Parfaite compréhension Sublimation de la foi	<i>Hagiqa</i> (Vérité, Réalité essentielle) ou mène à la foi de certitude <i>Zawqi</i> (goût) (expérience intérieure, assimilation) Trois degrés : — méditation perceptive (voir, témoigner) — face à face (Présence) — Connaissance/Amour

mangée, mais plantée en terre. Alors elle germe et, produisant un végétal porteur de nouvelles graines, elle se perpétue et se multiplie.

Souvent, ayant atteint un « état » (*hal*) particulier, on s'en satisfait, dans l'illusion d'avoir atteint le but, d'être « arrivé » quelque part; en quelque sorte on s'en nourrit, on le « mange » comme on mangerait la chair du fruit, oubliant que la chair n'est là que pour mener au noyau. Il arrive que l'on touche au noyau. Mais il convient de se souvenir que celui-ci, pour porter fruit, exige de n'être ni mangé, ni possédé, ni déposé bien en vue, avec d'autres, sur une étagère. Sa seule et unique vocation est d'être enfoui dans la terre profonde, obscure, impersonnelle et d'y germer dans le secret, sans aucun signe extérieur dont on puisse se glorifier ou se satisfaire. Pour que la graine porte fruit, il faut, en quelque sorte, y renoncer¹.

Le chemin qui s'ouvre alors est un chemin de dépouillement et de renoncement. Le *makarou* (illusion, mirage²), toujours à l'affût, suggère³ à notre âme : « Tu perds ton temps, retourne mordre dans la chair du fruit ! » C'est alors qu'il est nécessaire d'écouter non plus son ego, son *nafs*, toujours avide « d'être plus », mais sa Raison profonde, que la prière et l'*ilham* (inspiration) peuvent éclairer.

Tierno disait : « Une fois que la graine est mise en terre, avec quelle eau doit-on l'arroser ? Avec l'eau de nos bonnes œuvres, de nos repentirs, de nos méditations et de nos prières. Lorsqu'elle germe et donne un arbre, il nous faut encore patienter⁴ jusqu'à ce que l'arbre donne lui-même des fruits. Alors, nous découvrons que nous avons gagné tout ce à quoi nous avions

1. Si le grain ne meurt... (Évangiles).

2. C'est la faculté de différenciation (*Ikhlâss*), qui permet, lorsqu'on croit avoir atteint le but parce que l'on a vécu un « état », d'en percevoir les limites et d'opérer le « lâcher prise » nécessaire pour s'élever (ou se purifier) davantage. Le mot *Ikhlâss* comporte d'ailleurs également l'idée de pureté. Par opposition, tout ce qui arrête dans la progression parce que l'on se réjouit d'avoir « atteint » quelque chose est « l'illusion », le mirage (*makarou*) qui distrait de Dieu.

3. Dans la dernière sourate du Coran (CXIV), Satan est appelé le « suggestionneur » (*waswas*) « celui qui suggère (souffle) le mal dans la poitrine des hommes, puis se dérobe furtivement ».

4. Dieu dit, dans le Coran : « Je suis avec les patients. » (II, 153.)

renoncé, car non seulement nous recevons des fruits mais, dans ces fruits, nous retrouvons des noyaux pour produire autant d'arbres qu'il y a de fruits.»

Dieu n'a-t-il pas dit, en comparant l'homme à une graine, qu'il multiplierait ses bonnes actions par sept, puis par cent, puis par deux ? (Coran II, 261.)

Le chemin qui correspond à la graine, c'est le chemin du renoncement : renoncement total à la récompense de nos actes ou de nos bonnes actions, renoncement aux « résultats » de nos efforts. Ainsi qu'il est dit dans toutes les traditions : L'effort est pour l'homme, non le résultat¹. C'est d'ailleurs cette conception qui est à la base du *tawakkul* (abandon à la volonté de Dieu), lequel n'est nullement fatalisme passif, mais détachement quant au résultat de notre effort, le résultat étant entre les mains de Dieu. Il appartient à l'homme d'agir en recourant à toutes ses facultés, mais de garder un cœur serein devant l'issue de son action.

Toujours dans l'optique du renoncement, le sacrifice du fils d'Abraham, abondamment rappelé dans le Coran, appelle ici notre réflexion. Le fils bien-aimé d'Abraham, tard venu, était le fruit de la promesse divine et annonciateur d'une postérité à venir. Et pourtant, lorsque Dieu, dans une vision, demande à Abraham de le sacrifier, celui-ci accepte sans hésiter, considérant que rien ne lui appartient. Et parce qu'il accepte, non seulement l'enfant est sauvé, mais il devient, par là même, postérité innombrable.

Sur le plan spirituel — comme peut-être aussi sur bien d'autres plans humains — c'est le renoncement actif et serein qui est porteur de fruits, libérateur d'énergie et ouvrier de portes, selon un processus qui n'est pas de l'homme, mais de Dieu.

Cette division de la progression spirituelle en trois étapes fondamentales, adoptée par Tierno Bokar, est très courante dans tous les enseignements soufi de tous les temps, soit sous la même forme, soit avec d'autres symboles.

1. D'où le danger spirituel d'une quête systématique d'états spirituels, de « résultats », voire de prodiges, par le biais de techniques variées qui, souvent, confortent l'ego plus qu'elles ne l'aident à se dépouiller.

Tierno employait souvent une autre image : « Il y a trois manières, disait-il, de connaître le fleuve :

— Il y a d'abord l'homme qui a entendu parler du fleuve et qui devient capable, par imitation et répétition, de le décrire sans l'avoir lui-même jamais vu. C'est un premier degré de connaissance.

— Il y a ensuite l'homme qui a entrepris le voyage et qui est arrivé au bord du fleuve. Assis au bord de la rive, il le contemple de ses propres yeux et est témoin de sa majesté. C'est un deuxième degré de connaissance.

Enfin, il y a l'homme qui se jette dans le fleuve et devient un avec lui. C'est le troisième et suprême degré de la Connaissance. »

La troisième leçon se poursuit par le développement de « la Voie Tidjani ». Nous redonnons la parole à Cissé.

b. La Voie Tidjani

Une raison secrète fit de Mohammad (Mahomet) le Sceau des Prophètes, de telle sorte qu'il n'apparut qu'après ses précurseurs. Ceux-ci, selon le temps, le pays et les circonstances de leur manifestation, reçurent une Loi révélée et enseignèrent à l'ensemble des êtres l'existence du Dieu unique.

Quand il entra dans le dessein du Créateur de clore le cycle de la Prophétie, il députa Mohammad. Il lui révéla le *Coran*, résumé hermétique de toutes les révélations et religions antérieures.

Mohammad appela vers le Sentier de la rectitude. Sa réforme accomplit un miracle sans précédent dans l'histoire des religions. Il y eut, parmi ses adeptes, une série

d'Imams (guides spirituels) qui apparurent au cours des temps. Parmi tous ceux qui reçurent la mission de guider la communauté musulmane, Cheikh Tidjani instaura l'une des voies les plus éclectiques, parce qu'elle représente la somme, ou la quintessence, de toutes les *tourouq* (pluriel de *tarikat*) qui l'ont précédée depuis l'apparition de l'Islam¹.

Le fondateur de la Tariqa Tidjani fut honoré, en 1196 de l'Hégire (1782), au cours d'une de ses retraites spirituelles, par l'apparition très sainte du Prophète Mohammad. Il reçut de lui la mission occulte et mystique de pouvoir commenter les passages mystérieux du Coran, de la Sunna et des enseignements des oulémas et des chioukh².

Cette mission fait du Cheikh Tidjani un Pôle, une grande figure de l'*Islâm*. Sa Tariqa joue, dans l'*Islâm*, le rôle que l'*Islâm* joue parmi les religions³. C'est dire que le fondateur de la Tidjaniya occupe, parmi les saints, la place que Mohammad occupe parmi les Prophètes.

1. En effet, avant de recevoir sa mission particulière, Cheikh Tidjani avait été initié à presque toutes les *tourouq* de son temps. Dans chacune, il avait reçu le grade de Cheikh. A ce titre, il avait le droit non seulement de transmettre l'initiation de chacune de ces *tourouq*, comme le font les *moqaddem*, mais également de nommer lui-même des *moqaddem*. Il y avait donc en lui la convergence de tous les courants spirituels qui s'étaient déployés depuis le Prophète à travers les différentes *tourouq* (du moins pour l'Islam sunnite). Au cours de sa vision, le Prophète lui avait dit : « A partir de maintenant, tu es affranchi de tous les autres chioukh. Je suis ton initiateur. » (Sur les confréries, voir p. 240.)

2. Le Cheikh avait en effet le don d'accéder aux significations les plus profondes des textes sacrés et de les mettre à la portée de ceux qui l'écoutaient.

3. Pour les musulmans, l'Islam, dernière « religion révélée » de notre temps, récapitule et contient en lui les principes et les valeurs de toutes les religions antérieures. De même, pour les Tidjani, la Tidjaniya récapitule les vertus des *tourouq* antérieures et, dernière apparue, correspond aux conditions de notre époque.

Aussi, lorsque nous parlons de « la Tariqa », nous entendons la Tariqa de Cheikh Ahmed Tidjani. Et si nous en parlons, ce n'est pas parce qu'elle est la nôtre, mais parce qu'elle présente une analogie parfaite avec les trois piliers de l'enseignement des oulémas et des soufi.

En effet, la Tariqa Tidjani, tout comme l'enseignement des oulémas et des soufi, est édifiée sur trois piliers :

A". LAZIM

B". WAZIFA

C". TAHLIL¹

Le *Lazim*² comprend trois récitation :

A"1. 100 fois la formule *Astaghfirullâh* (Je demande pardon à Dieu),

A"2. 100 fois la *Salatul-Fatihi* (la « Prière ouvrante ») :
« O Dieu ! Répands tes grâces et ta paix sur notre Seigneur
Mohammad,

celui qui ouvre ce qui était fermé,
qui clôt ce qui a précédé,
qui fait triompher la vérité par la Vérité,
et qui guide sur le chemin de la rectitude (la voie droite)
et (répands tes grâces) sur sa famille,
selon la mesure qui lui est due,
(mesure) immense. »

A"3. 100 fois *Lâ ilâha ill'Allâh* (il n'y a de dieu que Dieu)

1. L'ensemble constitue le *wird* propre à la Tariqa Tidjani. Voir tableau III, p. 221.

2. Le *Lazim* doit être récité deux fois par jour : dans l'après-midi et le matin, avant l'appel à la prière de l'aurore. Il représente un premier stade.

La *Wazifa* ¹ comprend quatre récitation :

B"1. 30 fois la formule :

Astaghfirullâh el-azim, ellazi lâ ilâha illa Hou, el Hayou el Qiyoum :

« Je demande pardon à Dieu, l'Immense, Celui en dehors de qui il n'est point de dieu, le Vivant, l'Éternel ². »

B"2. 50 fois la *Salatul-Fatihi* (indiquée en A").

B"3. 100 fois la formule : *Lâ illâha illa Allâh* (point de dieu, si ce n'est Dieu).

B"4. 11 ou 12 fois la prière *djawharatul-kamal* ou *Perle de la perfection* ³.

Le *Tahlil* ⁴ comprend deux récitation qui, du point de vue ésotérique, n'en font qu'une :

C"1. 1 000 fois la formule *Lâ ilâha ill' Allâh*

C"2. 600 fois le nom sacré : ALLÂH ⁵.

1. La *Wazifa* représente un deuxième stade. Elle doit être récitée en plus du *Lazim*, avant la prière du matin et, facultativement, après la prière du soir.

2. Ce dernier mot, *el-Qiyoum*, est extrêmement difficile à traduire. C'est un mot dérivé de la racine *Qa'ama* : « se mettre debout », « se tenir debout de par son propre équilibre », avec une idée d'équilibre entre le vertical et l'horizontal. *El-Qiyoum* (nom donné seulement à Dieu), c'est donc Celui qui se maintient par lui-même, à tout jamais, sans dépendre d'aucune cause et par qui toute chose est maintenue. D'où la possibilité de traduire par « l'Éternel », comme le font certains arabisants. Mais il va de soi que le contenu du mot est plus complexe.

3. Voir l'encadré, p. 234.

4. Le *Tahlil* se récite uniquement le vendredi, avant le coucher du soleil, généralement en groupe ; mais on peut aussi le réciter seul chez soi. Lorsqu'il est récité en groupe, le nombre des invocations peut être illimité.

5. Les trois piliers de la Tidjaniya (*Lazim*, *Wazifa*, *Tahlil*) correspondent, analogiquement, aux trois degrés du tableau de la page 226. Ce tableau peut donc être complété de la façon suivante :

Canon des oulémas	Enseignement soufi	Voie Tidjani
<i>Islâm</i>	<i>Sharia - taqlid</i>	<i>Lazim</i>
<i>Imân</i>	<i>Tariqa - Nazaré</i>	<i>Wazifa</i>
<i>Ihsân</i>	<i>Haqiqa - Zawqi</i>	<i>Tahlil</i>

Nous avons vu, dans le chapitre traitant l'ISLÂM, que le fait de prononcer la double formule de profession de foi ne suffisait pas, à lui seul, pour fonder la qualité musulmane de quelqu'un, mais qu'il était nécessaire d'en connaître l'enseignement profond. De même, le seul fait de réciter les litanies et d'égrener le chapelet Tidjani ne suffit pas à faire de quelqu'un un véritable adepte Tidjani.

L'affiliation Tidjani est subordonnée à trois conditions :

D". l'orthodoxie de la chaîne ¹

E". l'ordination

F". le respect des commandements.

Les 23 commandements qui suivent doivent être respectés par tout adepte Tidjani. Les 21 premiers sont péremptoirs. Ils constituent les statuts de la Tidjaniya. Celui qui manque à un seul de ces 21 commandements doit faire renouveler son affiliation.

L'adepte Tidjani est tenu de savoir :

1. Que le *moqaddem* qui donne l'affiliation doit être consacré dans sa fonction par le Cheikh fondateur ou par un de ses représentants notoires ².

2. Que le postulant doit se libérer de toute obédience envers une autre *tariqa* ³.

3. Qu'il est absolument interdit d'invoquer l'intercession de tout saint étranger vivant ou mort, mais

1. Il s'agit de la chaîne de transmission dont nous avons parlé au cours de cet ouvrage, chaîne qui doit remonter jusqu'au fondateur et, à travers lui, jusqu'au Prophète lui-même.

2. Un *moqaddem* ne peut être nommé que par un Cheikh.

3. Cet article, qui a souvent été mal compris, n'a nullement pour objet de dire qu'en dehors de la Tidjaniya il n'y a point de salut, ou que cette voie est la seule valable. Il s'agit d'inciter le novice à mieux se concentrer dans une seule discipline, car qui trop embrasse mal étreint.

La Perle de la perfection

La *Djawharatul-kamal* est une prière traditionnelle de bénédiction sur le Prophète. Toutefois, à travers le Prophète de l'Islam (dont le nom ne figure pas dans ce texte, contrairement à toutes les autres formules du même genre), on s'adresse ici à la Réalité prophétique éternelle (le Logos, dirait-on en d'autres lieux) appelée en arabe la *Nûr mohammadiya*, la *Lumière mohammadienne*, Prime Intelligence créée par Dieu, antérieure à toute manifestation, qui tout à la fois contient et pénètre toutes choses et dont le Prophète Mohammad est la typification et la manifestation dans le temps et dans l'histoire, où il apparaît le dernier. Pour l'Islam ésotérique, c'est cette même Lumière prophétique éternelle qui s'est exprimée à travers tous les Prophètes et Envoyés de Dieu.

En fait, le texte de cette oraison est intraduisible, et ce pour deux raisons. D'abord, il est rédigé dans un arabe particulièrement condensé et synthétique où chaque mot contient une richesse de sens qui n'a pas sa correspondance dans des mots français. Plutôt que d'essayer de faire des périphrases qui s'éloigneraient du texte, nous avons préféré rester près des mots (quitte à ne pas faire « littéraire ») et donner des explications en notes. Enfin, le sens apparent des mots correspond à un sens ésotérique bien précis dans le langage des mystiques soufi où certaines réalités tangibles sont les symboles de réalités supérieures. Chaque fois que nous l'avons pu, nous l'avons indiqué en note.

Ce travail est donc nécessairement imparfait. Que le lecteur le considère comme une « approche » du texte original et que les savants arabisants nous pardonnent nos insuffisances.

« O Dieu, répands tes Grâces ¹ et ta Paix,

sur la source de la Miséricorde divine, étincelante comme le diamant ², certaine dans sa vérité ³, embrassant le centre des intelligences et des significations ⁴

(sur) la Lumière du monde ⁵, (celle) qui est et fait être ⁶, la Lumière adamique (primordiale) ⁷;

(sur) celui qui possède la Vérité divine ⁸

(sur) l'éclair irradiant les nuages-porteurs-de-pluie et les vents ⁹ qui remplissent tout ce qui se présente (à eux) ¹⁰, depuis les vastes océans jusqu'aux plus petits réceptacles ¹¹;

(sur) Ta Lumière brillante dont tu remplis ton Univers ¹² (Lumière) qui contient tous les lieux des lieux ¹³.

O Dieu, répands tes Grâces et ta Paix

sur la source de la Vérité ¹⁴ à partir de laquelle se manifestent les tabernacles ¹⁵ des Réalités (divines) ¹⁶;

(sur) la source directe ¹⁷ des connaissances, Ta voie la plus complète et la plus droite ¹⁸.

O Dieu, répands tes Grâces et ta Paix

sur la manifestation ¹⁹ du Vrai par le Vrai,

(sur) le Trésor incommensurable ton effusion (émanation) ²⁰ de Toi vers Toi ²¹

(sur) le cercle ²² de la Lumière sans couleur ²³

O Dieu, répands tes Grâces et ta Paix sur lui et sa famille ²⁴, d'une grâce par laquelle tu nous le fasses connaître. »

1. *Sally*, impératif de *salla*. Lorsque ce verbe s'applique à l'homme, on le traduit couramment par « prier », au sens de « célébrer la prière canonique » plutôt qu'au sens de « demander ». Lorsque le verbe s'applique à Dieu, il comporte l'idée de bénédiction, de grâce et de rémission des péchés.

2. *Yaqqout*. Exotériquement, désigne les pierres précieuses et tout ce qui brille du plus vif éclat. Dans le langage mystique des soufi, désigne l'Ame universelle, l'Ame primordiale qui est en rapport à la fois avec Dieu et avec la création.

3. *Mutahaqqiqat* : mot intraduisible, tiré de la racine *haqq* : le Vrai, le réel, le droit. C'est le Vrai qui s'affirme par lui-même, qui est à lui-même sa propre preuve et le fondement de son droit.

4. *El-fuhûm* : les intelligences (l'acte de comprendre) et *el-ma'any* : les idées, les sens, les significations. Au sens ésotérique, *ma'any* est à rapprocher des Idées de Platon. Avec *fuhûm* et *ma'any* sont ici embrassés, d'une part, ce qui peut comprendre et, d'autre part, ce qui est à comprendre.

5. *Akwânî*, pluriel de *kawn* : tous les existants. donc tous les êtres, les univers et les mondes à tous les niveaux. C'est la Lumière de tout ce qui est, à tous les degrés de l'existence.

6. *El-mutakawwinat* : mot intraduisible. Forme intensifiée et pronominal du verbe *takwin* : faire exister. C'est ce qui se fait être et qui fait être par excellence.

7. Pour les Soufi, tout ce qui existe, y compris la matière, n'est en fait

constitué que de Lumière divine, c'est-à-dire d'énergie divine. Dans la progression, il y a : 1. la Lumière de Dieu; 2. la Lumière de l'Adam primordial (en tant qu'Ame primordiale et non en tant qu'Adam d'après la chute); 3. la Lumière de tout ce qui est, étant entendu qu'il s'agit d'une seule Lumière. Pour les Soufi, la *nûr adamîya* (lumière adamique) et la *nûr mohammadiya* (lumière mohammadienne) sont identiques. Il s'agit de la Prime Lumière, de la Prime Intelligence créée par Dieu, qui est la source de LA Révélation à travers l'histoire, depuis Adam jusqu'au Prophète Mohammad, en passant par tous les grands Envoyés de Dieu.

8. *Haqq*, implique à la fois la notion de vrai, de réel et de droit.

9. La pluie symbolise ici la Miséricorde divine. Les vents (souffles) sont ce qui propulse cette pluie bienfaitrice dans toutes les directions.

10. « Se présenter » comporte ici l'idée de « faire face ». La Miséricorde divine est censée embrasser toutes choses (selon un *hadith*) mais pour remplir plus particulièrement un récipient, faut-il encore qu'il ne lui tourne pas le dos, comme unealebasse renversée.

11. Pour les Soufi, les océans symbolisent les prophètes et les grands saints et les petits récipients (littéralement « les vases ») symbolisent les croyants ordinaires. Mais quelle que soit l'envergure du réceptacle, le verset signifie que s'il s'ouvre à la Miséricorde divine, celle-ci le remplira.

12. *Kawn* (cf. note 5) : univers, monde (littéralement : existant, ce qui est).

13. *Amkinati-l-makânî* : expression qui désigne la totalité de ce qui est localisable, aussi bien au sens matériel (espace) qu'au sens spirituel (rangs et degrés existant dans l'échelle de l'être).

14. *Haqq* (voir note n° 8).

15. *Urûsh* : littéralement ruches (en tant que lieu où le miel est concentré).

16. *Haqâ'iq*, pluriel de *haqiqa* : vérité-réalité essentielle, divine.

17. *Aqwam* : droit, non au sens longiligne du terme, mais au sens de verticalité et d'équilibre. C'est l'axe vertical qui relie le haut et le bas. La racine *qâma* signifie « se tenir debout » et, par extension, « ressusciter ».

18. Ici figure un mot, *asqâm*, qui est tiré de l'arabe dialectal maghrébin où il signifie « ce qui est le plus droit ».

19. *Tal'ati*. Littéralement « face », « visage ». C'est ce par quoi une réalité se montre, la face d'elle-même par laquelle elle apparaît (théophanie).

20. Littéralement « débordement ». Idée de flux et de surabondance. La Lumière divine, source de vie, est considérée comme un flux jaillissant de par la volonté du Créateur.

21. Rappel de la notion coranique selon laquelle tout fait retour à Dieu : tout vient de lui et retourne à lui.

22. Cercle : idée de ce qui englobe tout, embrasse tout.

23. Littéralement : « lumière talismanique », c'est-à-dire mystérieuse, énigmatique, se situant au-delà de toutes différenciations (telles les couleurs) qui permettraient de la déterminer.

24. Reprise de la formule traditionnelle de bénédiction sur le Prophète et sa famille.

que tous les saints doivent être considérés et respectés¹.

4. Que les adeptes du sexe masculin doivent faire les cinq prières canoniques en assemblées, et autant que possible à la mosquée. Les adeptes du sexe féminin prieront à la première heure de la période correspondant à chaque prière. Les adeptes des deux sexes se soumettront aux lois établies par la Sharia.

5. Qu'il faut aimer le Cheikh d'un amour puissant et toujours croissant.

6. Qu'il faut se garder de la superstition, car elle fait dévier l'âme en lui faisant mettre sa confiance en des phénomènes vains, souvent dus à des rêves ou à des phantasmes démoniaques.

7. Qu'il ne proférera jamais d'injures ou de critiques à l'adresse du Cheikh.

1. Cet article également a été fort mal compris. Tout d'abord, il convient de s'entendre sur la notion d'*intercession*. Ce mot est employé faute d'un autre mieux approprié. En fait, l'intercession des saints n'est pas admise en Islam. On ne doit demander qu'à Dieu et à nul autre, même pas au Prophète. Dans la coutume, l'intercession consiste à demander quelque chose à Dieu en ajoutant : « A cause de Untel » (sous-entendu : en considération de la Grâce que tu as accordée à Untel, ou de ton amour pour lui). Mais jamais, à moins d'une méconnaissance profonde de ce qu'est l'Islam, on ne doit demander à un saint ou à un prophète de *faire* quelque chose pour soi. On ne demande qu'à Dieu.

Cela étant dit, l'homme a souvent besoin d'appuyer sa foi sur quelque chose de tangible, de plus proche de lui, et il faut bien constater que le respect et l'amour dus aux saints dévient parfois vers un véritable « culte ». On attend des saints des « bénédictions » de toutes sortes et l'on entreprend la tournée des mausolées dans l'espoir de faire une belle récolte. Les pratiques qui entourent les tombeaux des saints ne sont pas toujours toutes très acceptables. Ce contexte doit être présent à l'esprit lorsque l'on aborde cet article qui, comme certains autres, a pour objet de préserver le novice de la dispersion spirituelle.

Avant qu'il ait atteint un certain degré, l'adepte est considéré comme un enfant, comme le fils de son Cheikh. C'est donc vers son père qu'il doit d'abord se tourner. Mais une fois qu'il aura atteint sa maturité spirituelle, non seulement il pourra visiter tous les tombeaux des autres saints de l'Islam, mais cela lui sera même recommandé.

Cette interdiction n'est d'ailleurs pas particulière à la Tidjaniya. Beaucoup d'autres chioukh l'ont également formulée.

8. Qu'il risque un grave désagrément (spirituel) en abandonnant l'ordre après y avoir été affilié¹.

9. Qu'il faut avoir la ferme conviction de l'efficacité de la Voie.

10. Qu'il doit, en toute circonstance, se garder de tout ce qui peut nuire à la Tariqa ou la discréditer.

11. Qu'aucune personne non affiliée ne doit réciter les oraisons sans une autorisation spéciale d'un des *moqaddem* ou *chioukh* Tidjani.

12. Qu'il faut assister chaque matin à la récitation de la Wazifa et chaque vendredi soir à la réunion solennelle pour la récitation du Tahlil.

13. Qu'il ne faut jamais réciter la *Djawharatul-kamal* (*Perle de la perfection*) sans ablutions rituelles.

14. Qu'il est interdit à l'adepte de se brouiller avec tout être humain et, surtout, d'obéir à sa colère au point de cesser de parler à l'un de ses semblables pendant plus de trois jours².

15. Qu'il faut éviter toute négligence dans la pratique.

16. Qu'il ne faut invoquer l'intercession que des dignitaires de la Tariqa et, plus particulièrement, de ceux qui y ont acquis des grâces particulières de Dieu³.

17. Qu'il ne faut jamais, sans investiture, s'attribuer le titre de *moqaddem*.

1. A entendre, comme précédemment, dans la même optique de préservation contre la dispersion.

2. L'adepte qui cesse de parler à un homme, par colère ou animosité, pendant plus de trois jours doit confesser sa faute, demander pardon et solliciter le renouvellement de son affiliation, laquelle est censée être invalidée. C'est une occasion, pour lui, d'exercer son humilité et de recevoir des conseils de la part de son maître, ou de son guide.

Si ce règlement majeur de la Tidjaniya (fondé sur un *hadith* du Prophète) avait été respecté, les tristes événements que nous avons rapportés dans ce livre n'auraient pas eu à être déplorés.

3. Voir les notes relatives aux articles 2 et 3.

18-19. Qu'il faut veiller à la propreté rigoureuse de son corps, de ses habits et de son domicile.

20. Qu'il faut, pendant la récitation des oraisons, se tourner vers la Kaaba (temple sacré de La Mekke), sauf dans les cas d'exception prévus¹.

21. Qu'il ne faut jamais, sauf cas de force majeure, interrompre la récitation par d'autres paroles.

Ici s'arrêtent les commandements obligatoires.

22. Qu'il faut, pendant la récitation, se concentrer et essayer de visualiser en esprit l'image du Cheikh ou, mieux, celle du Prophète (sur lui la paix et le salut!) si on les a vus en rêve ou si l'on en a vu une représentation.

23. Qu'il faut, si on le peut, saisir le sens de ce que l'on récite. Si cela n'est pas possible, écouter avec attention de manière à distinguer le son de ce que l'on récite.

Et que le salut de Dieu soit sur la meilleure des créatures,

le dernier des Prophètes après qui point de Prophète!

1. Par exemple si l'on est en voyage, à cheval ou en pirogue.

Annexe

Soufisme et confréries (tourouq) en Islam

Mon intention, en présentant cet ouvrage, s'est limitée à faire connaître au lecteur qui fut Tierno Bokar Salif, « le Sage de Bandiagara », et quels trésors de spiritualité recèle l'Afrique noire pour qui veut bien les y chercher en abandonnant tout préjugé. Je n'entends donc nullement faire ici un exposé exhaustif sur l'Islam ou sur le soufisme, mais il m'a paru nécessaire d'ajouter, pour le lecteur européen peu familiarisé avec ces notions, quelques précisions sur ce que sont, en Islam, les confréries, ou *tourouq* (voies), ces grands véhicules de ce que l'on a appelé le « soufisme ».

Et d'abord, quelle est l'origine de ce terme ?

On s'accorde à le faire dériver du mot *sûf* (laine) en raison de la robe de laine grossière dont se vêtaient les premiers saints et ascètes de l'Islam. Ces saints hommes, qui vivaient une vie de dépouillement et qui, se fondant sur les versets coraniques et les *hadith* du Prophète, appelaient à l'amour passionné de Dieu, furent appelés des soufi (*sûfi*). Le terme *tasawwuf* (soufisme) désigne à la fois la voie soufi et l'état intérieur qui lui correspond.

Une autre étymologie fait dériver ce mot de la racine S-W-F, qui signifie « pureté ». Selon cette étymologie, les soufi seraient « les purs », les héritiers des *hanif* dont nous avons parlé précédemment ¹.

1. Cf. note 4, p. 209.

Les II^e et III^e siècles de l'Hégire, qui furent l'âge d'or du *tasawwuf*, virent éclore une floraison de grands soufi dont la vie et les propos furent à la fois transmis par la tradition orale et consignés dans de nombreux recueils. Ces grands saints (*waly* ¹), outre leur très haute réalisation spirituelle propre, furent les dépositaires d'un enseignement ésotérique et initiatique qui s'était transmis sans interruption jusqu'à eux et qui continua de l'être jusqu'à nos jours. Chaque chaîne de transmission (*silsila*) remonte jusqu'au Prophète par l'intermédiaire de chaînons plus ou moins nombreux. Dans presque tous les cas, cette chaîne passe, au sommet, par Ali, cousin et gendre du Prophète (quatrième khalife de l'Islam ²) et, dans quelques autres cas, par Abou Bakr (très proche compagnon du Prophète et premier khalife de l'Islam). Chaque Tariqa conserve précieusement la mémoire de sa chaîne, qui constitue son arbre généalogique spirituel.

Le VI^e siècle de l'Hégire (XII^e siècle de l'ère chrétienne) vit le soufisme s'organiser. Les premiers grands ordres apparurent. Spontanément, des adeptes s'étaient regroupés autour d'un maître, qu'il s'agisse du maître fondateur lui-même ou de l'un de ses successeurs ou *khalife* (représentant, lieutenant). Le lieu de leurs réunions fut appelé *zaouïa*, c'est-à-dire l'endroit où l'on s'assemble pour étudier, recevoir l'enseignement et pratiquer le *wird*, ensemble de prières et d'oraisons composant le chapelet propre à la Tariqa.

Parmi les plus connues de ces tourouq, je citerai, dans leur ordre d'apparition :

1. La *Qadiriya*, ou *Qadriya*, du nom de son fondateur Abd-

1. *Waly* : littéralement « ami » de Dieu, « proche » de Dieu, « protégé » de Dieu. Le terme comporte à la fois l'idée d'amour, de proximité et de sécurité. La *walaya* est le nom de l'état correspondant. Faute de termes correspondants en français, on traduit généralement par « saint » et « sainteté ».

2. Ali ibn Abi Talib, jeune cousin du Prophète, se tint constamment à ses côtés depuis son plus jeune âge et fut l'un de ses meilleurs soutiens. Il épousa sa fille Fatima. De leur union naquirent Hassan et Hussein, qui furent les deux premiers de la lignée des « onze Imams » (douze avec Ali), hautes et nobles figures spirituelles de l'Islam, particulièrement vénérées par les Shi'ites.

el-Qadir El-Jilânî, né en Perse en 472 de l'Hégire (1078 de l'ère chrétienne) et décédé en 561 (1166 J.-C. ¹).

Saint d'une très grande envergure, qui a profondément marqué le soufisme et dont les enseignements sont encore très vivants aujourd'hui, Abd el-Qadir El-Jilânî était l'aboutissement d'une chaîne de transmission qui passait par de très grands soufi, tels Ash-Shibli, le grand Al-Junayd, tous les saints Imams (descendants du Prophète par Ali et Fatima), Ali et, à travers ce dernier, le Prophète lui-même. Par une autre branche se ramifiant à partir de l'Imâm Jafar as-Sadiq, il était relié au célèbre saint Abû Yasid al-Bistami et, par une autre, à l'un des premiers soufi connus : Hasan al-Basri ².

La *Qadriya*, dont le centre est à Bagdad où se trouve le tombeau du saint, s'étend du Maroc jusqu'à l'Inde.

2. La *Suhrawardiya*, du nom de Omar Ben Abdallâh al-Suhrawardi (539-632 H./1144-1234 J.-C.). Le poète persan Saadi fut l'un de ses élèves. Cet ordre se répandit en Perse et en Inde et l'on retrouve son influence dans le Pakistan moderne.

3. La *Shadiliya*, qui doit son origine à un mystique et savant du Maghreb, - Abu Hasan Ash-Shâdilî (593-656 H./1196-1258 J.-C.). Cet ordre eut un grand succès en Afrique du Nord, en Égypte et en Arabie. Les *Derqawî* du Maroc et de l'Algérie sont ses héritiers. Le Cheikh Esh-Shadilî était disciple du maître Ibn-Mashish, lui-même héritier d'une lignée spirituelle remontant au Prophète par Abd el-Qadir el-Jilânî et Ali.

4. Citons encore l'ordre des *Mewlevi*, fondé en Turquie par Jalal ad-dîn Roumi, dit « Mawlâna » (Notre Maître), qui mourut en 672 H./1273 J.-C. Jalal ed-dîn Roumi, maître spirituel incomparable et grand poète mystique tant en langue persane qu'en langue arabe, introduisit la pratique systématique de la musique et de la danse sacrée dans les réunions soufi, notamment la danse giratoire, d'où le nom de « derviches tourneurs » donné à ses disciples. La chaîne spirituelle de Jalal ed-dîn

1. Dans la suite du texte, pour simplifier, les dates de l'ère hégirienne seront symbolisées par la lettre H et les dates de l'ère chrétienne par les lettres J.-C.

2. Sur le fondateur de la *Qadriya*, voir Mehmmmed ali Aîni, *Un grand saint de l'Islam : Abd al Kadir Guilâni*, Librairie orientale Paul Geuthner, 1967.

Roumi remontait au Prophète par l'intermédiaire d'Abou Bakr, premier khalife¹.

À la vérité, ces grands saints n'ont pas « fondé » les congrégations qui portent leur nom comme on fonderait aujourd'hui une association. Attirés par leur rayonnement spirituel, les hommes s'assemblèrent autour d'eux et c'est ainsi qu'apparurent spontanément les *tourouq* qui prirent peu à peu la forme que nous leur connaissons aujourd'hui. Parfois elles s'organisèrent du vivant du Maître, parfois du vivant de leurs successeurs. Quoi qu'il en soit, ce qui compte, ce n'est pas tant l'existence extérieure et organisée d'une tariqa que la permanence de la « chaîne », c'est-à-dire la transmission ininterrompue de la vertu spirituelle héritée du Maître et, à travers lui, du Prophète lui-même.

5. La *Tidjaniya* fut l'un des derniers ordres apparus puisqu'elle prend sa source en Cheikh Ahmed Tidjani qui naquit en 1150 H./1737 J.-C. à Aïn-Mahdi en Algérie. Il mourut en 1230 H./1815 J.-C. à Fès, au Maroc, où se trouve son tombeau.

Comme il a été dit précédemment, Cheikh Ahmed Tidjani, en plus de l'inspiration personnelle qu'il reçut directement du Prophète, était également l'héritier des *tourouq* les plus importantes de son temps : Qadriya, Shadiliya, etc.

Son enseignement, outre l'enseignement de base commun à tout le soufisme, se caractérisait par une grande tolérance (« Dieu aime aussi l'infidèle... ») et une ouverture d'esprit qui, à son époque, ne furent pas toujours comprises.

Avant d'aller plus loin, il convient de dissiper un malentendu qui règne encore, dans certains milieux occidentaux, à l'égard du soufisme. Certains orientalistes, faute de pouvoir vivre l'expérience soufi de l'intérieur, ne l'appréciant qu'à travers ses expressions écrites et aussi, il faut le dire, animés parfois d'idées

1. Sur Jalal ed-din Roumi, voir Aflâki, *Les Saints des derviches tourneurs*, traduit du persan par Clément Huart, Paris (Éditions orientales, 1978) et les ouvrages de Mme Eva de Vitray-Meyerovitch, *Mystique et Poésie en Islam*, *Djalâl-ud-Dîn Rûmî*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968 et *Le Livre du dedans*, Paris, Sindbad.

préconçues, voulurent à toute force voir dans le soufisme un phénomène extérieur à l'Islam proprement dit, incarnant une dimension mystique dont ce dernier aurait été dépourvu.

Or, non seulement les *tourouq* dont je viens de parler ne se situent pas « en dehors » de l'Islam, mais elles en représentent, bien au contraire, la sève intérieure et la dimension spirituelle. Il serait tout à fait faux de les croire en rupture avec la loi islamique et la Révélation coranique dans son ensemble. En fait, c'est dans cette Loi et dans cette Révélation qu'elles puisent leur inspiration, liée à un constant effort d'approfondissement et d'intériorisation. Au sein de ces *tourouq*, on respecte comme ailleurs — et quelquefois plus qu'ailleurs — les commandements de la *sharia*, mais en les percevant en même temps à une autre hauteur, pourrait-on dire, celle de leur dimension spirituelle. Ainsi, l'ablution rituelle (*wudhu*) à laquelle tout musulman doit procéder pour pouvoir accomplir valablement la prière canonique sera-t-elle considérée comme la première phase, sur le plan extérieur, de la purification intérieure qui est nécessaire pour se rapprocher de Dieu. L'une n'exclut pas l'autre. Il s'agit d'une même réalité vécue sur différents niveaux.

De même, le pèlerinage à La Mekke symbolisera le cheminement intérieur vers Dieu, centre suprême vers lequel doit converger tout notre être, et aidera à cet accomplissement. L'interdiction de la thésaurisation sera comprise comme liée à une attitude de dépouillement intérieur et de « non attachement ». Quant à la parole majeure de l'Islam : *Lâ ilâha ill' Allâh* (il n'y a de dieu que Dieu) ou « point de divinité, si ce n'est Dieu » elle sera inlassablement vécue et méditée non seulement comme négation de toute divinité extérieure autre que Dieu, mais aussi comme négation et dissolution de toutes ces divinités intérieures auxquelles nous nous accrochons et que nous adorons sans nous en rendre compte, à commencer par notre propre « moi ».

En réalité, depuis les premiers siècles de l'Islam jusqu'à nos jours, l'enseignement des grands maîtres soufi fut constamment et intimement lié à la méditation des versets coraniques et des *hadith* du Prophète. Quant aux préceptes de la *sharia*, ils les

observèrent généralement avec une minutie et un scrupule dont peu d'hommes sont capables¹.

Il est vrai que, dans certaines *tourouq*, on a vu apparaître un abandon progressif des pratiques de base de l'Islam au bénéfice de la seule appartenance à la *tariqa*, appartenance considérée comme suffisante pour assurer les bénéfices spirituels que l'on en attend. Mais il s'agit là d'une dégradation apparue avec le temps et liée, le plus souvent, à une méconnaissance des enseignements réels des maîtres fondateurs, quand ce n'est pas à une certaine ignorance de l'Islam lui-même. Il est hors de doute qu'un tel phénomène existe en Afrique; les événements rapportés dans cet ouvrage en sont une illustration.

On trouve également, au Moyen-Orient ou en Extrême-Orient, des sectes ou congrégations appelées « extrémistes » et qui, elles, ont rompu volontairement — et non seulement par ignorance ou par paresse — avec les données de la *sharia*, sortant ainsi du giron de l'Islam. Mais elles constituent une exception et non la règle².

Par ailleurs, certains orientalistes ont avancé la thèse que le *tasawwuf* étant étranger par nature à la vocation de l'Islam, il était né de la seule influence d'autres courants religieux existants, en particulier le christianisme et le judaïsme. C'est, là encore, méconnaître les racines purement coraniques de tout l'enseignement soufi et l'incessante méditation des *hadith* et des versets dont il est nourri.

Certes, à première vue, le soufisme peut paraître différent de

1. Un symbole très courant dans l'enseignement soufi fera mieux comprendre la position des *tourouq*. L'Islam, avec ses trois niveaux fondamentaux, est symbolisé par un cercle, ses rayons et son centre. La circonférence représente la *sharia*, la loi extérieure. Les différents rayons sont les *tourouq*, qui sont autant de voies pour se rapprocher du centre mais qui, toutes, prennent appui sur la circonférence sans jamais se séparer d'elle. Le centre lui-même est la *haqiqa*, la Vérité. Une, la Réalité essentielle, but ultime de toute voie spirituelle authentique. On peut remarquer que plus les rayons se rapprochent du centre, et plus ils sont proches les uns des autres. Les rares élus qui parviennent au centre tiennent, pour ce qui se rapporte à l'essentiel, un même langage, celui de l'Unité et de l'Amour.

2. Je n'entends formuler aucun jugement à leur encontre; je dis simplement qu'elles ne représentent pas un courant strictement islamique.

l'Islam tel qu'il est couramment vécu ou compris par la masse. Mais c'est là, nous nous en sommes déjà expliqué, une différence de niveau et non de nature. Cette pluralité des niveaux de compréhension ou des axes de recherche à l'intérieur de l'Islam témoigne, précisément, de sa richesse et de sa vitalité. Le raisonnement qui consiste à expliquer cette diversité par la seule influence de courants extérieurs est, à la vérité, un peu simpliste, et peut-être pas toujours exempt de paternalisme.

Que des échanges extrêmement riches aient eu lieu, à partir d'une certaine époque, entre les musulmans et d'autres cultures religieuses et philosophiques, nul ne saurait le nier. Le Coran lui-même, qui fourmille de récits concernant les autres prophètes, suscite un tel esprit de recherche, sans parler du *hadith* du prophète: « Allez chercher la science, fût-ce jusqu'en Chine. » Mais plutôt que de parler d'*influence*, je préfère, pour ma part, utiliser le mot *rencontre* qui me paraît beaucoup plus exact.

Que de grands esprits, parvenus à un très haut niveau spirituel, se soient reconnus dans les expériences et les expressions de leurs homologues d'autres traditions religieuses, quoi d'étonnant puisqu'il n'y a qu'une Vérité et que le but ultime est le même pour tous les hommes, par-delà la gangue des mots et des étiquettes humaines? Ce serait faire offense à ces grands spirituels que de ne pas faire confiance à l'authenticité de leur expérience religieuse propre et d'y voir en tout le résultat d'une « influence »; mais on peut comprendre que certains d'entre eux, découvrant ailleurs une expérience de même nature que la leur ou s'en approchant, en aient éprouvé à la fois joie et enrichissement. Selon les temps, le phénomène semble d'ailleurs avoir joué dans les deux sens.

La similitude du langage peut également créer une confusion. Tierno Bokar, par exemple, n'avait pas lu les Évangiles et ne connaissait de Jésus que ce qui en est dit dans le Coran. Il ne lisait d'ailleurs pas le français. Pourtant, dans ses paroles, que de résonances « évangéliques » qui n'auront pas échappé au lecteur! Par ailleurs, des chercheurs ont relevé, dans l'enseignement de certains grands soufi, des concordances étonnantes avec des enseignements du Tao ou du Zen dont, à l'évidence, ces grands maîtres n'avaient jamais eu connaissance. Il s'agit

donc bien, non d'influences, mais de rencontres¹. Par-delà l'écran des mots et des images mentales, l'esprit se fraie, par l'expérience, un chemin vers la Vérité-Une, vers ce « Cercle de la Lumière sans couleur » dont il est parlé dans la *Perle de la perfection*.

Mais revenons aux différentes confréries. Celles-ci pourraient être comparées, d'une certaine manière, aux ordres monastiques qui existent à l'intérieur de la chrétienté, à cette différence près qu'il s'agit ici d'ordres laïcs, les « frères » des *tourouq* étant généralement mariés et participant à la vie de ce monde. La zaouïa est un lieu de rencontre souvent quotidien mais non permanent, sauf pour certaines périodes de retraite spirituelle (*khalwa*) vécues sous la direction d'un maître, périodes à l'issue desquelles l'adepte retourne dans sa famille. On ne saurait donc parler d'une vie monastique à proprement parler.

Le chercheur qui aborde pour la première fois l'étude du soufisme peut se trouver déconcerté par le nombre des différentes branches existantes. Rappelons que ces branches, pour la plupart, ne sont que des ramifications issues d'un tronc commun et qu'elles ne diffèrent bien souvent que par leur nom.

Il arrive en effet que, dans la lignée d'une *tariqa*, apparaisse un maître spirituel hors du commun, un Pôle (*qûtb*), qui lui donne une nouvelle impulsion et introduit parfois une innovation dans ses exercices spirituels. Les disciples de ce maître donneront dorénavant son nom à leur *tariqa*, bien que celle-ci demeure une émanation de la *tariqa* originelle. Seul le nom changera. La plupart des *tourouq* sont, en quelque sorte, sorties les unes des autres, ce qui se comprend du fait de la continuité de la chaîne de transmission.

Prenons un exemple. Au sein de la Shadiliya apparut un jour un très grand maître spirituel, le Cheikh al-Darqawî. Tous ceux

1. Ne pas confondre « rencontre », qui est reconnaissance et respect de l'autre menant à un enrichissement mutuel, avec « syncrétisme », qui est mélange extérieur des signes distinctifs, menant à l'abandon de ses propres racines. Sur toutes ces questions, cf. les ouvrages de René Guénon et de Frithjof Schuon, notamment *L'Unité transcendante des religions*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

qui relevaient de son obédience prirent désormais le nom de « Derqawî ». Dans la branche des Derqawî apparut plus tard le Cheikh al-Alawî qui vécut en Algérie au début de notre siècle (décédé en 1934). Il donna son nom aux zaouïas qui se réclament de lui¹, mais il s'agit toujours de la même lignée shadiliyenne.

Les « Hamallistes » (nom donné, je le rappelle, par l'Administration française mais conservé par les adeptes), ne sont, en fait, que des Tidjani ; et ainsi de suite...

Il s'agit donc bien de branches se ramifiant à partir d'un tronc commun qui remonte, nous l'avons vu, jusqu'au Prophète lui-même. A quelques détails près, la doctrine enseignée est partout la même, puisque essentiellement fondée sur la méditation du Coran et des *hadith* du Prophète, sur l'enseignement des fondateurs, puis sur celui des grands « maîtres à penser » du soufisme : Ibn el Arabi, Ghazali, etc.

L'objectif est toujours le même : dans le respect de la *sharia* (loi révélée), entreprendre l'itinéraire spirituel (*tariqa*) qui mène à l'union à Dieu par la mort à soi-même, en passant par des stades successifs et graduels de dépouillement intérieur et de purification de l'âme (*nafs*). Les différences entre les *tourouq* ne portent que sur certaines modalités de détail de la méthode proposée.

Venons-en donc à la méthode. Outre l'étude des enseignements des maîtres, elle est essentiellement fondée sur la répétition de prières ou de formules constituant le *wird* (ou chapelet) propre à chaque *tariqa*.

Là aussi, on retrouve un fond commun à toutes les confréries. Le *wird* comporte en effet toujours, pour commencer, une demande de pardon à Dieu, ce qui correspond au niveau individuel ; puis une prière de salutation sur le Prophète, ce qui correspond au niveau de l'Homme universel ; enfin le *dhikr*, ou mention répétitive de la formule *Lâ ilâha ill'Allâh* (point de dieu, si ce n'est Dieu), ce qui correspond au niveau divin. S'y ajoute le *dhikr* du grand nom de Dieu Allâh ou de certains de ses

1. Cf. Martin Lings, *Un saint musulman du vingtième siècle : le Cheikh Ahmad al-Alawî*, Paris, Éditions traditionnelles, 1973.

autres noms ou attributs, tous tirés du Coran. A cette base commune peuvent se surajouter d'autres oraisons ou formules particulières propres à chaque *tariqa*.

Bien entendu, ces pratiques n'ont pas pour objet de supprimer ou de remplacer les pratiques de base de l'Islam que sont les cinq prières canoniques, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage à La Mekke. Elles ne font que se superposer à elles. Il s'agit d'un effort spirituel supplémentaire entrepris à titre personnel pour intensifier et approfondir sa vie religieuse et non pour l'annuler, ce qui n'aurait pas de sens. Les rites de base de l'Islam ont été révélés par Dieu et ne sauraient être abrogés par qui que ce soit. Ou alors, il ne s'agit plus d'Islam à proprement parler et il convient de le reconnaître clairement.

La pratique du *dhikr* répond à une injonction divine plusieurs fois répétée dans le Coran, sous différentes formes : « *Invoque le nom de ton Seigneur et consacre-toi à Lui avec une parfaite dévotion* » (LXXIII, 8); « *Dis : Dieu (Allâh) et laisse-les (les hommes) à leurs jeux vains* » (VI, 91); « *Souvenez-vous de moi et je me souviendrai de vous* » (II, 152), verset que l'on peut également traduire : « Mentionnez-moi, et je vous mentionnerai. »

Le mot *dhikr* est lourd de sens. Il signifie à la fois mention, souvenir, commémoration, rappel. Il peut donc s'entendre soit au sens extérieur consistant à mentionner à haute voix le nom de Dieu (ce sera le « *dhikr* de la langue »), soit au sens intérieur de commémoration en soi du nom et de la présence de Dieu jusqu'à ce que le *dhikr* prenne possession de l'être tout entier (ce sera le « *dhikr* du cœur »). Dans l'étape ultime, le soufi se trouvera immergé dans la « Présence sans dualité » (ce sera le « *dhikr* de l'intime », en rapport avec l'état d'*Ihsân* parfait).

Dans les *tourouq*, le *dhikr* est à la fois individuel et collectif. En plus de la récitation quotidienne solitaire, les frères se réunissent régulièrement pour les séances de *dhikr* collectif. C'est à l'occasion de ces séances collectives que l'on observe des différences entre les *tourouq*. Dans certaines — notamment chez les Derqawî et certaines confréries d'Orient — le *dhikr* collectif est accompagné d'une sorte de danse, ample mouvement rythmique du corps d'avant en arrière, en rapport avec un

contrôle du souffle; dans d'autres, c'est la tête qui bouge (en avant et sur les côtés) avec visualisation du souffle en certains points du corps, notamment lors du *dhikr* de *Lâ ilâha ill' Allâh*, en rapport avec le symbolisme des différentes syllabes. Ailleurs, au contraire, notamment chez les Tidjani, on s'efforcera à l'immobilité (bien que le mouvement de la tête y soit également connu). La prière *Perle de la perfection*, en particulier, devra être récitée dans un état d'immobilité totale qu'il ne faut rompre à aucun prix. Signalons encore la danse giratoire particulière aux Mewlevi, disciples de Jalal ed-dîn Roumi.

Comme on le voit, il s'agit surtout de différences extérieures qui correspondent à des tempéraments différents et, parfois, à des héritages culturels différents. Le fond étant pratiquement toujours le même, les musulmans ont ainsi toute chance de trouver, à l'intérieur de l'Islam, la *tariqa* qui correspond le mieux à leurs affinités ou à leur type de famille spirituelle.

La vertu première du *dhikr* tient au fait qu'il s'agit, nous l'avons dit, de Noms sacrés tirés du Verbe révélé lui-même, donc porteurs d'une intense énergie spirituelle¹. Cette énergie se trouvera comme actualisée, déployée, par le nombre des répétitions, ce nombre ayant un rapport avec la valeur numérale des lettres qui composent le Nom divin.

Le grand danger serait toutefois de considérer le *dhikr*, en raison même de sa puissance, comme une « recette » pour accéder systématiquement à des états extatiques ou supérieurs. C'est d'ailleurs pourquoi il ne doit être pratiqué que sur autorisation expresse d'un *moqaddem* ou d'un maître. Lorsque le *dhikr* est collectif, donc plus intense, il doit être effectué sous la direction et le contrôle attentif d'un maître. L'objectif n'est pas de rechercher systématiquement des « états » (*hal*), mais de se rapprocher de Dieu en se vidant, grâce au *dhikr*, de tout ce qui n'est pas Lui.

« Tout acte, a dit le Prophète, ne vaut que par l'intention » (*niyya*). Il convient donc d'être très vigilant quant à son intention profonde lorsqu'on se livre à un exercice spirituel tel que le *dhikr*. Ce dernier est un moyen pour réaliser la purification progressive du cœur et réchauffer la foi, tout comme le souffle

1. Dans l'un de ses dérivés, le mot *dhikr* signifie également « énergie ».

de la forge active le feu qui fera fondre le métal. Mais le moyen ne saurait être considéré comme une fin en soi. La seule fin, c'est Dieu, qui doit être adoré pour Lui-même et non pour les dons qu'Il est libre de nous octroyer ou non.

Le *dhikr* contient d'ailleurs en lui-même son propre antidote. La mention perpétuelle du nom de Dieu, qui mène à percevoir progressivement sa réelle présence, conduit en effet le cœur à s'abaisser et à s'abîmer devant son Créateur et, finalement, comme le demande l'Ihsân, à « vivre sous son regard ».

Selon une définition du grand mystique Al-Junayd, le *tasawwuf* (soufisme) consiste en ce que « Dieu fait mourir l'homme à son moi afin qu'il vive en Lui ». Un autre grand soufi, Abou Yazid al-Bistami, disait : « Je me suis desquamé de mon moi comme un serpent de sa peau. »

Cette mort à soi-même est appelée *fanâ* (littéralement *extinction*, comme s'éteint la flamme d'une bougie) tandis que la Vie en Dieu et par Dieu, qui est son corollaire, est appelée *baqâ'* : surexistence (continuité, permanence).

« Le rôle des soufi, disait Mohammed Abduh¹, est de guérir les cœurs et d'éliminer tout ce qui voile l'œil intérieur. Ils s'efforcent d'établir leur demeure en l'Esprit, devant la Face de Celui qui est la très haute Vérité, jusqu'à ce qu'ils soient, par Lui, retirés de tout ce qui est autre, leur essence étant éteinte en Son Essence, et leurs qualités en Ses Qualités². »

Mais quelle parole pourrait mieux exprimer cet état de *fanâ/baqâ'* (extinction de soi/vie en Dieu et par Dieu) que ce *hadith qudsi* ou « hadith saint » dans lequel Dieu, par la bouche du Prophète, parle à la première personne, *hadith* qui a été médité par les soufi de tous les temps :

« Que mon serviteur ne cesse de s'approcher de Moi par des œuvres surérogatoires³ jusqu'à ce que Je l'aime. Et quand Je

1. Grand penseur et réformateur musulman, né en 1849, qui fut nommé Mufti d'Égypte en 1899. Cf. Son célèbre ouvrage : *Rissalat al Tawhid* traduit par B. Michel et le cheikh Moustapha Abdel Razik, Librairie Orientale Paul Geuthner, 1965.

2. « Ne dites pas que je suis bon, seul le Père est bon », a dit Jésus.

3. Les œuvres surérogatoires (ou « supplémentaires ») sont celles qui sont accomplies en plus des prescriptions canoniques, en vue de plaire à Dieu.

l'aime, *Je suis* l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la langue par laquelle il parle, la main par laquelle il saisit. » Une variante ajoute : « Quand Je l'aime Je le tue, et quand Je le tue, c'est Moi qui suis sa rançon. »

On pourrait dire que tout le soufisme est basé sur ce *hadith*, tant pour la méthode (les œuvres surérogatoires) que pour l'objectif suprême : l'investiture divine (*baqâ'*) après la mort à soi-même (*fanâ*).

Certes, avant d'atteindre de tels degrés, il existe bien des étapes intermédiaires et bien des épreuves, sur le chemin où nous guette constamment le *Makarou*, l'« illusion divine¹ ». C'est pourquoi l'aide d'un maître est nécessaire. Les limites de chacun dépendront de ses dispositions propres, de la qualité de son effort, et, finalement, de la libre grâce divine.

Par une attitude de *tawakkul* (abandon conscient à la volonté divine), le croyant sincère s'efforce de réaliser en lui, selon la parole de Hallaj², une « totale conformité aux décrets de Dieu sur lui » et de vider son cœur de tout ce qui est « autre que Dieu », afin de s'offrir à sa Présence.

Dans un autre *hadith qudsi*, Dieu dit : « 70 fois par jour (ou 70 000 fois, selon une variante), Je regarde dans le cœur de mon serviteur pour y entrer. Hélas, le plus souvent, Je le trouve plein de lui-même, et Je me retire. »

Croire que cette mort à soi-même doit nécessairement s'accompagner d'un retrait hors du monde et d'une fuite de ses responsabilités serait cependant une erreur — encore que la retraite spirituelle puisse parfois être nécessaire à une certaine étape. Ce serait contraire à l'esprit même de l'Islam qui se veut totalité et qui engage l'être dans tous ses aspects. L'Islam n'est pas fuite vers le sacré, mais intégration consciente du sacré dans tous les plans de l'existence. Il s'agit de vivre au milieu du monde, là où l'on se trouve, non plus au nom de son ego mais avec Dieu, en Dieu et par Dieu.

« Toute la vie, la vie de chaque jour, doit être remplie de la

1. Cf. note 2, p. 227.

2. Autre grand mystique de l'Islam. Cf. les œuvres de Louis Massignon, notamment *La Passion de Hallaj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1975.

présence de Dieu et du désir de Le servir» (Ghazali). C'est au cœur même de la vie et de l'action qu'il nous faut nous tourner intérieurement vers Dieu. Tel est, précisément, l'objet suprême du soufisme : faire participer au Sacré non seulement les pratiques canoniques prescrites, mais, selon la parole d'Hasan el-Basri, « tous les gestes de la vie quotidienne » ; « faire de sa propre vie un lieu de la manifestation divine », disait Ibn el Arabi.

Un jour, un homme vint trouver Tierno Bokar et lui dit :

— Tierno, je suis inquiet pour moi-même. Je n'ai pas le temps de réciter beaucoup de Coran, ni de pratiquer de longs *dhikr*, ni de faire beaucoup de retraites spirituelles ou de jeûner en dehors du Ramadan. Qu'advendra-t-il de mon âme ?

— Que fais-tu dans la journée ? lui demanda Tierno.

— Chaque jour, je travaille dans les champs du matin au soir pour nourrir ma nombreuse famille, répondit le brave homme.

— Sois tranquille, lui dit Tierno. C'est ton travail qui est ta prière. Si tu accomplis ton travail le plus parfaitement possible et dans l'intention de plaire à Dieu qui te l'a imposé, alors, ton travail devient adoration, au même titre que les *dhikr* ou les jeûnes de ceux qui n'ont rien d'autre à faire.

Il n'y a donc, pour la vie spirituelle, ni époques ni lieux privilégiés. Au sein même du travail le plus astreignant, il est toujours possible d'accomplir chacune de ses tâches « au nom de Dieu » (*Bismillâh*¹) et de s'efforcer de vivre chaque instant en sa Présence. Les soufi ne se sont-ils pas appelés eux-mêmes les « fils de l'instant » ?

La vie en Dieu, liée à l'abandon confiant en sa Volonté, est équilibre entre le haut et le bas, entre l'intérieur et l'extérieur qui s'unifient en elle. Selon la parole du Prophète :

« Travaille pour la vie de ce monde comme si tu devais vivre mille ans, et pour la vie future comme si tu devais mourir demain. »

1. La formule *Bismillâh* (Au nom de Dieu) qui ouvre chaque sourate du Coran, doit être prononcée par les musulmans au moment d'accomplir tout acte, quel qu'il soit, afin de le consacrer à Dieu.

Table

Avant-propos	7
--------------------	---

1

La vie

Racines	15
Le maître	37
La zaouïa de Bandiagara	37
Origines de la pratique des « onze grains » et des « douze grains »	57
Destin de Chérif Hamallâh	72
Rencontre de Tierno Bokar avec Chérif Hamallâh	86
Début des persécutions	96
L'épreuve	108

2

La parole

Le puits	132
Les trois lumières	135
Les trois degrés de la foi	137
Le commerçant avare	139
les êtres pensants	140
Dieu aime-t-il l'infidèle ?	141
L'arc-en-ciel	145

Les enfants d'un même père	147
Relations avec les autres religions	148
Se méfier de sa propre poussière	152
La Religion est Une en son essence	153
Dieu, embarras des intelligences humaines	155
L'hypocrite enturbanné	157
Les luttes religieuses	158
Les chevaux de bataille	159
L'oiseau tombé du nid	160
Le petit chien et le Paradis	162
Les deux sortes de beauté	166
Les oiseaux blancs et les oiseaux noirs	168
Le dhikr	172
Les trois sortes de vêtements	175
Le palais et la chaumière	176
Responsabilité des chefs	178
Le trône et le garçon boucher	180
Tradition et évolution	183

3

L'enseignement

<i>Première leçon. Le pacte primordial</i>	195
<i>Deuxième leçon. Maddin</i>	209
<i>Troisième leçon. Synthèse de l'enseignement ésotérique</i>	219
a. Le soufisme	219
b. La Voie Tidjani	229
<i>Annexe. Soufisme et confréries (tourouq) en Islam</i> ...	241

Du même auteur

Koumen
Textes initiatiques des pasteurs peuls
EHESS, 1961

L'Éclat de la grande étoile
Classiques africains, 1974

Jésus vu par un musulman
NEAS, 1975
Stock, 1994

Petit Bodiel
Une poignée de poussière
NEAS, 1976
Stock, 1994

L'Empire peul de Macina
NEAS, 1984

Njeddo Dewal, mère de la calamité
Conte initiatique peul
NEAS, 1985

Mémoires
Vol. 1. Amkoullél, l'enfant peul
Vol. 2. Oui, mon commandant !
Actes Sud, 1991, 2000
et « Babel », 2001

Contes initiatiques peuls
Stock, 1994
et « Pocket », 2000

Aspects de la civilisation africaine
Présence africaine, 1995

Sur les traces d'Amkoullel, l'enfant peul
Actes Sud, 1998
et « Babel », 2000

Il n'y a pas de petites querelles
Nouveaux contes de la savane
Stock, 1999
et « Pocket », 2002

Contes des sages d'Afrique
Seuil, 2004

COMPOSITION : MAME IMPRIMEURS À TOURS
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1980 - N° 5657-12 (100245)
IMPRIMÉ EN FRANCE